JEAN RICHEPIN

L'AIMÉ

— ROMAN —

HUITIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1906

L'AIMÉ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

POÉSIE

La Chanson des Gueux .... 1 vol.
Les Caresses .... 1 vol.
Les Blasphèmes .... 1 vol.
La Mer .... 1 vol.
Mes Paradis .... 1 vol.
La Bombarde .... 1 vol.

ROMANS

La Glu .... 1 vol.
Madame André .... 1 vol.
Miarka, la fille à l'Ourse .... 1 vol.
Le Pavé .... 1 vol.
Braves Gens .... 1 vol.
Césarine .... 1 vol.
Le Cadet .... 1 vol.
Truandailles .... 1 vol.
Cauchemars .... 1 vol.
La Miseloque, choses et gens de théâtre .... 1 vol.
L'Aimé .... 1 vol.
Flamboche .... 1 vol.
Les Grandes Amoureuses .... 1 vol.
Contes de la Décadence romaine .... 1 vol.
Lagibasse .... 1 vol.
Contes Espagnols .... 1 vol.

THÉATRE

Théâtre chimérique .... 3 fr. 50
Par le Glaive, drame en vers, en 5 actes et 8 tableaux. Edition in-8° .... 4 »
La Glu, drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-12 ... 2 »
— Edition in-8° .... 4 »
Nana-Sahib, drame en vers, en 7 tableaux. Edition in-8°. 4 »
— Même édition in-12 .... 2 »
Le Flibustier, comédie en 3 actes. Edition in-12 .... 2 »
Monsieur Scapin, comédie en vers, en 3 actes .... 4 »
— Même édition in-12 .... 2 »
Vers la Joie, conte bleu en 5 actes, en vers. Edit. in-8°. 4 »
Le Chemineau, drame en 5 actes, en vers. Edit. in-8°. 4 »
Le Mage, opéra en 5 actes et 6 tableaux. Musique de Massenet. Edition in-12 .... 1 »
La Martyre, drame en 5 actes, en vers. Edition in-8° ... 5 »
— — Edition format in-18 ..... 3 50
Le Chien de garde, drame en 5 actes .... 2 »
Les Truands, drame en 5 actes, en vers 3 50
Don Quichotte, comédie en 5 parties et 8 tableaux 3 50
Miarka, comédie tragique .... 1 »

2269. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

JEAN RICHEPIN

L'AIMÉ

— ROMAN —

HUITIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906

L'AIMÉ

PREMIÈRE PARTIE

I

En faisant paraître, voilà dix-huit années environ, dans une pauvre petite et très obscure Revue, la série de contes intitulée *les Larmes de don Juan*, du diable si je me doutais que qui que ce fût allait m'écrire à ce propos ! Et je me trouvai bien surpris par la demi-douzaine d'épîtres qui m'arrivèrent. Que d'abonnés comptait notre Revue ! Que d'amis inconnus s'intéressaient à ma littérature ! C'était admirable et délicieux.

A la réflexion, les lettres lues, il fallut quelque peu en rabattre. Je dus m'avouer que cette correspondance si flatteuse n'était explicable ni par ma propre notoriété, tout à fait limbique à ce mo-

ment, ni par celle de la Revue, encore plus vague peut-être. Je m'aperçus vite qu'à don Juan seul revenait l'honneur d'avoir suscité cette inattendue éclosion épistolaire.

Je compris alors, pour la première fois, que son nom, proféré avec l'accent qui convient, est le magique Sésame-ouvre-toi de force écritoires et de force cœurs. Et depuis j'en ai eu maintes preuves, n'ayant jamais inséré quelque part vers ou prose fleurant sa vraie odeur, sans recevoir, à cette occasion, des lettres, qui élogieuses, qui injurieuses, généralement jalouses, la plupart anonymes, toutes sincères et émues, quelques-unes très belles d'âpre éloquence, folles, enfiévrées, ardentes, vibrantes, saignantes, les nerfs au vif, l'âme à la peau.

Oui, en nombre restreint, mais en nombre, formant une sorte d'élite (je n'ose dire sentimentale et je crois qu'il faut plutôt dire sensuelle), il y a des gens encore à s'inquiéter de don Juan, à se passionner pour ou contre lui, hommes et femmes, les uns comme s'ils se jugeaient ses hoirs, les autres comme si elles avaient été, ou devaient et voulaient être ses victimes.

De cela je suis sûr, et qu'ainsi, au moins pour certains, don Juan et le don-juanisme et tout ce qui s'y rapporte de près ou de loin, sont et seront toujours un sujet *d'une actualité palpitante.*

Je n'hésite donc pas, et par cette unique raison, à publier le présent livre, qui d'autre part risque

de sembler fort inopportun, et qui dans la mêlée littéraire du moment arrive aussi peu que possible comme mars en carême.

Il n'a pas, en effet, la prétention de répondre à un besoin quelconque. Il n'instaure ou ne restaure rien. Il ne se réclame d'aucune école en vogue. Il n'est construit selon aucune des esthétiques triomphant pour le quart d'heure. A vrai dire, il n'est même pas construit du tout, et l'on a préféré lui laisser le de-ci de-là de la vie. Il n'est pas non plus spécialement *rédigé en vue des dames*, seules lectrices, paraît-il, pouvant pousser la fortune d'un roman. Enfin, et voilà bien le pire de sa malchance, il est écrit sans le moindre souci des divers charabias à la mode, et, autant qu'on a été capable de le faire, en propre, honnête et brave français de toujours.

Tel quel, et précisément parce qu'il n'a point cure de tant plaire au goût des autres, on a l'orgueil d'espérer qu'il ne déplaira pas au goût de certains.

Et cela suffit.

Aussi bien se peut-il qu'à ceux-ci et à ceux-là il plaise ou déplaise moins par ce qu'on a tâché d'y mettre que par ce qu'ils voudront bien y mettre eux-mêmes. On aurait de la sorte rempli l'office très modeste qui consiste à broder des variations sur un thème populaire et à réveiller ainsi chez autrui, avec le souvenir de ce thème, la faculté d'en tirer des variations différentes, personnelles à

chacun et que chacun par conséquent trouverait les plus belles du monde.

Et, tant l'on a petite ambition en ce temps d'ambitions toutes démesurées, cela suffirait bien encore.

On ne se montre point par trop exigeant, n'est-ce pas?

II

Apres la demi-douzaine d'épîtres touchant *les Larmes de don Juan*, je comprenais donc pour la première fois la magie de ce nom, je venais de prendre contact avec les sympathies passionnées qu'il éveille, et cela m'avait jeté dans des réflexions et des rêveries singulières.

Fort jeune et d'imagination facile à exalter, j'avais besoin de me sentir et de m'affirmer foncièrement mécréant pour résister aux influences quotidiennes, pénétrantes, enveloppantes, du milieu superstitieux et mystique dans lequel je vivais à cette époque. Or la révélation présente me troublait, m'induisant à supposer une sorte de culte don-juanique ayant de bizarres fidèles, à leur inventer un catéchisme, des cérémonies, à me demander si cela ne pouvait pas porter malheur, d'y toucher avec une main profane, à me figurer don Juan en personne évocable au moyen de je ne

sais quelle extase magnétique. Je me laissais aller là-dessus à d'extraordinaires divagations, tout en les traitant moi-même de billevesées, mais sans pouvoir me défendre de m'y complaire. Et si quelqu'un m'eût alors proposé de me faire initier à cette religion, toute d'hypothèse et que pertinemment je savais telle, j'aurais souri de lui et de moi, et néanmoins je l'aurais suivi.

Je l'aurais suivi d'autant mieux, que je l'attendais. Oui, en vérité, je l'attendais. Attente engendrée par mon violent désir qu'il fût. Avais-je le pressentiment qu'il se préparait à venir? Ou bien est-ce la violence de mon désir qui sut l'attirer? Je l'ignore. Mais j'avais certainement raison de l'attendre; car il vint.

Non point, toutefois, ainsi que je l'aurais cru. Il vint d'une façon et sous des espèces très différentes des nombreux songes que j'avais songés à cet égard, et d'ailleurs, comme tout vient toujours, en une réalité de beaucoup plus étrange que nos songes les plus étranges.

Il y avait huit ou dix jours que je roulais dans ma tête ces idées baroques d'un culte don-juanique et que j'espérais cette arrivée pressentie et désirée d'un initiateur, quand je reçus, un matin, recommandée, chargée, en grande enveloppe aux cinq énormes cachets, une lettre qui me fit m'écrier tout de suite :

— C'est de lui!

C'était de lui, en effet, je le vis au prime coup

d'œil lancé à la volée sur les quatre immenses pages déployées fébrilement.

Mais, du même coup d'œil, avant d'avoir lu quoi que ce fût, rien qu'à l'aspect matériel de la missive, aux paragraphes multipliés, aux blancs trop vastes, à l'écriture haute et désordonnée, hérissée de majuscules, appuyée de lourds soulignements, je vis aussi que j'avais affaire à un cerveau plus que probablement en mauvais état, pâture d'une chimère, mégalomane et détraqué.

Et soudain mon exaltation tomba net, à plat, sous l'échafaudage écroulé de mes rêves, devenus visiblement ceux possibles d'un homme écrivant ainsi. Et c'est très calme, tout à fait maître de ma raison, en me moquant *in petto* de mon quasi-accès mystique, en me sentant prêt à rire du don-juaniste, charentonnesque et idiot sans doute, que je me mis à lire sa lettre.

On va voir que je n'eus pas lieu de rire longtemps, et que ce prétendu aliéné, en dépit des conjectures graphologiques, avait le sens clair de qu'il voulait dire, et pensait avec suite, et n'écrivait pas sans style, entremêlant les périodes et le négligé, et relevant son ragoût d'une impertinence épicée à souhait.

Voici, autant que l'imprimé peut rendre une très vivante écriture, cette lettre.

III

« *Au nom de don Juan, par, pour et en lui, à qui sait lire, salut!*

« Monsieur,

« N'avez-vous pas gardé Mémoire d'un certain Michel Fourguisse, beaucoup plus connu de vous, au reste, sous le Sobriquet de Rututu, et qui se morfondait chien de cour chez les *petits* et surveillant des goguenots chez les *grands*, à la nauséeuse institution Lhantoine, quand vous y florissiez vétéran de Rhétorique et l'un des *brillants espoirs* de la Boîte?

« Si, n'est-ce pas?

« Car ce misérable et crapuleux Fourguisse, ce bas cochon de Rututu, fut alors victime d'une *sale* histoire qui fit assez de potin, ayant eu pour dénouement à *scandale* son renvoi de l'institution,

en *compagnie* d'un élève de quatrième, nommé ERNEST DE MORGANGES, *fils d'une cocotte*.

« Là, vous y êtes *tout à fait* maintenant, j'en réponds.

« Eh bien ! ce misérable et crapuleux FOURGUISSE, ce bas cochon de RUTUTU, celui-là et non un autre, monsieur, c'est moi, MOI.

« Je suis aujourd'hui une *façon* de philosophe, et qui ne laissera pas une Célébrité *ordinaire*, j'ose m'en flatter. Jugez-en plutôt par ce rapide et simple *Aperçu* de mon œuvre !

« J'ai choisi, comme objet *Spécial et Unique de mes études*, ce type de don Juan, auquel je vois que vous vous intéressez, *quoique* à tort et à travers. J'en fais, MOI, un livre, un *Bréviaire de la Séduction*, qui aura pour titre l'AIMÉ, et pour forme celle d'un traité *Scientifique*, par *Aphorismes* et PROPOSITIONS documentés d'*Anecdotes*.

« Mais *ce qui ne va pas manquer* de vous écraser sous le plus prodigieux étonnement, c'est qu'à ce livre JE TRAVAILLE D'APRÈS NATURE.

« Vous ne comprenez pas, *hein ?* Attendez un peu ! Plus stupéfait *encore* serez-vous quand vous aurez compris.

« Donc, certes, JE TRAVAILLE D'APRÈS NATURE à ce don Juan, MON don Juan à MOI, certes vous avez bien lu, et les Vocables employés là l'y sont sans la Moindre métaphore.

« *Il m'a été Donné,* en effet (ET APPAREMMENT PARCE QUE SEUL J'EN ÉTAIS DIGNE), de rencontrer

don Juan *lui-même*, don Juan *en présence réelle*, don Juan *parlant* (comme s'expriment les huissiers) *à ma Personne*.

« Oui, vraiment, don Juan *Vivant*, vous dis-je! Oui, oui, oui.

« Ne me croyez pourtant PAS fou, s'il vous plaît. Non, non, non.

« Par don Juan *Vivant*, j'entends, cela va de soi, une de *Ses Incarnations;* car vous n'ignorez *point*, j'aime à le *supposer*, que notre Héros, notre *cher* PHénix, a des avatars SANS nombre ainsi qu'un dieu hindou.

« Or, auprès de *Son Incarnation* moderne, j'ai *la volupté*, *l'orgueil* et *le profit*, inestimables, moi qui épistole ici, moi *Très Humble* et en même temps *Très Fier*, d'être une *Incarnation* aussi.

« Celle, *monsieur*, de Sganarelle!

« Mais, *pas* d'erreur, eh! là-bas! *Pas* d'erreur! Et notez bien, *je vous prie*, ce point capital! Un Sganarelle TOUT moderne ITOU!

« Je m'explique. Un Sganarelle, *quoi*, non moins *Passionnément* dévoué que l'ancien, et COMBIEN plus affiné, raffiné, subtil, ESSENTIEL! Bref, devenu, de valet, MAITRE, maître *expert* en Analyse Sentimentale, Mécanicien *ajusteur* de ressorts aimants, *professeur* de Chimie Psychophysiologique.

« Est-ce limpide *assez?*

« Autre définition de MOI, tenez, plus suggestive encore : *quelque chose comme un* APÔTRE *qui serait tout ensemble l'*EXÉGÊTE *de sa Foi!*

« Cette fois, *ça y est.*

« Voilà, je pense, de *quoi* piquer votre Curiosité, monsieur le Curieux que vous *devez* être. Voilà de quoi, surtout, vous faire avoir pour *non avenus* les sots préjugés de morale Courante qui pourraient vous rendre peu Recommandable le FOURGUISSE d'autrefois, le pauvre RUTUTU surveillant des goguenots et chassé de la nauséeuse institution Lhantoine vous savez *sous quel ignoble Prétexte.*

« Si, donc, il vous est agréable de lier connaissance avec l'AIMÉ, notre Éternel Aimé, cet Inconscient, et avec MOI, Son Serviteur et Son Montreur, avec MOI, *en qui pour la première fois il a trouvé son Ame Consciente,* si cela vous paraît ce que c'est en réalité, un Rare et Inappréciable Bonheur, veuillez ME répondre un mot à l'adresse ci-jointe, et vous *jouirez* de ce privilège.

« *Je me déclare généreusement prêt à vous l'octroyer.*

« Sans trop de raison, j'en conviens, et très Vraisemblablement par *suite* d'une bizarre et *inexplicable* Sympathie que m'a *laissée* le Souvenir CHER de votre *visage.*

« Car, n'allez pas au moins, en *auteur* Vaniteux, vous imaginer que vous êtes redevable d'une Telle Faveur à mon admiration pour vos contes *les Larmes de don Juan.*

« A parler franc, l'Idée en est ABSURDE et l'exécution N'EN VAUT PAS CHIPETTE.

« Ils auront été seulement (de *quoi* vous pouvez

leur avoir une *infinie* gratitude) la cause occasionnelle de mon Offre si bienveillante, grâce à l'Ardeur *véritable* et à la *touchante* Sincérité avec lesquelles s'y manifeste la *Ferveur* de votre *Dévotion* à notre commune *Idole*,

par QUI, *pour* QUI et *en* QUI
j'ai bien l'honneur de me dire,
Monsieur,
cordialement et juanesquement vôtre,

MICHEL FOURGUISSE.

hôtel des Deux-Pies,
7, rue Basse-Montfaucon.

« P. S. — Il ne s'agit en aucune manière (*comme vous pourriez le craindre prétentieusement*) de vous communiquer un MANUSCRIT, l'usage n'étant pas que le Grand Prêtre du Temple, s'il lui plaît de *formuler un Catéchisme*, se ravale en le soumettant à l'examen *préalable* d'un Enfant de chœur. »

IV

Ah! certes, il y avait de quoi piquer ma curiosité. La piquer, ma foi, jusqu'au sang! Et m'inoculer le désir, le prurit, de connaître tout de suite un aussi extraordinaire épistolier!

Même si je n'avais pas été dans l'état d'esprit où je me trouvais alors, même s'il ne s'était pas agi de don Juan, cette lettre révélait une idiosyncrasie assez riche pour qu'on eût belle envie de s'en repaître. En cet âge que j'avais, d'âpre fringale voulant mordre à toutes les chairs humaines, un précieux régal s'offrait, par ce cerveau d'original, pulpe savoureuse faisandée de folie probable. A la seule apparence de l'écriture déséquilibrée, de la pensée au fumet d'idée fixe, j'aurais déjà, sans plus, reniflé en bon chien de chasse et donné de la voix sur cette piste de gibier rare.

Et, disons tout, même sans cela, l'insolence du quidam eût sûrement incité en moi l'*auteur vaniteux* cherchant à convaincre d'erreur son

méprisant critique. Quoi! don Juan ne m'intéressait *qu'à tort et à travers!* L'idée de mes contes était *absurde* et l'exécution *n'en valait pas chipette!* Et ce monsieur se proclamait grand prêtre d'un temple où il me traitait en *enfant de chœur!* Allons donc! Que je le voie, ce Zoïle, et que nous discutions un peu, et comme je vais le remettre à sa place! Oui, oui, et de cela aussi il y en aurait eu un tantinet, je ne le cache pas, dans ma hâte à lui répondre et dans mon ardeur à le trouver.

Mais, en toute sincérité, ce qui m'enflammait davantage encore, et le plus, et presque uniquement, c'était l'initiation proposée aux mystères du culte don-juanique, à ce culte rêvé, imaginé en des heures de divagations, et se révélant réel.

Que ce fou se forgeât ainsi un don Juan aux renaissants avatars, et qu'il y eût là simplement un être de fantaisie, de sa fantaisie, je n'en doutais pas. Et cependant j'étais bien forcé de me dire qu'il existait un substratum quelconque à cette fantaisie, que ce fou avait positivement rencontré dans la vie les éléments nécessaires à se forger le don Juan qu'il adorait et qu'il étudiait comme tel. Qui était ce vivant, pour lui avoir donné une pareille illusion? Quelle ne devait pas être la magie effective de cet homme pour pouvoir paraître, même à un exalté, à un détraqué, la réincarnation du prestigieux phénix!

Et des effluves mystiques me remontaient à la tête, embrumant mon solide scepticisme, le grisant,

lui faisant perdre pied. Qui sait, après tout, si ce fou n'avait pas raison contre la raison elle-même ?

Et des remémorances de superstitions me revenaient aussi à fleur d'âme, la crainte de certains noms dangereux à prononcer, de certains personnages portant malheur à qui les évoque, fût-ce par plaisanterie. De quoi, au reste, mon appétit vers cet *x* n'était point amoindri, mais s'accroissait au contraire, à l'apéritif alliciant d'un péril possible.

On juge donc avec quelle force l'étonnante missive me sollicitait impérieusement d'y répondre. Et je l'eusse fait à l'instant même, impatient de courir après cette aventure, bonne ou mauvaise, mais passionnément attrayante, si mon bizarre correspondant m'avait été de tous points inconnu.

Le malheur, et ce qui fut un vrai seau d'eau à ma bouillante fièvre d'action immédiate, c'est que le nom de Fourguisse, surtout celui de Rututu, et plusieurs passages de sa lettre, avaient réveillé en moi des souvenirs trop précis et peu propres à me rendre souhaitables des relations intimes avec un semblable personnage.

Je n'y avais pas prêté grande attention de prime abord, tout à mon dada du don-juanisme, que m'avait fait enfourcher d'un bond l'en-tête même de l'épître, et ayant ainsi sauté comme de plain-pied à la seconde page, en galopade après le fameux AIMÉ. Ce n'est qu'à la relecture, et notamment à la phrase sur *Ernest de Morganges, fils d'une cocotte*, que le passé m'était ressuscité à l'esprit,

net et lumineux, combien lumineux, et de quelle vilaine lumière !

Et j'avais eu alors un haut-le-corps et un haut-le-cœur, fichtre !

A coup sûr, je n'étais pas plus gêné qu'il ne faut par cela que le cynique appelait, avec tant de désinvolture, *les sots préjugés de morale courante*. Mais cependant, il y a préjugés et préjugés, n'est-ce pas ? Hum ! hum ! On a beau être Parisien, d'un acier trempé aux boues les plus épaisses et les plus noires. Je me rappelais, diantre, je me rappelais...

C'était raide, tout de même !

V

Vers 1866, à l'institution Lhantoine, que le pèlerin qualifiait, non sans raison, de nauséeuse, les goguenots, situés dans un recoin bitumé à toit de hangar, servaient aussi, aux grands, de salon de conversation où l'on culottait des pipes. On s'y invitait en disant :

— Viens-tu au crachoir?

Un malheureux pion y montait la garde, chargé d'empêcher ces fumeries. Mais on s'assurait sa complicité moyennant une pièce de dix sous qu'on lui glissait dans la main. On clignait de l'œil et l'on murmurait :

— Pour les pauvres !

Il ricanait, d'un petit rire crissant qui ressemblait au bruit de la graisse en train de frire, et il répondait, en se mettant l'index à la paupière :

— Rututu, rututu!

Cela voulait signifier turlututu et qu'il se moquait un peu de la consigne, et aussi des pauvres,

et que le premier pauvre c'était lui, en foi de quoi il empochait les cinquante centimes.

Turlututu, prononcé de la sorte en raccourci, était d'ailleurs son mot à tout faire.

Quand les petits, dont il était chien de cour, le chahutaient, ce dont ils ne se privaient pas, jusqu'à le *chiader* quelquefois, il ne se défendait qu'en répétant :

— Rututu ! Rututu ! Ah ! les petits mufles ! Assez ! Assez ! Rututu !

Quand le directeur de la boîte, le grave père Lhantoine, le prenait à part pour le semoncer sur la façon dont il faisait mal respecter la discipline, on voyait de loin le pauvre bougre baisser la tête et vaguement brocher des badigoinces en de vagues excuses bredouillées, et l'on pouvait lire au mouvement de ses lèvres son vocable favori :

— Rututu, monsieur le directeur, je ne dis pas non ; mais quoi ? Rututu, rututu.

Et aussi quand on allait lui demander de vous signer une exemption nécessaire à la sortie du lendemain, et qu'on appuyait la requête d'une subreptice monnaie, il commençait d'abord par vous répondre :

— Ah ! ah ! rututu ; mais ce n'est pas très catholique, ce que nous faisons là.

Après quoi, la monnaie palpée, il signait, en haussant les épaules, avec un souverain et très dégagé :

— Bah ! rututu !

Aussi son vrai nom de Fourguisse était-il depuis longtemps tombé en désuétude, remplacé par le sobriquet de Rututu.

C'était, comme on le voit, une conscience peu délicate, une conscience de valet accessible aux pourboires pour services plutôt équivoques. Le bruit courait même que des grands, des Roumains entre autres, s'étaient souvent fait approvisionner par lui de livres défendus et de photographies obscènes. On allait jusqu'á colporter qu'il touchait une petite commission chez des femmes dont il donnait volontiers l'adresse. Tout cela, légendes peut-être, exagérations de potaches; mais exagérations et légendes auxquelles il fournissait corps par sa facilité vraiment excessive à se laisser payer les complaisances de son accommodant rututu.

Ceux qui essayaient de le réhabiliter disaient bien :

— C'est un bon zigue, voilà tout!

Mais certains gosses de la petite cour n'étaient pas de cet avis, notamment de pauvres *pays-chauds*, négribus exilés et dénués de correspondants, qui ne sortaient jamais, que personne ne venait appeler au parloir, à qui le père Lhantoine subtilisait leurs *semaines*, sous prétexte de punitions, et que tout le monde martyrisait un peu par lâcheté enfantine, et que Rututu martyrisait, lui, avec raffinement, comme se vengeant sur eux, en pleine sécurité, puisqu'ils étaient sans défense.

Les garçons non plus ne le trouvaient pas *si bon*

zigue que ça. Il se montrait, à leur égard, hautain et dur, leur parlait sec, affectait de les traiter comme des chiens, les faisait *attraper* quand il le pouvait. Sur eux aussi il semblait chercher à prendre une revanche.

De quoi ? Évidemment du mépris dans lequel il vivait, et d'un féroce orgueil sans cesse et par tous humilié.

Car il était orgueilleux, on le savait d'un de ses collègues qui avait vendu la mèche, nous apprenant que Rututu se croyait appelé au *plus bel avenir*, se considérait comme déclassé dans ce métier de pion, et se prétendait écrivain, philosophe, poète.

— Hu ! hu ! Rututu qui fait des vers ! Fais voir tes vers, Rututu ! Demandez les derniers asticots de Rututu !

Et les grands mauvais bêtas que nous étions, de le blaguer et de rigoler, tandis que pouffaient à l'étouffade ses collègues, ravis de le voir ridiculiser ainsi. Car il les tenait à l'écart, leur battait froid dans un dédain non dissimulé, ostentait de reste qu'il s'estimait d'une autre essence que la leur, et n'en était par conséquent pas aimé.

Aussi bien, en vérité, ne semblait-il pas aimable ; et, sauf par son rututuisme complice et vénal, il n'appelait en aucune façon la sympathie.

C'était, à vingt-cinq ans qu'il devait avoir, un avorton rabougri de nature et recoquillé de surcroît par une fausse vieillesse anticipée. Le corps

gringalet, les épaules voûtées et étroites, dont une un peu plus haute que l'autre, la poitrine ravalée, l'échine de guingois, les jambes molles et toujours ployant du genou, il avait une tête trop grosse, déjà déplumée, anguleuse et glabre, aux oreilles en éventail, au nez chafouin, à la bouche éculée de lippe tombante et encore enlaidie de dents couleur d'ardoise; et seuls ses yeux étaient jeunes, fleuris d'une flamme vive, mais aiguë à l'excès, presque fiévreuse; et leur regard, en coup de vilebrequin, tirebouchonnant par-dessus des lunettes chaussées trop bas au bout du pif, vous taraudait positivement d'une pointe térébrante et venimeuse.

Ah! ma foi, non, tout cela ne constituait point un gaillard avec qui l'on voulût frayer.

Mais, s'il n'y avait eu que cela, j'aurais, et vivement, passé par-dessus, en disant, à l'absolution du mauvais bougre, comme lui-même de ses indélicatesses :

— Bah! rututu!

Le pire, le diable, le hic, c'était le reste.

VI

La présence d'Ernest de Morganges à l'institution Lhantoine y avait causé une véritable révolution.

Et tout d'abord, un matin de novembre, six semaines après la rentrée des classes, son arrivée extraordinaire et fastueuse.

— Une arrivée de prince, tu sais, mon vieux ! Ce que c'était d'un chic épatant !

Ainsi, dès la première récréation, s'exprimaient les externes, porteurs de faux cols cependant et de lorgnons, et peu enclins à se laisser époustoufler.

e matin-là, tandis qu'ils formaient des groupes sur le trottoir et, selon l'habitude, manifestaient une virile indépendance en collant leurs mégots à la grille même de la boîte, ce matin-là un coupé armorié, d'aspect féerique dans cette sale rue, était venu arrêter devant eux ses deux trotteurs.

— Des pur sang, je te dis, et de la robe la plus rare, bai cerise.

Ainsi l'affirma Méridet, le plus *trapu en équita-*

tion, et qui passait pour savoir monter à cheval avec un monocle.

Du siège avait sauté un larbin en livrée élégante, qui respectueusement s'était incliné pour ouvrir la portière; et du coupé, à l'intérieur bleu tendre, du coupé où il trônait tout seul comme un personnage, on avait vu descendre un petit bonhomme à l'allure de monsieur, que coiffait un chapeau rond, à bords plats, dernière mode anglaise, et qu'enveloppait jusqu'aux pieds un prodigieux mac-farlane en astrakan blanc. Prodigieux n'est pas trop dire : nos plus mondains externes arboraient des pardessus sacs, et les autres se pavanaient dans des cabans à capuchons !

Le petit monsieur avait déboutonné son mac-farlane, tiré une montre en or au bout d'une grosse chaîne en or, regardé l'heure d'un air indifférent; puis, avec un geste faisant étinceler sur sa main le luisant d'une bague, il avait jeté nonchalamment au cocher un :

— A la maison !

Après quoi, sans être gêné le moins du monde par tous les yeux curieux qui l'examinaient, très à l'aise au contraire, d'un pas dégagé, comme s'il venait simplement visiter l'institution Lhantoine, il avait franchi le seuil et demandé au concierge, stupéfait d'un tel aplomb :

— Le cabinet du patron, s. v. p. !

Il pouvait avoir de treize à quatorze ans. C'était Ernest de Morganges.

Et l'*épatement* avait continué quand le père Lhantoine en personne s'était dérangé pour conduire le *nouveau* à l'étude, puis en classe, le recommander au pion et au professeur, et surtout quand on avait constaté que le *nouveau*, malgré sa montre, sa bague, son complet de jeune homme, ses manières apparentes *d'élevé dans sa famille*, était un vrai pur potache immédiatement à la coule de tout comme le plus ancien des anciens.

A preuve son premier mot sur le pion :

— Il a rien l'air chien.

A preuve aussi sa façon de ranger tout de suite ses bouquins devant lui, les dictionnaires empilés pour faire un rempart afin de pouvoir lire ou bavarder en cachette.

A preuve encore sa science de bavarder, ainsi à l'abri, les deux mains aux oreilles comme s'il apprenait une leçon, et la bouche de côté pour lancer les paroles obliquement sans risquer d'être entendu par le pion guetteur.

Toutes choses dont je fus instruit, le dimanche suivant, grâce à un mien cousin, élève de quatrième, voisin de Morganges à l'étude, et en admiration devant ce copain qu'il qualifiait de *type bath*.

— Tu penses, me dit-il, si c'en est un fameux ! Il a déjà été renvoyé de Bonaparte et de Sainte-Barbe. Ainsi !

Et, comme je m'enquérais du pourquoi :

— Oh ! un pourquoi rudement urf, va ! Il a été deux fois chef de bousin.

Ajoutez que Morganges avait payé sa bienvenue à toute la petite cour par une distribution générale de gâteaux et de suçons à l'absinthe. La boutique entière du concierge y avait passé !

Si je m'inquiétais à ce point des faits et gestes de ce gosse, moi, un grand, en voici la raison, et on va comprendre comment sa présence à l'institution Lhantoine avait révolutionné, en effet, non seulement ses camarades de la petite cour, mais aussi nous autres. C'est que nous avions appris (par quel canal ? je ne m'en souviens plus) qu'Ernest de Morganges était le fils d'une cocotte.

Et d'une huppée, paraît-il !

Les vêtements élégants, le mac-farlane de fourrure blanche, la montre, la bague, le coupé avec larbins, les prodigalités chez le concierge, les prévenances du père Lhantoine grassement rétribuées par une mère opulente, tout s'expliquait à présent. Mais, à l'épatement premier des petits avait succédé la curiosité furieusement excitée des taupins, philosophes et rhétoriciens, dont commençait à poindre le pinceau de moustache ou le vague collier de barbe. Et c'était à qui connaîtrait, de près ou de loin, peu ou prou, quelque chose sur la baronne de Morganges (car on avait su qu'elle était baronne), et, sinon sur elle, du moins sur son rejeton, devenu l'objet de notre attention la plus passionnée.

De là l'interrogatoire, par moi, de mon cousin, et cette avidité de détails touchant le nouveau. Et quel succès quand je les rapportai aux camarades !

Et comme on regardait le héros de toutes nos conversations! Et comme on essayait, malgré les pions, de lui parler à la balustrade qui séparait les deux cours ! Positivement, et pour exprimer la chose d'un mot, nous étions tous amoureux de sa mère à travers lui. J'entends les moins dépravés, et je laisse à deviner de quelles fièvres plus malsaines ardaient beaucoup d'autres.

Il fallait, d'ailleurs, toute notre imagination d'adolescents en mal de puberté, tout notre bon vouloir à être épris, pour nous figurer à travers son fils la baronne de Morganges, la cocotte, la grande cocotte, l'idéale courtisane, l'Impéria moderne que nous rêvions. Le petit, en effet, n'avait rien de bien séduisant par lui-même. C'était plutôt un mal venu et un laid, de corps trop gras, aux extrémités lourdes, le visage bouffi, lymphatique, blafard, avec des taches de rousseur, les cheveux maigres et blondasses, un nez de mouton. Pour unique attrait, et seulement au goût des pervers, le regard mouillé, trouble et vicieux.

Tel quel, cependant.....

VII

Mâtin de moi, il n'y a pas à dire, dans quelle fichue histoire me suis-je embarqué là, et juste au début de ce livre, début dont je ne puis plus sortir à cause de cela. Depuis une heure je m'attarde, je tourne autour du pot-aux-roses, faisant comprendre de reste qu'il ne la sent pas, la rose, et sans me résoudre enfin à mettre aux gens le nez bravement dessus, comme c'est nécessaire, puisque la vérité l'exige.

Ma foi ! un peu de crânerie !

Bref, voici la chose, tout à trac, en style de fait divers, *sans ornements*.

Par suite d'un calcul familier au cupide marchand de soupe qu'était le père Lhantoine, le petit de Morganges payait fort cher des répétitions que le directeur devait lui donner lui-même, et dont la besogne était passée à quelque malheureux pion, moyennant une rétribution infime. Le répétiteur

choisi avait été Rututu, sans doute parce qu'il se contentait du plus humble salaire. Mais son élève, dont il faisait tous les devoirs, le comblait de cadeaux, et était ainsi devenu très ostensiblement le *chouchou* du chien de cour.

La jalousie des autres pions en avait été fortement allumée. Celle de certains grands, à d'autres titres, de même. On se mit à répandre des bruits fâcheux. Une surveillance secrète fut organisée, avec la complicité des garçons. Il était certain déjà que Rututu et le petit de Morganges, sous couleur de leçons, s'enfermaient parfaitement pour fumer des cigarettes et gobelotter ensemble des liqueurs. Mais on espéraît découvrir mieux et l'on y arriva enfin.

Comme chien de cour, Rututu avait le privilège de coucher, non pas dans le dortoir commun, mais au fond du dortoir, dans une chambrette à porte vitrée. Or, une nuit, le veilleur, qui depuis bien des nuits était aux aguets, poussa tout à coup des cris d'alarme, auxquels arrivèrent plusieurs pions, des garçons, des élèves; et les témoins ne manquèrent pas pour contempler cet édifiant spectacle: Rututu en chemise tenu à la gorge par le veilleur qui le traitait de salaud, tandis que dans le lit de Rututu.....

En vain le misérable avait prétendu que si le gamin se trouvait là, c'est que lui-même l'y avait apporté, malade d'une indigestion. Et, de fait, l'enfant était tout pâle et vomissait.

De saisissement dans la honte d'une pareille scène, affirmaient les autres !

Les autres, toutes les apparences étant pour leur version, avaient eu raison des mauvaises raisons de l'infâme.

Et finalement le père Lhantoine avait dû faire justice en renvoyant Rututu et de Morganges.

« Vous savez (disait la lettre du cynique personnage, avec ses étranges soulignés et ses suggestives majuscules), vous savez *sous quel ignoble Prétexte.* »

Il appelait cela un prétexte !

VIII

Ouf! maintenant que c'est écrit, j'ai un poids de moins au bout de ma plume.

Et l'on conçoit aisément, j'espère, quelle légitime répugnance j'éprouvai, en me rappelant cette malpropre aventure, à renouer des relations quelconques, fût-ce épistolaires, avec le louche individu qui l'avait dans son passé.

Sans doute huit ans s'étaient écoulés depuis lors; et, pendant les quatre derniers que je venais de vivre au milieu de la pire bohème, j'avais fréquenté par force et même bénévolement, j'avais coudoyé, tutoyé, traité de pair à compagnon, assez de basses canailles et de crapuleux coquins pour avoir purgé tous les dégoûts et pour me croire vacciné à fond contre les *sots préjugés de morale courante.* Mais pourtant, ce particulier-ci, quelle pourriture pouvait-il bien être devenu, quelle infection, avec un tel virus à l'origine !

Et sans doute aussi le détraqué certain, le fou

probable, qu'il était aujourd'hui, excusait un peu, rétroactivement, le satyre qu'il avait été alors. Mais qui sait si le présent délire intellectuel n'était pas précisément la *gomme*, accident tertiaire consécutif à l'ancien chancre de l'aberration sensuelle? Qui sait si je n'allais pas me trouver en face d'un immonde monstre? Et n'était-ce pas un titre effroyablement significatif que ce titre, au masculin: *l'Aimé?*

Aussi, malgré sa lettre si originale, malgré son offre si alléchante, malgré la séductrice tentation de pénétrer ce mystérieux culte don-juanique dont la curiosité me hantait si fort et si singulièrement, je me sentais le cœur lever, sans métaphore aucune, à l'idée de prendre pour initiateur en cette Éleusis inconnue un dément de pareille démence; et, la chair horripilée par un réel frisson de révolte, d'indignation et de honte, je ne voyais plus dans toute la lettre que cette phrase ambiguë, ou plutôt combien trop limpide, cette phrase aux étranges soulignés et aux suggestives majuscules :

« ..... bizarre et *inexplicable* Sympathie que m'a laissée le Souvenir CHER de votre *visage.* »

IX

Ma foi! c'était trop bête, et ce n'était guère brave, de renâcler ainsi! Qu'est-ce que je risquais, après tout? De faire une sale connaissance de plus. La belle affaire! Allons-y!

Et non par lettre, mais en personne. Comme à la chasse de la bête puante, droit au terrier!

Car c'est bien un terrier, une tanière au fond de quelque bouge, que je dus me résigner à chercher, en entrant dans la rue Basse-Montfaucon d'alors.

Elle ne susciterait point pareille idée aujourd'hui, cette calme et banale rue Montfaucon. Brève et large, reliant le vieux marché Saint-Germain au neuf boulevard du même nom, bâtie de grandes maisons à cinq étages, à façades balconnées, à boutiques prospères, elle n'a plus rien qui la

distingue de tant d'autres rues toutes semblables en leur monotonie rectangulaire et caserniforme. Mais, en ce temps-là!...

Le bout d'amorce déjà percé et déblayé du côté du boulevard, avec ses cinq ou six hautes constructions régulières et toutes blanches, donnait au reste de la rue, ou plutôt de la ruelle Montfaucon, un aspect d'autant plus noir, minable, tortueux, vétuste et sinistre. Il y avait là, notamment à gauche vers le marché, un tohu-bohu de véritables masures, qu'on laissait à peu près tomber en ruine puisqu'elles devaient être bientôt démolies. Certaines débordaient du ventre sur le trottoir, comme de vieilles grosses paralytiques, écrasées et les jambes rompues. D'autres, au contraire, surplombaient du pignon, l'échine formant bosse, la croupe rentrée en de caves renfoncements. Quelques-unes semblaient avoir califourchonné le dos de leurs voisines et y pendre, ivrognesses échevelées et vomissantes. Aucune, à croire qu'on l'avait fait exprès, n'était alignée avec aucune. Toutes zigzaguaient, titubaient. Dans chaque angle ainsi offert, se collaient des échoppes en bois, allongeant souvent leurs coudes pointus jusqu'au tiers de la chaussée, et, par endroits, aux recoins les plus vastes, agglutinées et pullulantes, celle-ci sortant de celle-là, ainsi que des végétations champignonneuses. Tels s'entassaient, en cette maladrerie de maisons, ces lépreux habitacles, auxquels ouvraient accès des couloirs étroits, bas, ténébreux, faisant irrésistiblement son-

ger à des boyaux avec leur orifice béant et puant en anus effondré.

Les échoppes servaient d'abri à des carreleurs de savates, à des étameurs, à plusieurs frituriers et débitants d'arlequins, à deux écrivains publics dont l'un était aussi bouquiniste. Les boutiques, à peine moins misérables que les échoppes, étaient toutes occupées par des cabarets borgnes, sauf une seule, plus grande que les autres, où s'amoncelait le capharnaüm d'un marchand de bric-à-brac.

Au-dessus de celle-là, entre les deux fenêtres cintrées du premier étage, se balançait une énorme enseigne de tôle peinte en vermillon et blasonnée au centre de deux pies bec à bec.

La bicoque portait le numéro sept. L'enseigne parlait. C'était bien là l'adresse donnée par Rututu : *hôtel des Deux-Pies*, 7, *rue Basse-Montfaucon*.

Hôtel! ce taudis à mine de coupe-gorge, et qui vous avait cette gueule-là en plein jour, à deux heures de l'après-midi! Enfin! Pour tout dire, avec les appréhensions qui me tenaient, j'aimais mieux cela. Un hôtel d'aspect coquet, élégant, fleurant la discrète maison de vice aux rendez-vous équivoques, m'eût peut-être fait hésiter. Mais ça, pour un fréquenteur de fripouille, rouleur de garnos, curieux de bals à torgnoles, c'était du pays connu. On n'y pouvait guère courir que la chance d'un coup de torchon à se donner avec quelque mauvais goujat en embuscade de chantage. Et j'étais à l'âge où l'on ne déteste pas, où l'on recherche

même, quand on a du sang sous la peau, l'occasion de se débarbouiller parfois à poings fermés, dans le rouge tiré d'un nez d'arsouille mis en pomme cuite.

Oui, le sept au-dessus de la boutique, les deux pies là-haut, c'était bien là. Mais par où diable est-ce qu'on montait dans l'*hôtel?* Pas de corridor! Pas de porte!

Je pénétrai chez le bric-à-brac, y trouvai une commère mafflue, à face camuse de trouille auvergnate, et lui demandai l'entrée de l'hôtel. Elle me répondit que j'y étais, dans l'entrée, qu'on passait par la boutique même pour arriver aux étages, que l'escalier était au fond de la seconde pièce, et termina en me jurant ses grands dieux qu'elle n'avait plus une seule chambre de libre. En même temps elle m'examinait d'un regard méfiant et serré. J'exprimai mon désir de voir un de ses locataires, monsieur Fourguisse. Elle me répliqua qu'il n'habitait pas chez elle et qu'elle ne le connaissait même point. J'insistai, donnant son petit nom, voire son sobriquet, à tout hasard. Rien ne put ébranler la farouche Auverpine. Toujours pareille riposte, l'œil dur et la bouche hargneuse : elle ignorait Michel autant que Fourguisse et non moins Rututu. Et elle finit par me faire entendre nettement qu'elle n'aimait pas bien les gens trop curieux qui voulaient fourrer malgré elle leur nez dans ses affaires.

J'essayai de me rabattre sur les voisins, deux

ou trois mastroquets, un savetier, un chand de frites et surtout l'écrivain public bouquiniste dont je feuilletai l'étalage. J'en fus pour mes frais d'enquête. Personne n'avait de renseignements à me fournir sur le dénommé Fourguisse. On ne savait pas de qui je parlais.

Ma fameuse chasse à la bête puante était un beau chou blanc et je dus revenir bredouille.

X

Le lendemain matin, je reçus la délicieuse lettre suivante :

« *Au nom de don Juan, par, pour et en lui, à qui sait lire, salut!*

« Jeune homme,

« Ce que vous avez fait hier est *très* bien. Vous êtes venu à MOI, sans Scrupule. C'est d'une belle Amoralité; et je vois que mon Souvenir de vous, sur la Foi de votre visage, ne me trompait pas. Un bon *point* à l'élève Machin !

« Mais vous ne devez pas m'en coller un, de bon *point*, à MOI. Peut-être m'avez-vous pris *pour* un mystificateur.

« N'en pensez rien. La brave *mère* Vidalencq est seulement une *sûre* Sentinelle. Et sa Consigne est de m'ignorer, voilà tout. Je *consentirai* sans doute *un jour* à vous en dire les RAISONS.

« N'accusez de votre mésaventure que votre audace. Dame! Vous avais-je *permis* de me venir visiter, *relancer* ainsi? Non pas. Un *mot* de réponse, vous avais-je dit, pour me faire savoir si vous acceptiez l'HONNEUR que je veux *bien* vous faire.

« Un mot, sans plus. *Je l'attends encore.*

« Toutefois je *condescends* à considérer que votre démarche y équivaut, et signifie oui. Donc, c'est entendu, *n'est-ce pas?* Je tiendrai MA promesse. Et pour couper court aux épîtres, voici *l'ordre et la marche* à suivre.

« Parler de l'AIMÉ en un lieu *non aimable* m'est un *sacrilège*. J'y veux un endroit choisi par MOI, comme l'auditeur lui-même. J'y veux être *joyeux*, *à mon aise*, en des conditions et un décor *de fête*, pour MOI.

« Avez-vous *trois louis* à dépenser? Si vous n les avez pas, empruntez-les, *volez-les* au besoin. *Il nous les faut.*

« Ainsi *muni*, trouvez-vous ce soir, *à six heures précises*, sur le quai de l'île Saint-Louis *qui* regarde le chevet de Notre-Dame.

« Il y a là un petit traiteur *dix-huitième siècle*, à l'enseigne de LA VIGNE BEAUJOLAISE, où l'on boit un *Fleurie* 1865 qui est MON Régal favori, dans un *cabinet* du premier étage à balustre *pur Louis XV*, et avec la *majesté* de la vieille basilique, *auréolée* par la *féerie* du Soleil Couchant, pour horizon digne d'un *entretien* sur l'AIMÉ.

« *Trois louis*, je le répète, sont suffisants pour s'y faire servir *à deux* le dîner de MON goût : ostendes extra-fines, arrosées d'une lampée de *Fleurie blanc*, consommé aux œufs *pochés*, goujons de *Seine* frits, *tournedos* à la béarnaise, un perdreau truffé *froid* sur sa gelée avec une salade de *céleri*, petits pois *bonne femme*, *camembert*, *chasselas*, deux véritables bouteilles du célèbre *Fleurie* 65, un café *fait à la main*, une fiole de vieux *marc* bourguignon et des *artagas* de contrebande.

« Tel est MON programme. Ne le *discutez* pas. Obéissance *passive!* Est-ce compris? A ce soir!

« *Par*, *pour* et *en* LUI,

brave catéchumène,

et cordialement et juanesquement vôtre,

MICHEL.

« P. S. — Je vous *autorise* à ne pas venir en *frac* quoique MOI j'y sois toujours, *par principe*.

XI

A six heures moins le quart je faisais les cent pas devant la *Vigne beaujolaise*, admirant le décor, exquis en effet, de la maison du traiteur, au joli style rococo qui induisait en rêveries de parties fines pour abbés poudrés et marquises ou Manons à falbalas de nuances tendres. L'ancien surveillant de goguenots avait vraiment le goût délicat et souriant; et le choix seul de ce rendez-vous, sans doute unique à Paris, prévenait en sa faveur. A coup sûr le *quidam*, quel qu'il fût d'ailleurs, capable d'un pareil raffinement, promettait une âme rare et de tenir tout ce qu'annonçait le ton primesautier de ses épîtres. C'était d'un plaisant augure.

A six heures battant il arriva. Tout de suite, de loin, avant qu'il pût me voir (car il semblait absorbé et se parlait en marchant), je le reconnus, rien qu'à sa grosse tête faisant boule de bilboquet sur son corps d'avorton, et plus particulièrement

encore à ses lunettes chaussées trop bas au bout du pif et par-dessus lesquelles vrillait son regard aigu.

D'allure, il avait extraordinairement changé. En mieux! Une complète transfiguration! Les épaules étaient toujours étroites et l'une moins haute que l'autre; mais elles ne se voûtaient plus. Le torse, de guingois, au lieu de se ravaler, bombait. Le jarret, jadis ployant et mol, aujourd'hui se tendait pour lancer le pied en un pas relevé, comme steppant. Bref, la vieillesse anticipée avait disparu, et l'on sentait que c'était grâce à un effort de volonté. Rututu était rajeuni et affectait certainement de paraître tel.

Il portait un énorme chapeau tromblon, de fond très évasé, aux ailes larges et d'une cambrure extravagante.

Il était pantalonné extrêmement collant, à donner l'illusion de jambes moulées par une culotte et des bas.

Il poitrinait dans un *habit*, boutonné jusqu'au menton, étriqué du corps, court des bras, mais à la queue longue et ample, dont les pointes lui battaient les mollets et dont les pans en élytres lui ballonnaient les hanches.

Il se redressa encore dès qu'il m'eut aperçu, souleva son chapeau, pris à même l'aile, avec un geste de grand seigneur, mais tempéra aussitôt l'imposant de ce salut par un sourire de gracieux accueil, autant que s'y prêtaient sa lippe éculée et ses

dents en ardoise; puis, d'une voix tout de suite familière et légèrement acidulée néanmoins d'impertinence :

— Bonjour, cher. Vous me remettez? Oui, hein? Ma tête ne s'oublie pas. Je vous remets aussi, parfaitement. Vous êtes dans mon catalogue de visages. Toujours le même! C'est bien. Sauf la barbe, qui est venue, et que vous tenez trop artiste. Il faudra corriger ça. Mais je ne regrette pas ma sympathie. Elle n'était point mal placée.

Et il me tendit la main d'un air bienveillant et protecteur.

Sa parole avait rajeuni, comme son allure. Elle ne bredouillait plus. Elle sautillait. Elle ne dénotait plus le malheureux aux viles besognes, honteux de son métier, s'emberlificotant d'un *rututu* perpétuel autant par embarras que par cynisme. Elle marquait un esprit sûr de lui, conscient de son indéniable supériorité, allègre, dont l'autorité voulait être obéie, mais demeurer affable et galante. Son orgueil n'avait plus rien de blessé ni de sournois. Il s'épanouissait et faisait la bouche en cul de poule. Il avait l'air de vous dire :

— Si je marche sur vous, notez comme c'est en pesant peu et que j'y pirouette d'un talon rouge.

Est-ce le décor, l'évocation du dix-huitième siècle, qui m'incitaient à ces comparaisons? Peut-être bien; mais l'impression produite fut telle, et instantanée, spontanée, sans la moindre recherche à en trouver

la formule. Et d'instinct, en répondant à ce grotesque qui avait été autrefois le Rututu de l'institution Lhantoine, le pion renvoyé (*sous quel ignoble prétexte*), je tournai de mon mieux un remerciement complimenteur, comme si j'avais réellement affaire à Son Impertinence et à Sa Grâce le marquis de Fourguisse!

Il y riposta en me toisant par-dessus ses lunettes et en ajoutant :

— Pas en frac! Vous avez raison. Ça ne doit pas vous aller.

Puis, me prenant par-dessous le bras, et très sérieux, en homme décidé à une confidence de la dernière gravité :

— Le frac, voyez-vous, l'habit à la française, rien de mieux seyant. C'est même un emblème, un symbole. Mais il n'y a plus que lui, vous m'entendez bien, lui, l'Aimé, mon dieu, notre dieu, il n'y a plus que lui et moi qui sachions le porter.

Et, ce disant, il se campa devant moi, en mannequin sur lequel on exhibe une gravure de mode. C'était d'un irrésistible comique; et cependant je n'eus point envie de rire, tant le « *lui*, *l'Aimé*, *mon dieu*, *notre dieu* » était prononcé avec passion et ferveur. Mais toute ma curiosité don-juanique, endormie un moment dans l'étude intéressante de Fourgnisse lui-même, se réveilla au souvenir du mystérieux héros; et ce fut un brusque cri de :

— Oh! oui, oui, parlez-m'en. Qui est-ce, enfin?

— Pas si vite, fit-il, pas si vite, jeune emballé!

Avant tout, même avant ce dîner fin, dont l'idée seule me régale, un mot, je vous prie. Et, je vous en préviens, un mot décisif, duquel ce dîner en personne dépend. Car c'est un singulier honneur que je vous fais, n'en doutez pas, et je tiens à m'assurer, par une suprême épreuve, que vous en êtes absolument digne. Si vous ne l'êtes pas, bonsoir! Je me brosserai le ventre, sans regrets, d'ailleurs. Car, les principes d'abord! Tout le reste importe peu.

Je ne comprenais pas. J'étais inquiet. Il se tenait devant moi, face à face, m'avait posé les deux mains sur les épaules, et son regard en vilebrequin me fouillait jusqu'au fond de la tête.

— Donc, dit-il, vous êtes venu malgré mon histoire de jadis avec le petit Morganges. Cela signifie sans doute que vous n'y croyez pas. Voyons, soyez franc!

Du diable s'il y avait moyen de mentir, même de biaiser, sous ce regard! A tout risque, je pris le parti d'être franc, dussé-je en être maladroit :

— Si, répliquai-je, si, j'y crois. Mais qu'est-ce que ça fait?

Il m'empoigna les deux mains, les étreignit avec effusion. Je crus qu'il allait me sauter au cou et m'embrasser. Il avait des larmes dans les yeux.

— Ah! par exemple, s'écria-t-il, ça, c'est tout à fait crâne et gentilhomme. Si vous n'avez pas le frac sur le dos, vous avez du frac à l'esprit. Et, maintenant m'en voilà sûr, je peux me débou-

tonner tout entier devant vous. Ainsi, vous croyez à cette chose, et vous êtes venu quand même, et vous semblez n'en avoir ni dégoût ni fausse pudeur, et vous ne me demandez seulement pas le comment, le pourquoi, mes raisons, des excuses possibles, les circonstances atténuantes, rien ! Parole, vous m'étonnez, vous me charmez. Et je vous trouve encore plus à la française que je n'aurais cru. Mais, pardieu, vous en serez récompensé bellement, mon cher. Entrons dîner ! Vous allez passer une soirée qui comptera dans votre vie, je vous en réponds. C'est que j'en ai à dire, des choses, et que je n'ai jamais dites à personne, et que j'ai besoin de dire !

Il était très exalté, gesticulait follement, avait aux coins de la bouche une petite mousse, une flamme de pourpre aux pommettes et du soleil dans les yeux. Il me poussait vers la porte du traiteur presque avec violence, et en même temps il me tapait le dos, d'un geste amical, à petits coups caressants, et répétait :

— A-t-il de la chance, ce mâtin-là, cristi, a-t-il de la chance ! Veinard, va ! Petit veinard !

XII

A peine devant les huîtres, après une longue période de silence où il avait semblé se recueillir :

— D'abord et d'une, dit-il, liquidons l'aventure de Rututu chassé. Je tiens aux situations nettes. Vous pensez bien que, si la chose était, je n'en ferais pas mystère. Au besoin je m'en vanterais. Pour les don-juanistes, tout est sacré, de ce qui touche à la galanterie, n'est-ce pas? Mais, je l'avoue, et pardon du banal jeu de mots, l'histoire était sans fondement.

Il rit, de son rire ancien, crissant en bruit de friture, et m'expliqua que toutes les apparences, en effet, s'étaient tournées contre lui, mais qu'il avait affirmé l'exacte vérité : le petit Morganges pochard, malade, vomissant, soigné dans la chambrette, mis au lit de Rututu un peu soûl lui-même, et rien de plus. Après sa cynique déclaration de principes, tout à l'heure, je ne pouvais douter de son absolue sincérité à présent.

— Au surplus, ajouta-t-il, sachez, pour votre gouverne, que, si en théorie j'admets tout, en pratique j'estime devoir m'abstenir de tout. C'est affaire à don Juan de réaliser l'acte, sous quelque forme que ce soit; mais l'exégète de don Juan se tient dans le domaine de l'idée pure. Telle est ma foi. Je suis un chaste, radicalement. Je vous expliquerai, en temps voulu, pourquoi.

Il se tut, ferma un moment les yeux, puis articula d'une voix lente et comme sacerdotale :

— J'ai trente-trois ans et je suis vierge.

Retrouvant son verbe sautillant et allègre, et pendant qu'il gobait vivement des huîtres, il reprit :

— Toutefois, il n'y a pas de fumée sans feu. Donc, entre le petit Morganges et moi, rien de rien, je le répète, rien matériellement ; mais idéalement, c'est une autre paire de manches. J'ai, sur l'amour unisexuel, des théories très arrêtées et affirmatives. Mais ce n'est pas encore ici l'occasion de vous les développer. Tant il y a que, pour ce qui est du petit Morganges, je l'aimai, certes, je l'aimai.

— Oui, dis-je, sans doute comme quelques-uns de nous, à cause de son regard mouillé, trouble et vicieux.

— Du tout, du tout, s'écria-t-il.

— Alors, sûrement, à cause de sa mère, que nous désirions tous à travers lui.

— Non plus, fit-il, non plus ! C'est-à-dire, si, pourtant, d'une certaine façon. Mais pas de votre

façon, à vous autres. Pas ainsi que vous le supposez ! Tout de même, ce fut le chemin par où j'arrivai à la révélation. Oui, ce fut le chemin. Et cela vaut la peine d'être analysé.

Mais, je ne sais pourquoi, cette analyse resta en plan. Il se contenta de soupirer :

— Ah ! sa mère !

Il retomba ensuite dans un profond silence, avalant très vite son potage, comme quelqu'un qui prend des forces avant d'entamer un long récit. Ses dernières phrases m'étaient extrêmement obscures. Je regrettais qu'il se laissât couler au flot de ses souvenirs touchant les Morganges. Cela nous entraînait loin des confidences promises sur don Juan, sur l'*Aimé*, dont seul j'étais curieux. J'insinuai ce regret discrètement.

— Mais, s'exclama-t-il, nous ne faisons pas fausse route le moins du monde, détrompez-vous ! Notre sujet, nous y sommes en plein ! L'*Aimé*, le cher *Aimé*, c'est de lui que je parle, bien de lui, pas d'un autre, en parlant de sa mère.

Sa mère ! Comment ! La Morganges était sa mère ! J'eus un soubresaut, et balbutiai, tout déçu :

— Que me dites-vous là ? Quoi ! l'Aimé, c'est donc Ernest de Morganges !

Il se renversa en arrière, s'esclaffant, près d'étouffer, tandis qu'il glapissait :

— Oh ! l'Aimé, Ernest ! Lui ! Non, c'est trop drôle ! Ah çà ! vous êtes fou, voyons ! Ernest ! ce gros paquet ! ce sang de bourgeois !

Et du rire il passait à la fureur, me demandant si je me moquais de lui ou si j'étais un imbécile.

J'étais interloqué, ahuri. Je comprenais de moins en moins. Je commençais à trouver son détraquement un peu trop à bâtons rompus, à bâtons de quiproquos mal divertissants rompus sur mon pauvre crâne.

— Mais enfin, ripostai-je agacé, expliquez-vous. Éclairez votre lanterne. Je suis dans le noir et je n'y vois rien.

— C'est parce que, répliqua-t-il, vous êtes d'une impatience puérile. Ne menez pas la conversation. Laissez-moi ce soin. Je sais, seul, par où il convient d'aller. Êtes-vous mon juge d'instruction? Non pas; mais mon catéchumène. N'interrogez donc point. Contentez-vous d'écouter. Tout s'illuminera au bon moment, je vous le promets. Dégustons en paix ces délicieux goujons et, avec eux, savourez les petits papotages que je vais vous servir, goujons aussi, jolis goujons de confidences nécessaires avant l'entrée et les plats de résistance que seront les grandes confidences finales.

Il mangeait maintenant à bouchées menues, gourmandes, et en mangeant me répétait :

— Mangez ainsi ce que j'ai à vous dire de la baronne de Morganges. C'est intéressant, vous verrez. Et cela est indispensable pour l'histoire de l'Aimé lui-même, vous en serez bientôt convaincu. Mangez donc de bon cœur. Ce sont friandises. Et ne

vous plaignez pas si je raconte un peu longuement à votre gré. Je ne raconterai que ce qu'il faut, et vous obligerai à reconnaître que je raconte d'ailleurs tout à fait très bien. C'est une de mes coquetteries!

XIII

Il racontait très bien, en effet, et n'avait pas tort d'en tirer vanité, je m'en aperçus vite, et y pris plaisir, malgré ma fièvre d'impatience, malgré la mauvaise humeur qui m'énervait tout d'abord, à rester ainsi le bec dans l'eau, sans plus ample explication sur l'*Aimé*, fils de la Morganges.

Il racontait et ne conférenciait point. Et la preuve, c'est qu'il ne perdait ni un coup de dents, ni une gorgée, grignotant ses goujons en délicat, puis mastiquant son tournedos béarnaise en gourmet consciencieux, et humant le fameux Fleurie 65 avec des clappements de langue au palais et des extases lentes de fin connaisseur. Et il mêlait à son récit des remarques culinaires, des aphorismes hygiéniques, des apartés d'admiration sur les changeantes splendeurs du couchant qui s'allumaient à la fenêtre, comme par bouffées d'incendie aux fusées de pourpre et d'émeraude dans une brume d'or. Et, un tel brusque jet de lyrisme, lancé

d'un mot, sans y attacher d'ailleurs autrement d'importance qu'à d'autres mots comme ceux-ci, par exemple :

— On ne mange de bon pain que le pain long, fendu, chez les marchands de vin.

— Le Fleurie doit être pelure d'oignon, velours nacarat fané, d'un bouquet près de n'être plus sensible. C'est une Parisienne du monde, à son été de la Saint-Mart .

— On est pessimiste aujourd'hui parce qu'on ne mâche plus.

Affirmations semées à la volée, entre parenthèses, au milieu de la narration qui suivait quand même son cours, mais qui ainsi n'avait rien d'une narration voulue, déduite, et qui semblait bien le bavardage d'un dîneur parlant pour manger à loisir et s'apprêter une digestion légère.

Il racontait de telle manière que l'illusion me revint, entière et charmante, de l'époque évoquée tout à l'heure par le ton impertinent du premier accueil, et la désinvolture talon rouge, dans le décor de ce quai à maisons d'un autre âge, avec son traiteur à l'enseigne de la *Vigne beaujolaise* et au balcon balustré en pur Louis XV.

Il racontait comme on ne raconte plus guère aujourd'hui, allègrement, rapidement, par phrases brèves et lumineuses, que n'embarrassait en ses plis aucune lourde description à prétentions pittoresques, mais où les choses et les êtres vivaient d'un trait net, souligné de commentaires aigus, tou-

jours amusants, souvent spirituels, parfois profonds. J'en éprouvais la sensation très caractéristique, et exquise vraiment, d'échapper à l'heure présente pour me trouver en plein siècle dernier. Il me semblait assister à la lecture de quelque roman ou de quelques mémoires écrits alors, au style courant, preste, piqué d'anecdotes, relevé d'épigrammes, poudré à la maréchale, et qu'en même temps je feuilletais un cartonnier d'estampes, de pastels vaporeux, de portraits à la sanguine, et tout cela parmi les jeux de raquette d'une conversation jabotante et pailletée entre caillettes, abbés et philosophes à la mode du Neveu de Rameau.

Et ce n'est pas assez dire encore! Car à ces résurrections d'un temps aboli, à ce racontage, en verbe d'autrefois, se mêlaient des élans de mysticité bien d'aujourd'hui, qui arrivaient là par bouffées d'incendie comme celles du soleil couchant, aux fusées d'émeraude et de pourpre dans une brume d'or! Et ce n'était plus alors, pendant un moment, le feuilletage d'estampes, les portraits à la sanguine, la lecture de mémoires, parmi des causeries d'abbés et de caillettes. C'était le soudain essor d'un apôtre proclamant sa foi, le saut prodigieux d'un subtil métaphysicien plongeant aux plus noirs problèmes. On n'était plus au dix-huitième siècle, ni dans aucun siècle. On voguait, pendant la durée d'un éclair, en plein abîme de l'espace et du temps.

Mais à quoi bon vouloir analyser si mal ce que j'éprouvai si bien? En suggérer le frisson, c'est au moins ce que je désirerais. J'y tâcherai de mon mieux et ne veux rien promettre de plus.

Croire qu'on peut attraper du bout des doigts les fragiles papillons ou les farouches aigles du parler et qu'on les fixera par l'écriture, en noir sur du blanc, c'est folie, et je ne l'essayerai point. La sténographie, le phonographe lui-même y seraient insuffisants et grossiers. Sans compter qu'il y faudrait joindre les mille et un instantanés de la mine, des gestes, des regards, de tout le corps en action à la mobilité perpétuelle. Et alors ce qui s'est dit, seulement au cours d'une heure, et sans peine, et si fluide, si volatil, si impondérable, demanderait combien de compacts volumes, figés et pesants!

Une sorte de sommaire *réduction au piano*, traduisant tant bien que mal une immense, variée, ailée, multicolore et polyphonique partition d'orchestre, avec le scrupuleux souci de conserver à peu près la teinte essentielle, et sans trop perdre les rythmes, voilà tout ce qui est loyalement espérable et tout ce que j'oserai tenter.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'accueil fait à Rututu par ses envieux collègues, quand il leur avait confié ses hautes ambitions philosophiques et poétiques et sa foi en un bel avenir, lui avait servi de leçon définitive. Depuis lors, il s'était contenté de manifester son méprisant orgueil sans en donner les raisons. Aussi personne n'avait-il su ceci, qui eût cependant valu à l'orgueilleux *un fier succès :* le répétiteur d'Ernest de Morganges avait dîné plusieurs fois chez la fameuse et inconnue baronne, et il la connaissait, lui !

La première fois, c'était après la quinzaine de début des répétitions. Tout de suite le maître s'était attaché l'élève en lui faisant ses devoirs, en fumant et gobelottant avec lui. Et le gamin avait dit à sa mère, dès le dimanche :

— Tu ne peux pas te figurer ce qu'il est gentil

J'aimerais, au lieu d'être en boîte, avoir à la maison un précepteur comme ça. Invite-le donc à dîner pour dimanche prochain. Je veux que tu le voies.

Huit jours plus tard, ayant reçu une carte parfumée, signée de la baronne, Rututu le superbe entrait tout de go dans ce qui était pour nous un inaccessible et mystérieux paradis.

L'hôtel à porte cochère, les larbins en culotte de panne et bas de soie, le salon au luxueux et précieux mobilier rococo, ne l'avaient aucunement ébloui, lui, le pauvre pion, au gibus de mérinos et à la redingote élimée (il n'avait pas encore la théorie du frac, ni surtout de frac). C'était riche et beau, sans doute, mais il s'attendait à mieux.

— Au reste, l'homme supérieur est partout chez lui, n'est-ce pas?

La baronne de Morganges, en revanche, l'avait étonné. Il s'imaginait une *cocotte*, et surtout une cocotte célèbre, autrement que ça!

C'était une femme du monde, à s'y tromper absolument, et très simple.

Pas de croupe en pouf! Ce qui était alors tout à fait extraordinaire) et ce qui lui donnait même quelque chose de bizarre, de hors la mode, de voulu dans la simplicité. Une robe flottante, ceinturée d'une écharpe, laissant deviner l'absence de corset! L'écharpe rose tendre, et la robe vert pâle, d'un rose et d'un vert extrêmement effacés, presque gris.

La taille était élevée, les mouvements souples et

onduleux, le corps élégamment allongé sans l'être à l'excès, l'allure générale et de premier aspect faisant songer à quelque Diane de la Renaissance française.

Le visage était d'un ovale fort pur, particulièrement à cause du port de tête, assez en arrière, qui relevait un peu le bas des joues et empêchait le double menton de se dessiner. Les cheveux, d'un beau châtain mordoré, coiffaient le front de bandeaux à la vierge. Le nez était droit, fin, d'ailes palpitantes. La bouche, très petite, souriante, à la lèvre inférieure légèrement plus forte que l'autre, charnue, en cerise, montrait des dents d'une nacre sans doute fragile, éclatante et bleutée. Les yeux étaient doux, humides, vagues ; deux violettes mouillées et mourantes.

La voix, musicale, quoique plutôt dans le grave et avec quelques grasseyements qui pouvaient devenir rauques, parlait lentement et nonchalamment. Ce qu'elle disait semblait avoir moins d'importance que la façon de le dire, qui était câline et prenante.

— J'en fus séduit tout de suite. J'ai compris plus tard pourquoi. C'est la voix que je devais lui trouver, à lui !

Mais ce qui le charma autant, à cette première entrevue, ce fut la suprême *distinction* de cette créature, l'air *grande dame*, dont il n'avait pas la moindre idée et dont il prit là, pour toujours, l'exacte notion.

Et ce qui le stupéfia positivement (car de toute la soirée il n'en revint pas), ce fut l'impossibilité complète, formelle, absolue, d'assigner à cette femme un âge quelconque.

— Seul, le double menton, latent, mais, comme disent les métaphysiciens, *en puissance*, pouvait paraître un indice. Et encore! Ne le voyais-je pas avec un regard prévenu, critique au bas sens du mot, par ce naturel besoin qu'on a de dénigrer au moins quelque chose dans ce qu'on estime trop parfait? Peut-être bien!

A ses visites suivantes, il n'avait même plus aperçu cela. Et alors, cependant, il savait que la baronne de Morganges devait avoir passé la quarantaine, oui, la quarantaine, et être pour le moins à mi-chemin de la terrible *taine* voisine; et il avait parfois observé dans ses yeux de violettes mourantes d'innombrables agonies remontant à quand, à quand, à quels atavismes éteints! Non des années que l'on comptait là, mais des siècles, semblait-il!

— Ah! voyez-vous, c'est là le mystère de cette race divine. Elle le contenait, pas tant que lui, mais tout de même. Et alors, comment leur donner un âge? Ils n'en ont pas, en vérité. Ils n'en ont jamais, à n'importe quelle heure de leur vie. Ça vous a vingt ans, sans doute, ces sang-bleu de la race élue, et aussi cent peut-être, et des cycles de cent, voilà tout. La durée, avec eux, s'évanouit dans l'éternel.

II

— Ernest est un enfant vicieux au fond, j'en ai malheureusement la certitude. Il lui faudrait une direction appropriée, très intelligente, tout à fait spéciale.

Cela était dit par la mère elle-même, dès la troisième visite de Rututu, dit d'une voix douce, sans honte véritable ni tristesse d'une telle constatation. Il semblait même que le mot *malheureusement* était mis là par pure condescendance aux idées reçues touchant les sentiments que *doit* éprouver une mère. Dans l'ambigu sourire dont on l'accompagnait, Fourguisse en lisait couramment le mensonge conventionnel. Sa perspicacité, peut-être trop aiguë, l'induisait même à deviner que la phrase finale voulait être traduite par :

— La direction consisterait, non pas à corriger ce fond vicieux, mais bien à le faire fructifier.

Pour en avoir le cœur net, il avait, à tout risque, répondu subtilement et hardiment :

— Mon Dieu, madame, les plantes vénéneuses ont des fleurs superbes et rares, qui sont l'orgueil de certains jardiniers curieux.

Cette réponse lui avait valu un long regard trouble, où il avait cru voir passer, en furtif éclair, comme une chaude flamme de gratitude.

— Ainsi, en cultivant chez son fils et en aimant cette perversité native, je faisais réellement une besogne agréable à la mère. Pourquoi? Je ne pouvais me l'expliquer. Mais je pouvais en douter encore moins, si étrange que cela me parût.

Une preuve nouvelle lui en fut acquise un autre jour, convaincante. Passant de la théorie à la pratique, il avait vite exagéré ses complaisances envers le chouchou. C'était le temps des répétitions où la fumerie et le gobelottage tournaient en parties de pochardise. Il avait, à ce propos, dit à Ernest, en riant :

— Savez-vous ce que nous faisons là? Du mithridatisme.

Puis, après lui avoir raconté et commenté l'histoire du roi s'accoutumant aux poisons par intoxication lente, il avait ajouté :

— Demandez donc à votre maman, sans avoir l'air de faire allusion à vous, ce qu'elle pense de ça?

Or, à la visite suivante, la maman, ayant saisi l'allusion, répondait elle-même à la demande par ce simple trait :

— Tous mes compliments, monsieur! Je vois

que vous aimez comme il faut notre petit Mithridate.

Et si Fourguisse avait pu garder encore l'ombre d'un doute sur la façon dont on entendait la *direction* de l'enfant, il ne devait plus se méprendre à la tendre inflexion de tête dont on soulignait cette claire approbation.

Mais, qu'il ne se trompât point, la preuve définitive lui en fut donnée, pleine et entière, le fameux jour du renvoi.

Certes, le rapport verbal du correct et majestueux père Lhantoine avait su envelopper de voiles épais le motif si scandaleux de cette exécution cependant nécessaire. Pour l'honneur même de sa maison, le marchand de soupe avait dissimulé le pire. Et néanmoins, la baronne n'était pas sans avoir à peu près deviné ce qu'on lui cachait. De cela, Bututu était positivement sûr, rien qu'au lourd et énigmatique regard dont elle avait sondé jusqu'au fond de l'âme les deux coupables, confrontés en sa présence le soir même. Mais, comme il s'apprêtait, lui, le malheureux pion, la pauvre victime d'un sale complot, à se défendre contre un tel soupçon, la baronne de Morganges lui avait soudain coupé la parole en lui proposant le préceptorat d'Ernest. Et elle lui avait tendu la main, ajoutant avec une adorable grâce :

— Je vous dois bien cela.

Si déterminé partisan qu'il fût du *nil admirari*, Fourguisse en avait été interloqué. Un moment

même, il s'était senti hésitant, sur le point de répondre non, pris d'une vague épouvante.

— Il me semblait que j'allais entrer en service chez une sorte d'abominable et incompréhensible Brinvilliers, et qu'elle me proposait la complicité d'un crime.

Il avait dit oui quand même.

— L'ouragan a de l'attrait pour l'albatros! L'hydre sollicite Alcide!

Ne se trompait-il pas, d'ailleurs, par excès d'imagination, en supposant des desseins si antimaternels là où peut-être il n'y avait que faiblesse, précisément trop maternelle? Au moins se devait-il d'accepter, afin de vérifier laquelle se justifierait, des deux hypothèses. Et enfin, si c'était la plus atroce, quel intéressant et rare sujet d'étude pour un philosophe!

— Sans compter, car il faut avouer les plus bas mobiles, que j'étais sur le pavé, avec la faim noire en perspective, et que je trouvais la pâtée et la niche, avec l'offre, en plus, de quinze louis par mois. Et puis, disons aussi les mobiles nobles, et, en mon cas, les tout-puissants, j'avais une tendresse véritable pour ces deux êtres, un peu pour le fruit gâté, infiniment pour la fleur mystérieuse, et je subodorais qu'ils en avaient en retour pour moi. On aime à être aimé, fût-ce par des monstres, surtout par des monstres.

III

Quoi ! la Morganges, elle, de l'affection envers Rututu ! Oui, et manifestée très vite, sans barguignage, sans coquetterie même, non en femme qui tient à accaparer tous les hommages, d'où qu'ils partent, mais en âme d'élite qui va naturellement vers une autre âme d'essence pareille. *Abyssus abyssum vocat.*

C'est ainsi qu'elle lui avait dit, dès le premier jour :

— Si vous le voulez bien, vous prendrez vos repas avec moi, quand je serai seule. Votre compagnie m'est précieuse. J'espère que la mienne ne vous ennuiera pas trop. En revanche, on vous servira dans votre chambre quand j'aurai à dîner le père d'Ernest. Je tiens à ce que vous le connaissiez le moins possible. Ce n'est vraiment pas un homme supérieur, loin de là !

Pouvait-elle faire à Fourguisse une plus exquise et plus flatteuse déclaration d'amitié ?

En même temps elle lui proposait une sorte de pacte, comme à un allié, par ces mots, lentement appuyés et pleins de sous-entendus promettant d'intimes confidences :

— Je vous prie, quand je vous présenterai au père d'Ernest, de me garder le secret touchant ce que nous savons sur la perversité de son fils. Nous avons, vous et moi, les idées qu'il faut avoir à ce sujet. Le père d'Ernest n'a pas besoin d'en être instruit. Vous voudrez bien lui soumettre, pour la forme, un plan d'éducation absolument terne et banal. Il y a là comme une hypocrisie, sans doute ; mais elle est nécessaire, et je pense pouvoir vous en donner un jour les raisons. En attendant, je vous demande d'être assez aimable et confiant en moi pour vous y astreindre passivement, même sans comprendre.

Sur quoi elle lui avait tendu la main, qu'il avait prise, et audacieusement baisée, en ajoutant cette bizarre réplique (familière, mais de génie, affirmait-il) :

— Oui, Napoléone !

Burlesque appellation féminine qui eût fait pouffer ou se rebiffer une autre, et qui l'avait charmée, elle, au point qu'elle avait bravement rempaumé par cette riposte, en lui pinçant l'oreille comme l'empereur à un de ses grognards :

— Soldat, c'est très bien ; le petit caporal est content de toi.

N'était-ce pas le parfait de la bonne grâce ? Et

pouvait-on ne pas être, après cela, et pour jamais, tout à elle et en tout?

— Ah! mon cher, ils semblent chimériques, mais ils sont pourtant, ces coups de foudre, en amitié comme en amour. Les électricités ne se combinent pas différemment. Aussi bien, sans nous en douter encore, nous nous savions déjà. Elle, c'était la mère, n'est-ce pas, de mon dieu futur, de don Juan. Et moi, j'étais le nouveau et définitif Sganarelle qu'elle devait trouver pour lui. Ne cherchez pas d'origine, sauf celle-là, au sentiment qui nous jeta, dès le premier choc, moralement dans les bras l'un de l'autre.

Le fait est que cette explication seule se manifestait plausible. Sans quoi, comment concevoir l'incroyable témérité de cette femme à se lier aussi vite avec un être qu'elle ne connaissait presque pas et qu'en même temps elle connaissait trop, ne pouvant voir en lui, au regard de l'ordinaire prudence humaine, qu'un pauvre déclassé, à coup sûr plein d'ambitions peut-être dangereuses, d'une familière audace un peu bien effrayante en ses offres de service, et enfin et surtout d'une apparente et quasi ostentatoire infamie?

A moins qu'elle ne fût une pure sotte!

— Et, concluait Fourguisse, la Morganges donnait l'idée d'une sotte à peu près comme la Joconde.

IV

Il fallait même qu'elle eût une fière conscience de sa supériorité et qu'elle l'estimât huchée diantrement haut, pour se permettre d'affirmer aussi net que le père d'Ernest *n'était point un homme supérieur, loin de là!* S'il n'eût pas été prévenu par ce catégorique arrêt, Fourguisse, pourtant difficile à satisfaire, eût au contraire jugé que l'homme ainsi disqualifié était réellement quelqu'un. Présenté le lendemain à monsieur Langliac-Bardin, il eut besoin de faire appel à toute sa foi en la parole de la baronne pour mépriser de confiance un personnage d'aussi grand air et d'aussi flagrante valeur.

Il savait, par un rapide exposé de la Morganges, que Langliac-Bardin était un bourgeois de vieille et pure bourgeoisie, opulente, commerçante, parlementaire et cultivée, qu'il avait enflé la fortune ancestrale grâce à la force acquise plutôt qu'à l'entente du négoce moderne aux vastes spéculations, qu'il s'était rendu quasi célèbre dans le monde des

affaires en mettant son nom sur la couverture de plusieurs ouvrages remarquables consacrés à des matières économiques, qu'il eût certainement été ministre du gouvernement impérial sans ses attaches orléanistes, et qu'enfin c'était chez lui non seulement une tradition de famille, mais un goût naturel dont il se montrait fier, de s'intéresser aux arts et à la littérature en amateur éclairé. Là-dessus, la tête montée par le sévère jugement de la baronne, Fourguisse s'était figuré une sorte de Louis-Philippard, important et vide, tout en façade, d'allure ancien *Journal des Débats* et *Revue des Deux Mondes*, un type cliché dans des souvenirs de lecture, et auquel s'appliquait en toute exactitude la dédaigneuse phrase :

— Ce n'est vraiment pas un homme supérieur, loin de là !

Il fut extrêmement surpris de rencontrer un vieillard plus qu'intelligent, doux, affable, fin, à la conversation nourrie d'idées ingénieuses, brillantes, voire paradoxales, parfois même singulièrement hardies pour un homme de sa caste, jusqu'à dire, par exemple, que nos arts en décrépitude devaient chercher dans la veine populaire leur fontaine de Jouvence, que la suppression du droit d'aînesse était un acheminement à la disparition totale du droit d'héritage, que la mission de la bourgeoisie, après avoir repris en 89 le sol gaulois aux conquérants de race franque, était de le conserver transitoirement comme un dépôt afin de le

restituer plus tard aux vrais propriétaires primitifs, le peuple, dont la bourgeoisie n'était que l'élite et l'avant-garde.

Tout cela, sans doute, un peu trop sous forme oratoire, même légèrement académique, et avec le désir manifeste de gagner l'estime intellectuelle d'un auditeur que la Morganges avait présenté en disant :

— Monsieur Fourguisse est un esprit de rare distinction, qui m'a été signalé comme un jeune philosophe d'avenir.

Néanmoins, Langliac-Bardin n'était pas le très ordinaire individu que Fourguisse avait imaginé; et, sans son parti pris d'obéissance passive à la Morganges, il eût éprouvé quelque honte à développer devant un tel homme, comme il le fit, un plan d'éducation absolument terne et banal. Il souffrit même, en s'y astreignant, l'amour-propre froissé d'un sourire vague qu'il surprit aux lèvres du vieillard, sourire qui signifiait si clairement :

— Pour un esprit de rare distinction, en voilà de bien piètres témoignages.

Il est vrai qu'en revanche cette blessure d'humiliation était pansée au baume divin d'un bref regard, lancé à la dérobée par la Morganges, et tout caressant de remerciements affectueux et d'amitié récompensante.

Il est vrai aussi que Langliac-Bardin affectait de n'attacher pas une importance capitale à l'éducation du jeune Ernest de Morganges, sem-

blait s'y intéresser seulement comme bon et vieil ami de la baronne, et affirmait en laisser toute la direction et toute la responsabilité à la mère, dont il approuvait d'ailleurs «l'heureux choix». Cela, dit avec une soumission très sincère, montrant à quel point il était subjugué par cette maîtresse, que cependant il n'avouait pas.

En deux ou trois autres petites choses apparut aussi cette absolue dépendance. Telle, l'absence de toute mauvaise humeur, quand la baronne lui coupait brusquement quelque harmonieuse période, avec une visible et expresse impertinence de femme jouant aux propos interrompus. Telle, encore, sa prestesse docile à voltefacer d'opinion, quand elle lui décochait un :

— Toujours idéologue, cher ami!

Et, ce qui démolissait toutes les imaginations préconçues de Fourguisse, c'est qu'en ces derniers cas, par exemple, les pensées vraiment originales et d'être supérieur venaient de ce prétendu bourgeois, tandis que la baronne les rabrouait à de vulgaires réflexions d'un bourgeoisisme fort spirituel en tournure et tout à fait plat en substance.

On eût dit, et de cela Fourguisse eut bientôt la certitude, qu'elle jouait à dessein le personnage d'une mondaine à tête de linotte, charmante, mais évaltenée, sans aucun sérieux dans l'esprit, aux préjugés étroits et tenaces sous des dehors frivoles, juste le contre-pied de ce qu'elle était au su de Fourguisse.

Et Fourguisse comprit aussi que par là précisément avait dû s'établir et s'enraciner la domination, sur ce vieillard, de cette créature, d'autant plus forte que sa supériorité restait prudemment secrète et laissait au dominé tout l'étalage d'une supériorité apparente.

Mais pourquoi tant de machiavélisme? Voilà ce que ne devinait pas Fourguisse. Car, en vérité,. y avait-il donc besoin de cette rouerie à double toile et à fils si compliqués pour engluer et capter un simple Langliac-Bardin, à coup sûr intelligent, même un peu plus qu'intelligent, comme il l'avait constaté, subtil, rompu aux affaires et à la politique, et dont la conquête cependant devait avoir été facile pour une femme si naturellement séduisante? Eût-elle été une niaise, il n'en fallait pas plus que sa beauté capiteuse, ses yeux indéchiffrables, sa magie mystérieuse de réelle sirène sans âge, pour affoler un tel homme, en qui Fourguisse avait relevé à première vue tous les indéniables caractères de ce qu'il appelait le *voué à l'ensorcellement sénile.*

Langliac-Bardin avait alors la septantaine environ, et la portait allègrement. Un peu gros et pas assez grand, il était d'une épaisseur qui n'allait pas sans une sorte d'élégance, l'élégance particulière à certains percherons trapus. Les cheveux en toupet, très drus quoique tout blancs, les yeux petits et vifs, la face rose épanouie entre les deux ailes d'argent des favoris larges, il arborait une santé

sanguine où l'on sentait de longues économies, non pas faites par une continence desséchante, mais soigneusement capitalisées par une sage modération. On y discernait la jeunesse, tardivement éclose et enfin libre, d'un tempérament sensuel qui s'était longtemps tenu en bride, et aussi en haleine.

— Ça se met au vert comme vieux cheval, et voilà que le poulain s'y réveille, soûl de gourme rentrée qui fait éruption. Que par hasard un bon cavalier leur saute alors sur le dos, à ces faux carcans, et ça vous prend le galop, alors, si l'on veut, jusqu'à crever.

Sans compter qu'aux yeux petits et vifs du septuagénaire montait parfois une brume trouble et languide, indice à peu près sûr, dans cet évident sensuel, d'un probable sentimental.

Raison de plus, pour Fourguisse, de trouver inutile la comédie de la Morganges dont l'empire ne lui semblait pas nécessiter tant de méticuleuses précautions.

Ayant pris tout d'abord le parti d'être envers sa Napoléone à la fois très obéissant et très franc, il ne put se retenir d'insinuer la petite pointe de cette critique, dans le bouquet de compliments qu'il lui offrit, après la présentation, sous cette forme galante et hardie :

— Madame, vous m'avez fait comprendre toute Cléopâtre, dont je n'admirais jusqu'à présent que la beauté, et dont je savoure désormais la diplomatie. Mais me permettrez-vous de vous dire que,

sans être un nul comme je m'y attendais, monsieur Langliac-Bardin n'est tout de même pas un César, ni seulement un Antoine?

Quelques gages de confiance prématurée, voire stupéfiante, que lui eût donnés la Morganges, c'était là une observation qui avait tout l'air de vouloir forcer la serrure des confidences vaguement promises. Avec une autre, Fourguisse risquait bel et bien de se faire mettre à la porte séance tenante ainsi qu'un effronté Scapin.

— Mais avec elle, non! J'avais le flair que ma témérité lui plairait, et elle lui plut.

La Morganges regarda longuement Fourguisse, et sourit de comprendre, aux yeux non baissés de l'audacieux, la pensée qui s'y lisait à plein, la pensée toute dévouée, comparant ce regard à celui d'un serpent en train de magnétiser sa proie, et l'y comparant avec délices. Après quoi, sûre d'avoir là en son pouvoir une âme damnée à qui elle pouvait s'ouvrir, s'entr'ouvrir tout au moins, elle répondit de sa belle voix grave, un peu grasseyée, presque rauque, câline et prenante, à mots lents et comme rêvés tout haut :

— Je ne suis pas plus Cléopâtre que monsieur Langliac-Bardin n'est César, ni même Antoine, en effet; mais (veuillez réfléchir sur ce point, puisque vous êtes perspicace et psychologue) monsieur Langliac-Bardin est marié avec une femme supérieure, mon vivant portrait.

V

Parbleu! oui, la comédie apparaissait nécessaire, et habilement conçue! L'idée en était de génie, et simple comme toutes les idées de génie : lutter contre un ennemi, qui est exactement vous, en se faisant absolument autre, voilà qui emportait l'admiration et pronostiquait le triomphe final. Et sans doute la comédie serait intéressante à suivre, surtout en s'y trouvant acteur! Et peut-être même tournerait-elle au drame, à un de ces drames de famille dont Fourguisse s'était régalé l'esprit en lisant Balzac! Et néanmoins, cela lui était une désillusion.

Ainsi, tant de beauté, de force, de grâce, d'art, de magie, tout ce qu'il avait chimériquement forgé d'étrange et de miraculeux en cette rédivive Cléopâtre sans âge, tout cela ne devait aboutir qu'à une captation d'héritage! Et en faveur de qui? De ce vicieux et quelconque Ernest.

Quelle chute dans le mesquin!

A moins que ne se justifiât le soupçon de la secrète et obscure haine, vaguement supposée par Fourguisse, où il imaginait la mère détestant son fils, et, sous couleur de le gâter, s'appliquant à le pourrir. Pour arriver, alors, par lui, précoce condamné à mort, jusqu'aux millions convoités? Ténébreuse et monstrueuse horreur, pour le coup, et de quelque beauté sinistre, indubitablement. Mais encore, avec quel pauvre enjeu d'un crime si antinaturel! Cet argent, toujours, au bout! Pouah!

Rechute dans le mesquin.

— Et cependant un irrésistible instinct m'avertissait que ces hypothèses devaient être fausses. La Morganges qui se laissait entrevoir sous ces espèces vilaines, sans grandeur, ne pouvait être qu'un simulacre. C'est elle qui mentait. Ce n'était pas mon rêve. Je résolus de le lui dire.

Fourguisse mit trois grands mois à s'y résoudre, ayant voulu d'abord chercher tout seul la vérité, avec l'orgueilleux espoir qu'un jour il serait en état de se dresser devant la toute-puissante et de lui parler ainsi, d'égal à égale, comme un prêtre en qui son dieu prend conscience :

— Vous n'avez pas eu en moi confiance pleine et entière. Vous avez eu tort. Je la méritais. Vous m'avez pris pour un être supérieur, mais dans la bassesse; et vous ne m'avez entr'ouvert que les bas artifices de votre conduite, sans me révéler le haut but où vous tendiez. Ce but n'est pas la possession,

pour Ernest ou pour vous-même, de quelques millions, si nombreux qu'ils soient. Ce but, je l'ai découvert. Le voici. Otez votre dernier masque, que vous me donniez comme votre vrai visage, après l'avoir dépouillé des deux premiers. Même, ne l'ôtez pas, si vous voulez! Qu'importe! Votre vrai visage, je le vois à présent. Il est tel que je l'avais deviné, imaginé. Isis, j'ai soulevé tous tes voiles et je t'adore.

Trois grands mois Fourguisse vécut dans cette intime exaltation lyrique, n'en laissant d'ailleurs rien transpirer.

— J'étais fou, positivement. Parfois je me demandais si je n'éprouvais pas, à mon insu, de l'amour pour cette femme. Mais non! Et la preuve, c'est que la chasteté m'apparut alors comme essentielle, au lieu qu'auparavant elle n'était en moi qu'accidentelle, par frigidité de tempérament et par mépris des femmes. Soudain, et pour jamais, je m'en fis une loi. C'est que je connaissais, confusément, sans m'en rendre encore un compte exact, que je devais garder tous mes trésors d'amour et toutes mes virginités pour le dieu, pour don Juan, vers qui j'étais en route déjà. Car la voilà, la raison pourquoi cette femme me jetait en une telle dévote extase, aussi ardente qu'une passion, presque à m'y tromper moi-même. Je la croyais l'Isis et que l'Isis est femelle. Mais l'Isis est mâle, comme vous verrez. Seulement elle avait ceci d'Isis, qu'elle l'avait enfanté, l'Isis mâle, notre dieu, don Juan. Je l'igno-

rais, et tout à la fois je le pressentais. Ne me jugez pas en délire. Tout s'éclairera, vous dis-je.

En attendant, Fourguisse espionnait bel et bien sa déesse. Oh! pas en l'interrogeant elle-même, fût-ce avec de suprêmes astuces; ni non plus en usant de toute son influence grandissante sur Ernest pour le sonder. C'eût été de la maladroite besogne! Il avait trouvé mieux.

— Un moyen de cuistre! Mais quoi! On se bat avec les armes qu'on a.

Il était simplement allé à la Bibliothèque impériale, fouiller le fatras des journaux abolis qui avaient fait jadis pâture d'indiscrétions au râtelier d'aventures de la Morganges quand elle était cocotte célèbre.

— C'était bête comme l'œuf de Christophe Colomb, n'est-ce pas? Quelle couvée, pourtant, dans cet œuf! Couvée de potins, de commérages, de médisances sûrement, de calomnies peut-être, mais de faits, enfin!

Il avait pu, notamment, mettre la main sur un certain pamphlet, aux exemplaires rarissimes, les deux seuls subsistants étant enfouis dans ce capharnaüm où tout est dénichable aux bons dénicheurs.

— Ce pamphlet, du nanan!

Quand même, en tout ce grimoire redéchiffré, il n'avait rien découvert qui lui donnât la clef qu'il cherchait. En revanche, il y recueillait un curieux dossier au moyen duquel il reconstruisait à peu

près la biographie de la fameuse demi-mondaine, maintenant oubliée, et si splendidement digne de ne pas l'être!

Tel quel, avec des lacunes regrettables, et aussi avec une évidente broderie de légende, voici le roman que cela constituait, d'allure assez invraisemblable, mais de fond probablement véridique, même, et surtout, affirmait Fourguisse, dans ses parties d'apparence légendaire.

VI

La carrière galante de la baronne de Morganges avait été aussi brève que lumineuse. Un météore de fulgurante splendeur pendant neuf années, pas davantage! La chronique en faisait mention pour la première fois en 1851 et pour la dernière en 1860, et, à ces deux occasions, d'une façon caractéristique et particulièrement étrange.

En 1860, la baronne avait quitté la scène de la haute vie, après une suprême apothéose, tout ensemble orgiaque et funéraire.

Dans la journée avaient eu lieu, à la Madeleine, des obsèques extraordinairement somptueuses, où cependant n'assistaient que de très petites et même très sales gens, filles en cheveux avec leurs amants de cœur, rôdeurs de barrière, racaille des faubourgs, tous munis, au reste, d'une carte d'entrée en règle à la griffe de la Morganges. Ils déclaraient aux curieux ne pas connaître cette dame, mais être venus là au prix de cinq francs par tête, qui leur avaient été payés de sa part, et sur la promesse

qu'une nouvelle distribution d'écus leur serait faite au cimetière contre la présentation des cartes. Ils étaient environ cinq cents, et avaient suivi l'enterrement dans des fiacres mis à leur disposition. En tête du cortège marchait un coupé aux lanternes voilées de crêpe, et dans lequel se tenait seul un jeune homme d'une vingtaine d'années. A l'église, ce jeune homme avait occupé, seul aussi, tout seul, et en grand deuil, l'emplacement réservé à la famille du défunt.

Le soir, une fête monstre, avec champagne à volonté, était offerte aux filles et aux danseurs gagés de Mabille, par la même Morganges, maintenant en toilette de bal, à moitié nue, et qu'on remportait chez elle ivre morte.

Le lendemain la Morganges disparaissait, pour entrer, disait-on, dans un asile de repenties.

Les commentaires là-dessus allaient leur train, à savoir que le défunt était le père de la Morganges (selon les uns), son dernier amant (selon les autres), et que le jeune homme solitaire était simplement elle-même en costume masculin, et aussi que les funérailles avaient été célébrées à un faux nom, le mort étant un ancien prêtre renégat pour qui la cérémonie religieuse n'avait été obtenue du clergé que grâce à de toutes-puissantes et mystérieuses influences.

D'ailleurs, rien n'étonnait de la part de la Morganges, qui, depuis neuf ans, avait lassé l'étonnement par son existence bizarre.

On l'avait vue révolutionnant le Cirque, où elle s'était exhibée en un mémorable début, à trente-cinq ans, non comme écuyère, mais comme écuyer de haute école, en frac. On l'avait admirée, un jour de mi-carême, en Diane chasseresse, sur un char faisant cortège à celui de la reine des blanchisseuses. Son nom s'était trouvé mêlé à deux affaires célèbres, étouffées au reste avant de tourner en procès scandaleux : l'affaire de la rue des Écuries-d'Artois, de cette maison où certaines nobles étrangères se rencontraient avec des courtisanes parisiennes; l'affaire des frères Brüntzgewein, ces Juifs, marchands de diamants, à qui l'archiduchesse de K... avait vendu, par l'intermédiaire de leurs deux maîtresses (l'une étant la Morganges), pour quatre millions de fausses gemmes. On l'avait connue établie bouquetière en plein kiosque sur le boulevard, pendant un mois, après sa rupture avec le fils d'un illustre doctrinaire, conseiller intime des d'Orléans exilés. Comme elle avait un enfant de lui, et qu'il la quittait, forcé par sa famille, pour faire un mariage dans son parti, elle avait renoncé à la riche *consolation* qu'on lui assurait, et elle manifestait la volonté d'élever *son petit* en travaillant ainsi qu'une Jenny-l'ouvrière abandonnée. Elle avait été aussi la maîtresse affichée de plusieurs hommes fameux à divers titres, maîtresse opulente du banquier piémontais Ricardi et d'un prince royal de race néerlandaise, maîtresse pauvre du guitariste espagnol Zdagno qu'elle avait ramassé sur la

place publique, à Biarritz, et avec qui elle s'était promenée une saison en roulotte et dans la misère. On racontait en outre, sous le manteau, par vagues insinuations, qu'un officier de la cour l'avait introduite, déguisée en dragon de l'Impératrice, aux Tuileries. Et que d'autres choses encore, après lesquelles il n'y avait guère à se montrer surpris du coup de théâtre sur lequel elle s'était si originalement éclipsée !

Aussi bien était-ce une fin qui semblait à dessein conçue pour répondre à son non moins stupéfiant commencement, et encadrer de la sorte, entre deux inexpliqués, sa prestigieuse carrière de bref et fulgurant météore.

Comme elle partit sans qu'on sût pourquoi ni pour où, ainsi était-elle arrivée sans qu'on devinât d'où et comment.

C'était en 1851, brusquement, que la baronne de Morganges avait surgi, à la façon d'une comète imprévue, dans le firmament de la galanterie parisienne. Elle y était alors lancée en bombe, sans crier gare, par un excentrique lord irlandais, retour de l'Inde, Mathias Agénor O'Burnham, comte de Gershill, qui du soir au lendemain l'installait dans un seigneurial hôtel du faubourg Saint-Honoré, avec une maison de quinze domestiques malabarais, une écurie de dix pur sang et quatre voitures dont un carrosse de gala, un titre authentique acheté en cour de Rome, des toilettes à pouvoir monter un magasin, et des pierres précieuses

à s'en faire, s'il lui en prenait fantaisie (et elle l'eut), cuirasser des corsages et galonner des manteaux.

Plus tard, après tant d'autres aventures, on ne rappela plus même ce début; mais en 1851, il sembla miraculeux, tout bonnement. D'origine, de passé, à cette soudaine conquérante, on n'en connaissait point. On en inventa. Il fut prétendu qu'elle était veuve, de famille respectable, qu'elle avait jusqu'à ce jour vécu honnête et ignorée dans un simple milieu bourgeois (d'aucuns disaient même provincial) où nul ne pouvait soupçonner un tel trésor. Hors de ce milieu calme, elle se serait évadée de plein saut, par un coup de tête amoureux. Certains affirmaient que le lord l'avait rencontrée dans l'Inde, et qu'elle était de ce pays. On la représentait aussi comme de sang européen, mais aristocratique; on parlait de filiation princière, autrichienne, ou russe; on en donnait comme preuve irréfragable son très grand air, qui n'était pas à nier. Somme toute, personne ne savait rien; mais il y avait du moins accord unanime pour admettre qu'une pareille créature, tellement extraordinaire, n'était restée si longtemps dans l'obscurité que par sa volonté formelle.

Seule, la malignité envieuse fit ripaille aux révélations soi-disant véridiques d'un immonde pamphlet anonyme, brochure à chantage évidemment, et vite supprimée d'ailleurs (à prix d'or sans doute), où il fut narré tout à trac que la baronne de Mor-

ganges s'appelait en réalité Delphine Vionchard, et qu'avant de gagner le bâton de maréchal de sa fortune présente, elle avait longtemps marqué le pas dans le lamentable régiment de la prostitution la plus basse.

C'est cette ignoble publication, à peine répandue en 1851, complètement oubliée ensuite, à laquelle très peu d'allusions, et très furtives, avaient été faites en 1860, que Fourguisse le furet retrouva en 1866 dans l'*enfer* de la Bibliothèque impériale, grâce à un ami qui occupait là un emploi subalterne.

Ah ! cette brochure, ce qu'elle éclairait de choses, ce qu'elle suggérait! Certes, elle avait été rédigée par un hideux coquin de lettres, et elle suait le venin, et elle puait la calomnie. Mais, néanmoins, tout n'y pouvait pas être mensonge. Le sacripant avait dû être informé à bonnes sources. Fourguisse fut bien obligé d'en convenir, ayant cherché à savoir qui était cet anonyme, et, par son ami le rat de bibliothèque, l'ayant su. Ce n'était autre qu'un très obscur folliculaire, nommé Arsène Gripet, devenu mouchard politique, mort assassiné à Londres en 1857, mais qui, pour publier sa plaquette d'ordures, en 1851, était aussi documenté que possible sur la Morganges; car il avait été l'ami, le commensal, le disciple favori, puis le Judas, du fameux abbé Myrtil de Cruvel, dont Delphine Vionchard avait été la maîtresse, Madeleine non repentie de ce nouveau Jésus.

Vers 1840, l'abbé Myrtil de Cruvel, jetant la soutane aux orties, après s'être livré à des études de baroque exégèse et de magie noire, avait fondé une religion dont le *Credo* consistait en ceci : le vrai Dieu n'est pas accessible; il est caché derrière un usurpateur, que nous appelons vulgairement Dieu, et qui est en réalité le Diable; c'est à celui-ci que se sont jusqu'à présent adressés tous les cultes, tous les systèmes de morale, qui sont donc faux; le vrai Dieu n'a été pressenti que par les athées, mais inconsciemment, et sans qu'ils pussent lui manifester leur adoration, sinon en se révoltant au hasard contre le Dieu vulgaire, ses cultes, sa morale; cette révolte aujourd'hui doit devenir consciente; pour cela, elle prendra, de propos délibéré, juste le contre-pied des cultes et de la morale établis par le consentement universel; elle érigera en principes de conduite la haine de ce qu'on honore actuellement sous le nom de *bien*, l'amour de ce qui est honni sous le nom de *mal;* elle considérera comme criminels et damnés les prétendus vertueux, et comme saints et élus les soi-disant scélérats; et ainsi l'humanité, victorieuse de l'usurpateur hypocrite qui se fait passer pour Dieu, remontera par un chemin de fange, de ténèbres et de sang, vers le vrai Dieu, au regard de qui les œuvres n'ont pas de valeur propre en elles-mêmes, mais sont simplement des fleurs illusoires ayant la foi pour sève et le symbole pour parfum.

De cette singulière religion, l'ex-abbé se procla-

mait le Messie, et, son dogme mis en pratique, il cherchait ses futurs apôtres et ses *gentils* convertissables parmi la plus infâme crapule, dans les taudis à repris de justice, les repaires de voleurs, de souteneurs et d'assassins, les maisons de prostitution de la dernière classe.

Or, en un bouge de Ménilmontant, à gros numéro, il avait un soir rencontré une merveilleuse créature, alors âgée de vingt ans, et inscrite comme fille publique au service des mœurs depuis cinq ans déjà. Il s'en était violemment épris, l'avait retirée de ce bagne, en faisant sa maîtresse, voulant qu'elle devînt, pour ses disciples comme pour lui, une sorte d'incarnation où s'emblématisait vivante la nouvelle église, affirmant qu'il s'était trompé à se croire le Messie, qu'il s'avouait seulement saint Jean-Baptiste le précurseur et en même temps le Paraclet géniteur, et que le Messie naîtrait d'elle engrossée par lui.

Tout d'un coup ils avaient disparu, elle et lui. La prédication cessait; les quelques apôtres, parasites ou fous, et les rares fidèles, brutes recrutées à prix de godailles, se disséminaient; bientôt personne ne se souvenait même plus de la religion avortée et de son prophète, l'abbé défroqué Myrtil de Cruvel.

Eh bien! cette maîtresse, prise au bouge de Ménilmontant, enfant du ruisseau, fille publique à quinze ans, c'était Delphine!

Le pamphlet n'entrait pas dans tant d'explications

touchant l'ex-abbé, dont l'histoire avait été d'autre part retrouvée par Fourguisse. L'anonyme délateur se contentait de dire:

« Après avoir servi cinq ans dans des lupanars de bas étage, elle en sortit pour être la Justine de ce nouveau de Sade, bien digne d'elle. »

Et, avec force détails effroyables, on contait ses précoces souillures, son origine d'ailleurs infâme et la vouant à toutes les boues. Née d'un pègre et d'une truffière, en un bocart borgne non toléré par la police, elle avait débuté comme petite bouquetière à vieux messieurs. Son père en personne l'avait déflorée à dix ans; sa mère l'avait procurée tout de suite après. A l'âge où l'on fait sa première communion, elle sortait déjà de l'hôpital, à jamais pourrie. La lecture de ces ordures entassées vous levait le cœur.

Mais, de 1840 à 1851, pendant les onze années suivantes, qu'était-elle devenue? Ici le pamphlet prenait des airs de roman mystérieux, et aux aventures vraiment trop étranges. L'ex-abbé, réduit à quia, aurait bientôt vécu aux crochets de la malheureuse, qu'il prostituait clandestinement, en de secrètes orgies, sous prétexte de conciliabules évocatoires et initiatiques. Il s'était remis à la magie noire, faisait apparaître le marquis de Sade et don Juan, célébrait des messes charnelles dont sa maîtresse était l'hostie. Il la tenait ensuite cloîtrée, un assez long temps, en province, dans un château dont ils avaient tous deux ensorcelé le châtelain.

Puis ils revenaient à Paris, où ils vivotaient deux ou trois ans, des sommes dues à leur malpropre escroquerie. Finalement, le lord irlandais, excentrique, nouveau débarqué, jeune et fou, curieux de cabbale, s'était un jour laissé conduire chez une sorte d'hiérophante, aux Batignolles, lequel hiérophante n'était autre que l'ex-abbé, recommençant par misère ses pratiques de magie noire, avec messes orgiaques ; et là, une vente avait eu lieu, de Delphine Vionchard, par les soins de Cruvel, à très haut prix, après des séances de magnétisme, des soûleries au haschisch, des prélibations de monstrueuse débauche, où l'on affolait le naïf et richissime insulaire en lui tenant avec un art infernal la dragée haute.

« Et quelle dragée ! » concluait l'abominable plumitif, abominable, mais non sans prétentions au style métaphorique. « Quelle dragée ! Une dragée rance ; car à l'heure qu'il est, la Vionchard, soi-disant baronne de Morganges, est désucrée par sept lustres au moins. Une dragée rance, oui, dont l'amande a été dès le plus jeune âge l'habitacle favori du ver de la plus sale luxure ! Une dragée, pour mieux dire, qui ne doit plus être que de la salive concrétisée, la salive de toutes les bouches payées et payantes qui depuis toujours la sucent en s'y empoisonnant ! »

VII

— Non, tout cela ne me donnait pas la clef que je cherchais à l'énigme présente. Mais je trouvais diablement mieux, n'est-ce pas? Et que devenait même le problème actuel, parmi ces tourbillons d'aventures? Moins que rien, en vérité. Voici mon idole, un moment descendue de son socle par mes niaises suppositions, qui se redressait superbe devant moi, magnifique pâture à ma fringale psychologique, digne objet de mon culte, sphinx aussi sphinx que je l'avais d'abord rêvée, plus encore, dans une féerie d'aventures, dans une gloire de légende et de mystère !

Fourguisse avait tout de suite compris, en effet, que l'affaire des millions à conquérir sur Langliac-Bardin n'était qu'un incident, pareil à beaucoup d'autres sans doute, dans cette existence si remplie. Un coup de cartes, une partie de plus, en une carrière de joueur, pas davantage! Si la chose restait curieuse à observer, ce n'était pas en elle-

même, c'était comme indice possible de la martingale suivie par ce joueur. Car il ne se pouvait pas qu'il n'y en eût pas une ! La Morganges, sans cela, devenait quoi ? Une vulgaire femme galante. Elle, ne se résumer qu'en ce peu, ce rien, elle, son Isis, allons donc ! Pour un esprit superficiel quelconque, oui ; mais non pas pour un Fourguisse ! Il se devait, lui, à lui-même, de débrouiller cet apparent chaos, de le réduire en lois, d'en découvrir l'occulte philosophie.

Il raisonna, déduisit, induisit, hypothétisa, intuitiva (selon son expressif barbarisme), finalement trouva.

— Et tellement juste, que la Morganges, après cette effraction d'elle-même, ne pouvait plus avoir à me refuser aucune confidence ! Il lui fallait, ou me supprimer comme pouvant deviner tout, ou ne faire qu'un avec moi en ne me laissant rien à deviner. C'est à ce second parti qu'elle s'arrêtera, pensais-je, si son génie est à la hauteur où je le place, trop parfait pour se sentir jaloux du mien. Elle agira sûrement avec moi comme le Dieu personnel et conscient, au cas absurde où il serait, eût agi avec, par exemple, un Spinosa.

VIII

Toutefois, à vrai dire, l'orgueilleux logicien Fourguisse s'était aussi quelque peu conduit en bas policier, corroborant ses hypothèses par de patientes enquêtes et son *intuitivisme* par un astucieux *filage*. Il ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et de cela encore tirait vanité.

— Vidocq a du bon. Le monsieur Dupin, du grand Poe, ne se borne pas à échafauder des arguments. A tous deux, des faits sont nécessaires. Le tout est de savoir choisir ces faits.

Or, lui, il en avait choisi, subtilement et magistralement, quelques-uns, que voici.

D'abord, Langliac-Bardin était marié pour la seconde fois, et avait, de sa première femme, une fille unique, présentement âgée de douze ans, et possédant, du chef de sa défunte mère, née de Brivard, un douaire inaliénable de six millions. C'est cette première femme que Langliac-Bardin

avait épousée en 1854, lors de son éclatante rupture avec la Morganges, qui s'était alors établie bouquetière sur le boulevard, jouant la Jenny-l'ouvrière abandonnée.

L'union avec la nouvelle madame Langliac-Bardin, née Marsheimer (de la famille des fameux banquiers alsaciens), datait de 1857, et s'était faite sous le régime dotal avec communauté d'acquêts.

L'homme apportait une fortune de quatre millions, plus les revenus du patrimoine appartenant à sa fille, revenus dont il jouissait jusqu'à l'émancipation de la susdite pa majorité naturelle ou mariage. La femme avait pour dot des propriétés évaluées à deux millions, et une part d'un tiers dans la banque Marsheimer, part estimée à deux millions cinq cent mille francs, les deux autres parts restant aux mains de ses deux frères qui continuaient à gérer la banque. Chacun d'eux, en outre, possédait aussi personnellement des propriétés équivalentes à celles que la fiancée avait reçues en se mariant.

Le frère aîné, Charles, était célibataire. Le cadet, Maurice, était veuf sans enfants, et très maladif.

Somme toute, si la famille entière des Marsheimer venait à s'éteindre, sauf un membre, le survivant se trouverait à la tête de six millions en biens meubles et immeubles, et d'une maison de banque au capital réel, et immédiatement liqui-

dable, disait-on, de sept millions et demi pour le moins.

Madame Langliac-Bardin, après une fausse couche malheureuse, tout à fait terrible, avait été déclarée, par les médecins les plus sûrs, presque irrémédiablement incapable de grossesse nouvelle, sous peine de mort.

— Je vous donne ces détails tout à trac, brutalement, et ils vous paraissent sans doute fort arides. Notez-les avec soin toutefois et mettez-les en bonne place dans votre mémoire. J'ai l'air d'un avoué escomptant des *espérances* et qui fait danser les millions en danse macabre. Mais il le faut bien, si vous voulez comprendre la Morganges, et par elle, notre héros, l'Aimé. Patience ! Nous arrivons bientôt à lui. Tout nous mène à lui, tout, ne l'oubliez jamais.

Tant de millions d'ici et de là auraient troublé la visière au premier venu, et il aurait conclu, sans plus attendre, au très naturel désir d'une femme galante sur le retour voulant s'y tailler une retraite opulente. Comment? Par quelles intrigues? Ceux de Langliac-Bardin, et même ceux de sa fille dépossédée, possible encore! Ceux des autres, vraiment peu attaquables! Raison de plus pour que l'histoire fût intéressante, des machinations employées à y parvenir! Mais même cela, ce prodigieux roman d'affaires, ne lui semblait pas suffisant, à lui, Fourguisse, pour constituer la suprême aventure de sa Morganges. Il la voyait plus grande encore que

sous cette figure de goule financière, déjà si énorme. Et il avait raison.

— Rêver l'accaparement de tout cela uniquement à son profit! Elle, peuh! Après en avoir déjà tant fondu dans ses caprices, des millions, qu'importaient ceux-là encore!

Et pourtant elle se conduisait comme si elle n'avait pas d'autre but. Car non seulement elle avait rengluê Langliac-Bardin en 1860, et cette fois de façon définitive, ayant alors disparu tout à fait de la vie galante pour se consacrer à cette unique capture, et l'on a vu avec quels raffinements de précaution; mais en outre elle manœuvrait du côté des Marsheimer eux-mêmes, à l'insu de Langliac-Bardin, et non sans raison, bien sûr.

Cela, c'est comme petit Vidocq *fileur* que Fourguisse l'avait appris, et il en était fier. Car il y avait doublé le Vidocq d'un monsieur Dupin à la Edgar Poe, se servant des trucs les plus simples, parce qu'une femme telle que la Morganges devait avoir recours aux défenses précisément les plus simples aussi. Il avait observé que, les jours où venait Langliac-Bardin, c'était à l'heure juste, toujours, du milieu de la classe faite à Ernest, et qu'alors la Morganges arrivait parfois du dehors, en retard, à pied, sous prétexte d'une promenade au grand air, et en femme insoucieuse du temps, qui avait laissé s'écouler dix ou quinze minutes de plus sans y prendre garde. Il s'était dit :

— C'est ce moment-là, sans aucun doute, qu'elle

choisit pour faire je ne sais quoi dont ni Langliac-Bardin ni moi ne devons être instruits, et pour le faire dans les environs.

A trois reprises il avait donc manqué sa classe, en demandant le secret de sa fugue à Ernest; et, posté, dissimulé (oh! tout bêtement, sans grime, regardant de loin avec une jumelle et suivant à plus de trois cents pas), il avait vu la Morganges entrer chez une fleuriste des Champs-Élysées, d'où sortait régulièrement, quelques instants plus tard, un monsieur d'une cinquantaine d'années. Il était alors, un jour, allé à la Bourse, se faire montrer les frères Marsheimer, et il avait reconnu l'homme à la fleuriste sous les traits de l'aîné, Charles, le célibataire.

Pourquoi ces rendez-vous? Peu importe. Le principal, c'était de savoir qu'ils avaient lieu. Et, certainement, ils en supposaient d'autres. Quand? Où? Questions sans grand intérêt non plus. Le fait patent, et grave, c'est que la Morganges connaissait Charles Marsheimer, clandestinement.

— Et fichtre pas pour le plaisir de faire simplement joujou, n'est-ce pas?

Donc, conclusion logique et irréfutable : elle travaillait de deux côtés en vue des millions.

— Mais pour elle seule, en rate retirée du monde et guignant un hollande à la croûte d'or! Tralala! Encore un coup, et si d'or que fût ce hollande-là, je n'en croyais rien.

Et, encore un coup, il avait raison, le toqué, le

rêveur à folles imaginations, le lyrique épris de son Isis et voulant la prendre enfin, comme il disait, en flagrant délit d'Isisme!

— Parmi les faits que j'avais ramassés d'autre part et qui me servirent de pierre de touche à mes hypothèses, voici les deux capitaux, les deux essentiels. Attention! Nous y touchons, au terme de nos vagabondages, qui n'en sont pourtant pas, je vous le répète. Garde à vos! Présentez armes! Je vais vous le montrer enfin, l'Aimé!

Une fois par semaine, le vendredi, la Morganges sortait et restait toute la matinée dehors. De quoi elle ne se cachait nullement, à personne. Tout le monde à la maison savait que, ce jour-là, madame allait, en grand deuil, au cimetière du Père-Lachaise, porter des fleurs et prier sur la tombe de sa famille. Elle s'y faisait conduire à neuf heures, dans son coupé, qui revenait la reprendre à midi moins le quart. Tel était le premier fait, si essentiel, au dire de Fourguisse.

Le second, non moins capital, c'est que la Morganges, parmi beaucoup de bijoux très précieux qui, mis tour à tour, lui faisaient de changeantes parures, en arborait toujours un immuable, qui pourtant n'était qu'une simple broche en fer d'apparence brute et fruste, encadrant un portrait sans aucune valeur artistique, et plutôt même de très mauvais goût, un daguerréotype colorié. Le seul attrait qu'il dût avoir pour elle tenait évidemment au souvenir de la personne portraiturée. Un frère,

à n'en pas douter; car son visage ressemblait, par le regard surtout, au visage de la Morganges. Visage, d'ailleurs, sans âge fixable non plus, jeune, d'une jeunesse qui semblait avoir toujours été et devoir toujours rester identique à elle-même. La plupart du temps, cette broche demeurait enfouie sous les dentelles et les touffes de rubans dont la Morganges aimait à se pomponner l'entre-deux du corsage. Fourguisse ne l'avait distinguée qu'au bout d'une quinzaine, et encore très à la dérobée! Il lui fallut appliquer son attention à tâcher de la revoir. Il y parvint. De coup d'œil en coup d'œil, il la vit enfin de mieux en mieux. Un soir, par chance, il put la contempler assez longuement, et alors la ressemblance constatée, entre ce portrait d'homme et la Morganges, notamment entre les regards, le stupéfia en le charmant. Il osa le dire. On lui répondit, en coupant court à plus amples explications :

— C'est un frère que j'ai perdu.

Et elle parla d'autre chose, en ramenant un brouillard de dentelles sur la broche.

— Le vendredi suivant, à tout hasard, je revidocquais. Ah! cette fois, par exemple, en Vidocq classique. J'étais allé chez un ami, me camoufler, comme disent les gens de la rousse. Un mac-farlane trop grand pour moi, un cache nez me montant jusqu'aux yeux, des besicles en verres fumés, une casquette à oreillettes, et des frusques en tapon pour me simuler un ventre. J'étais méconnaissable. Mon

ami, à qui j'avais inventé une histoire de farce que je voulais faire, la trouva, d'avance, pommée. Et elle l'était, oui! Car, ainsi en mardi gras, c'est au Père-Lachaise que je me rendais, avec l'angoisse de marcher à une suprême bataille.

A l'heure prévue arriva la Morganges, dans son coupé. Elle en descendit, monta par une allée à gauche. Fourguisse la suivit, de loin. Il la vit s'arrêter devant une tombe, y déposer une énorme botte de roses, puis aller vite, courir presque, vers la droite, dans une allée en retrait, au-devant d'un jeune homme, emmitouflé dans une grande pelisse, et au cou duquel elle se jeta pour l'embrasser longuement, follement. Tous deux alors redescendirent à pas rapides du côté de la porte d'entrée. Ils semblaient pressés de sortir ensemble. Elle lui avait pris le bras. Elle buvait les paroles qu'il disait à voix basse, la tête inclinée. Elle le contemplait, les yeux dans les yeux. Elle était comme pendue et collée à lui. Elle le cachait ainsi à Fourguisse. D'ailleurs, c'était loin. Audacieusement, l'espion se rapprocha, leur coupant la route. Une chapelle se trouvait en bordure de l'allée principale par où le couple devait passer pour partir. Fourguisse s'y agenouilla. Et, seulement quand ils furent à deux pas de lui, tandis qu'il se tenait la face dans ses mains jointes, sournoisement, sans lever le front, par un coup d'œil lancé de biais dans la ligne mince au-dessus de ses lunettes, il regarda, le temps d'un éclair, mais à plein.

— Je faillis crier. Je me mordis la lèvre pour ne pas le faire. Révélation! Révélation! Cet homme, c'était son soi-disant frère perdu, c'était celui du portrait. Révélation! Clarté soudaine! J'étais illuminé. Que résoudre? Les pister? A quoi bon? Il serait temps un autre jour. Non, non. Il y avait mieux à savoir. Et tout de suite! Car de cela elle dépendait, la révélation. J'étais aveuglé par sa fulgurance; mais le nom, le nom inscrit sur la tombe aux roses, si ce n'était pas celui que je croyais, dans quel abîme de ténèbres j'allais choir! Tandis que si c'était lui, ah! enfin, enfin, j'avais deviné, enfin je comprenais. Tout le poème rêvé par moi, ce nom seul en était le shiboleth. Je courus à la tombe, ivre d'espoir, fou de désir. Je lus. Je lus, manquant m'évanouir en extase. Oui, c'était bien le nom qu'il fallait : Myrtil de Cruvel! O splendeur de la certitude! J'avais donc compris! Je voyais. Je savais. Comme Pascal, je pouvais fondre mon être en ce suprême cri : Joie! Joie! Pleurs de joie!

IX

Trois grands mois il avait attendu le moment de se manifester à son Isis avec les preuves évidentes de son génie, en la forçant à reconnaître qu'il avait pénétré tout seul jusqu'au plus secret du sanctuaire caché, qu'il avait levé tout seul les derniers voiles défendus, qu'il possédait la vérité, conquise par lui tout seul, qu'il en était digne d'ailleurs, qu'il n'en voulait user que pour la servir, loyalement, religieusement, absolument. Trois grands mois il avait attendu; et attendre un jour de plus lui devenait impossible.

Aussi, à peine la Morganges était-elle rentrée, à midi et demi, comme on allait se mettre à table pour déjeuner, il ne descendit pas, *préférant rester à jeun pour se garder en parfaite lucidité voyante*, et il lui fit remettre un mot demandant au plus vite « un entretien en strict tête-à-tête, touchant des matières d'une suprême gravité ».

Un quart d'heure plus tard, elle-même ayant

mangé très sommairement et un peu troublée (comme elle le lui avoua par la suite), il fut introduit dans un boudoir où elle se trouvait déjà installée, nonchalamment étendue sur une chaise longue, fort indifférente en apparence, plutôt importunée et hautaine, mais curieuse, certes, et, au fond, en arrêt et tendue, il le devina sans peine rien qu'au soin qu'elle prenait de ne le point sembler. Il remarqua aussi que le boudoir était clos de doubles fenêtres, tendu d'épaisses draperies retombant en plis lourds et comme matelassés sur les portes, qu'ainsi la solitude s'y avérait bien discrète, profonde, en strict tête-à-tête selon son désir, mais que cependant la confiance de la Morganges, hypocritement ostentée, n'allait pas sans de très défensives précautions; car entre la Morganges et lui, une large et pesante table de porphyre formait une sorte de barricade; et en outre, à portée de la main gauche, que la prétendue nonchalante laissait baller au dossier de la chaise longue, pendait un gland de sonnette, tandis que la main droite, enfouie sous les bouillons de soie de la jupe, y dissimulait quelque chose, probablement une arme.

Elle était donc sur ses gardes, à tout hasard, contre lui. Ah! pouvait-elle bien le méconnaître de la sorte! Il en eut le cœur chaviré. Mais non de peur, par exemple! Et même, à la réflexion, son cœur se remit tout de suite, remonté, disait-il, au coup de riquiqui de l'orgueil.

Et brusquement, repris aussitôt par l'exaltation de pensée et de verbe où il vivait depuis trois mois, où il nageait en pleine ivresse extatique depuis la révélation du matin, brusquement, avant qu'elle eût le temps de l'interroger, il se jeta devant elle à genoux, comme un fanatique en prière, et lui dit :

— C'est un dévot, madame, un dévot à votre culte, un martyr si vous le voulez, un esclave prêt à vous obéir en tout, c'est cela qui va vous parler. Et maintenant, daignez m'entendre sans vous étonner de rien, sans m'interrompre même. Je rêve tout haut, voilà tout. Quand j'aurai fini, si vous ne jugez pas que mon rêve vaille une réponse, vous n'aurez pas seulement un mot à dire, il vous suffira de faire un geste, et sur ce geste je m'en irai, convaincu d'être en délire, m'enfermer dans une maison de fous.

Elle souriait, ne broncha pas, ne proféra pas une parole, montra par son regard qu'elle consentait à écouter, et il parla.

Alors, et tout d'abord par termes nets, précis, avec un lumineux et froid langage d'homme d'affaires complètement différent de ses premières phrases enflammées, brumeuses et mystiques, il dit ce qu'il savait touchant les millions, leurs possesseurs, les tenants et les aboutissants, Langliac-Bardin et ses deux mariages, le douaire de sa fille, la dot de madame Langliac-Bardin, la fortune des Marsheimer, en tout, somme faite (si, par

quelque hasard ou quelque combinaison aidant le hasard, ces courants divers arrivaient à un seul et même réservoir), en tout, au bas mot, vingt-trois à vingt-quatre millions.

Puis, la regardant bien en face :

— Ces millions, madame, il vous les faut, et vous travaillez à les conquérir.

Il s'était rapproché de la table. Elle supportait le fixe regard sans tressaillir, ni même ciller. Mais sa main gauche jouait avec le gland de la sonnette, et sa droite, dans les froufrous de la faille bruissante, se crispait peu à peu nerveusement.

Fourguisse se recula, fondit en larmes et s'écria ensuite :

— Moi, moi! Elle me prend pour un maître chanteur! Moi, qui ne veux ici chanter que son hosanna! Maître chanteur comme David, alors! Et un David plus pur encore, plus désintéressé. Car il était Juif, le vieux David; et moi je ne le suis pas. Non! non! non!

De nouveau, elle souriait à cette sortie bizarre, et le sourire signifiait clairement qu'elle ne trouvait plus Fourguisse dangereux, mais bien quelque peu timbré.

— Oui, timbré! C'est le mot juste, celui-là et non un autre, que disait sa physionomie, où je lisais comme en un livre.

Et il répliqua, prenant au bond le mot deviné, en un de ces singuliers jeux de raquette où s'amu-

sait sans cesse sa conversation, fût-ce aux moments les plus sérieux :

— Timbré, non! Timbrant, oui, comme le Timbre en personne. A preuve mes chiffres de tout à l'heure, madame, sur les héritages que vous convoitez. Car, oui, vous les convoitez.

Et, en romancier maintenant, habile à débrouiller les intrigues arachnéennes d'une histoire d'argent, intrigues qu'il inventait, mais vraisemblables et ingénieusement imaginées, il disait Langliac-Bardin circonvenu pour qu'il laissât, par quelque fidéi-commis, sa fortune détournée à son bâtard Ernest, et l'espoir que madame Langliac-Bardin ferait une nouvelle fausse couche, mortelle cette fois. N'était-ce donc pas à ce dernier but qu'elle tendait, la Morganges, en se différenciant, avec tant de machiavélisme savamment sensuel, de son vivant portrait, madame Langliac-Bardin? N'était-ce pas pour que le mari trouvât, à comparer son épouse et sa maîtresse, deux femmes se complétant en une irréalisable, et ainsi ne se dégoûtât jamais de l'épouse, et la rendît mère, quelque soir d'affolement, et par conséquent la tuât, inconscient assassin, mais obéissant à quelle volonté? Or, elle morte, le cadet des Marsheimer n'en valant guère mieux, restait l'aîné, Charles.

— Celui-là, qu'est-ce, sinon rien, à prendre, pour une femme comme vous? Il est pris déjà. Et pris par où se prennent le mieux les trop riches et blasés célibataires de son âge, provinciaux, d'ail-

leurs : pris par un amour à précautions de vaudeville, à rendez-vous furtifs et romanesques, chez une fleuriste, décor de génie!

Elle avait froncé les sourcils imperceptiblement. L'espionnage, dévoilé, l'agaçait. Fourguisse s'en aperçut, rompit les chiens.

— Au surplus, oui, qu'importent ces détails? Encore un coup, j'invente, je rêve tout haut. Le roman de ma composition n'est peut-être pas celui que vous faites. Le vôtre doit être mieux, sûrement. Ainsi, moi, je n'imagine aucune amorce pour pêcher les six millions de mademoiselle Langliac-Bardin, née de Brivard. Vous, je n'en doute pas, vous avez une ligne tendue aussi de ce côté. Mais, je le répète, tout cela n'est rien. J'ai voulu seulement vous montrer que je n'errais pas d'une façon misérable en affirmant que vous les convoitez, ces millions.

Il s'arrêta un moment. Elle était à présent revenue à sa nonchalance indifférente. Elle semblait même n'écouter que distraitement, presque en songeant à autre chose. Ses yeux étaient à demi clos, vagues et troubles.

— Ah! pensait orgueilleusement Fourguisse, je te ferai bien tressaillir tout de même, statue de marbre, cœur de bronze, impassible Isis. Je sais que tu es vivante, et tu vas vivre.

Et soudain, la voix éclatante, en coup de tonnerre, il s'écria :

— Et vous avez raison de les convoiter, ces

millions. Car il vous les faut, il vous les faut. Non pas pour ce piètre Ernest! Non pas pour vous non plus, qui en avez tant fait sauter! Mais il vous les faut pourtant.

De l'index tendu, il désignait la broche de la Morganges, et il dit lentement, à voix basse, cette fois, et respectueuse comme s'il prononçait un mot de mystère, en s'inclinant d'ailleurs devant la broche ainsi qu'un prêtre devant l'ostensoir:

— Il vous les faut pour lui.

Elle sursauta, se mit toute droite. Ses paupières battaient. Ses lèvres tremblaient. Sa face était pâle. A sa dextre, que les plis de la robe avaient laissée à découvert en retombant, pendait un revolver. Elle le releva lentement, le bras allongé vers Fourguisse.

Il ne bougea pas, et articula d'un ton calme et ferme :

— Soit! je vous ai dit que vous aviez devant vous un dévot, un martyr si vous le vouliez. Je mourrai sans regret pour mon dieu.

De nouveau il montra le portrait en ajoutant :

— Pour lui.

Elle abaissa l'arme et parla enfin.

— Lui, dit-elle, lui, votre dieu? Pourquoi cela? Comment cela? Que savez-vous donc de lui? Ah! expliquez-vous! Expliquez-vous! Je le veux. Je vous en prie.

Elle avait ses yeux de violette à l'agonie, sa voix rauque, câline et prenante. Toute l'idolâtrie que

Fourguisse lui avait vouée, tout son lyrisme mystique, tout son génie et tout son cœur s'épanchèrent alors, à lui chanter l'hosanna promis, le poème rêvé, le fou, l'étrange poème dont depuis trois mois il se soûlait, dont les strophes à la fois ardentes et ténébreuses lui battaient des ailes dans la tête, dont le vol enfin s'était essoré ce matin en pleine et radieuse clarté, et qu'il possédait entier maintenant, lumineux, vibrant, vivant, fantastique, féerique, absurde, et digne de foi précisément, selon le vieux mot si profond, digne de foi parce qu'il était absurde !

Oui, Myrtil de Cruvel, le grand prêtre défroqué, avait eu raison. La religion qu'il avait instaurée, prêchée, était la vraie. Il n'avait pu la voir triompher. Elle triompherait après lui et d'après lui. Il en avait été le saint Jean-Baptiste, le précurseur. Et aussi le Paraclet, le divin géniteur ! Et elle, qu'il avait supposée d'abord la Madeleine de lui, nouveau Jésus, elle était plus encore. Elle était la Marie du réel Jésus, son fils et le fils du Paraclet. Elle avait été élue pour cela entre toutes les femmes, non parmi les vierges, mais parmi les prostituées. Car ainsi le voulait le symbole du culte à venir, du culte définitif. Et elle avait bien manifesté qu'elle l'entendait de la sorte, le grand symbole, en ce jour des obsèques suivies par la racaille de la débauche, en ce grand jour funéraire terminé par l'orgie. Et toute sa vie de même elle avait témoigné en faveur du Paraclet, dont le tombeau sacré lui était un

pèlerinage. Et c'est toujours et sans cesse pour le divin fils qu'elle travaillait, le divin fils, fruit de ses entrailles engrossées par le Paraclet géniteur. Et lui, Fourguisse, humble disciple et le dernier venu, il serait l'apôtre du Messie qu'elle avait enfanté! Pas même l'apôtre! C'était trop de gloire. Mais le domestique, le chien, l'âme damnée, le tout acquis, le tout dévoué, prêt à emboucher, s'il le fallait, toutes les trompettes des archanges pour faire crouler les murailles de la vieille Jéricho où trônait le Dieu usurpateur, et prêt aussi, si on le voulait, à s'annihiler simplement dans la béatitude contemplative et la servilité absolue d'une silencieuse adoration!

Ce fougueux, cet extraordinaire cantique, la Morganges l'avait écouté sans étonnement. Sur ses joues de plus en plus pâles, avaient coulé deux longues, lentes et lourdes larmes. Puis ses yeux étaient redevenus vagues et troubles, à demi clos, comme si elle regardait, d'un regard intérieur, loin, bien loin, très au fond, tout au fond d'elle-même. Et, immobile, avec un air de dolente somnambule, elle se taisait.

Fourguisse, épuisé, la contemplait stupidement, n'osant la réveiller de cet étrange silence. Il eut un instant de doute affreux. Il lui sembla qu'il avait parlé pour ne rien dire, sans avoir été compris, qu'il avait jeté des mots claironnants et tourbillonnants dans un gouffre vide où personne ne les avait entendus.

— Je me sentais voguer à la dérive dans du noir et sur du néant.

Elle ressuscita enfin de cette apparence trépassée, lui prit alors la main, doucement, et dit, d'une voix triste, presque inaudible, comme perdue en un rêve de désolation :

— Hélas! vous avez remué en moi des choses mortes, croyez-le, mortes, mortes, je vous assure, bien mortes.

Et de nouveau elle se tut, en lui gardant néanmoins la main, mais d'une étreinte languide, molle, glacée, à lui donner l'impression qu'il était tenu par une main d'ombre.

Il en fut épouvanté, balbutia :

— Mortes! Mortes! Pourquoi mortes?

Lui lâchant la main, après l'avoir, cette fois, énergiquement serrée :

— Somme toute, fit-elle, vous avez peut-être raison. Qui sait? Vous êtes un fou. Et lui aussi était un fou. Je les aime, moi, les fous. Je les aime. Je n'aime qu'eux.

Et elle éclata d'un rire nerveux, hystérique. Il riait de même, sans savoir de quoi, gagné par la contagion, secoué par un courant d'électricité maladive.

— A la bonne heure, dit-elle, vous voilà mieux dans votre rôle.

— Quel rôle? demanda-t-il, stupéfait et sans comprendre.

— Celui, répondit-elle, que je vous destine.

Et, souriant maintenant avec une vague et à peine sensible ironie :

— Oh! pas celui d'apôtre, auquel vous vous attendiez! Non plus celui de martyr, quoique vous y fussiez bien prêt, je l'avoue. Mais je n'ai besoin ni d'apôtre ni de martyr, en vérité. D'un serviteur dévoué, adroit, sûr, oui, par exemple. Et cela, vous l'êtes. Vous avez deviné des choses à vous faire tuer, tout simplement, si je n'avais pas foi en vous. J'ai foi. Et j'accepte donc, sans autre recommandation, de vous employer. Seulement, mon fils, Gabriel de Morganges, n'est peut-être pas le Messie qu'avait annoncé son père et auquel vous voulez croire. C'est une autre espèce de dieu, voilà tout. C'est le dieu don Juan.

Plus d'ironie, à présent! Un air très grave! Très gravement aussi Fourguisse répliqua :

— Eh bien!... Car je devine encore... Pour don Juan, il vous faut, n'est-ce pas, un Sganarelle? Et il vous plaît que ce soit moi. Entendu! Et j'entre en fonctions quand?

— Quand je vous le dirai, conclut-elle. Pour le moment, ne songez qu'à votre besogne de bon et intelligent précepteur.

Et elle le congédia sur ce mot, souligné par un regard étrange :

— Continuez à *gâter* Ernest.

X

Cette scène avait-elle été un rêve? Il faillit le croire ensuite, tant la Morganges mit de soin à se tenir avec lui comme si rien ne s'était passé entre eux. Aucune allusion! Pas même un coup d'œil à la dérobée! Pas seulement un de ces furtifs jeux de physionomie où elle était si experte à tout exprimer sans mot dire, et où elle le savait maintenant si subtil à tout comprendre sans le laisser voir! C'en était irritant. Il lui fallut, pour ne s'en pas affecter, toute la robuste dévotion qu'il avait à son idole, et aussi le réconfortant soupçon qu'elle désirait de la sorte le mettre à l'épreuve.

— Le Sganarelle idéal, voilà ce qu'elle voulait! Je le serais pleinement.

Et, pour tromper l'ennui de sa longue attente, il philosophait sur don Juan et son histoire, se préparait à être le digne serviteur d'un tel maître, imaginait sa théorie du culte don-juanique, du

phénix aux renaissants avatars, du moderne Sganarelle en qui l'éternel inconscient doit prendre enfin conscience.

— Bref, tout le plan de mon fameux livre l'*Aimé*, mon *Éthique* à moi, avec ses aphorismes primordiaux et l'enchaînement de ses propositions essentielles, date de cette époque, et eut pour période d'incubation jupitérienne ces neuf mois d'emprisonnement dans un silence méditatif où je m'engrossais moi-même. Mais, cet enfant divin de mon génie, l'heure n'est pas venue de le faire resplendir à vos yeux de non-initié. Laissons couver là mon cerveau assembleur de nuages, et rentrons sur le plat terrain des faits!

Oui, neuf mois (chiffre fatidique, disait-il), neuf mois la Morganges le tint morfondu dans l'espoir d'être le Sganarelle du don Juan révélé, sans entretenir cet espoir d'une seule lueur nouvelle. Et neuf mois il sût s'astreindre à garder entière sa ferveur, sans implorer, fût-ce de l'attitude, fût-ce d'une vague apparence contristée, l'aumône d'un encouragement.

Il ne se donna pas même la distraction d'exercer ses facultés divinatoires, inductrices, policières, à contrôler ou corroborer ses hypothèses touchant la diplomatie de la Morganges, qu'il sentait cependant toujours agissante à l'intérieur et à l'extérieur. Il lui suffisait d'avoir montré qu'il pouvait tout imaginer et tout savoir. Puisqu'elle n'avait rien nié, rien confirmé non plus, c'est qu'elle considérait ces

détails comme sans importance entre eux. Donc, il ne devait pas s'en occuper désormais.

Il fit plus encore, dans sa passive obéissance qui observait jusqu'à des ordres non donnés et subodorés seulement. Il ne chercha pas à connaître, à revoir au moins, le dieu de sa religion future, l'être en qui se résumait maintenant sa vie elle-même. La Morganges ne le lui avait pas défendu; mais non plus elle ne le lui avait permis. Il se fit une loi de s'en abstenir.

— Qu'importait, d'ailleurs, que je fusse mis en contact direct et immédiat avec lui plus tôt ou plus tard? Entre le pôle et l'aiguille aimantée, les effluves magnétiques font contact, à travers tout. Aussi bien, dans ma communion intime avec lui, ne le sentais-je pas déjà, ne l'avais-je pas déjà, et de toute éternité, en moi? Le songe que j'en songeais n'était-il pas l'hostie où se repaissait mon imagination, qui l'y trouvait et le savourait là, selon la belle et profonde expression eucharistique, en présence réelle?

Ces neuf mois furent ainsi délicieux à Fourguisse, et il en parlait avec des larmes d'attendrissement.

— Cependant, comme Spinosa continuait, tout en composant l'*Éthique*, à polir des verres de lunettes, je continuais, moi, à dépolir les miens, c'est-dire à remplir de mon mieux ma consigne de *gâter* Ernest.

Consigne peu difficile vraiment! Car le fruit

véreux se pourrissait de lui-même. Il n'y avait qu'à le laisser faire. Ernest était vicieux à souhait. Avant ses quinze ans révolus, voici qu'il manifestait bellement le goût du jeu, des femmes, la passion du mensonge, une rare hypocrisie masquant le plus complet manque de sens moral, une profonde cruauté, un impérieux besoin d'ingratitude, une lâcheté absolue, tout ce qu'il faut enfin, comme disait Fourguisse, pour constituer un magnifique parangon de la muflerie moderne.

— Avec Langliac-Bardin, par exemple, il était splendide à voir. Le vieux, si fin pourtant, le prenait pour un petit saint, et il m'en revenait des compliments qui me mettaient un pied de rouge au visage. De quoi le petit bougre ne se gênait pas pour me dire ensuite que j'avais la honte vraiment facile et que j'étais encore un sacré serin de piquer des soleils pareils à mon âge. C'était superbe! Avec sa mère, il n'en menait pas si large, la flairant moins commode à duper, et n'y tâchant pas, au reste, sûr qu'elle lui pardonnait toujours par faiblesse. Mais, du moins, il ne se gaussait pas d'elle, et même, voyant sans doute quelque peu clair dans le jeu d'enjôlement qu'elle jouait avec Langliac-Bardin, il se permettait de la trouver très *forte*. Elle avait ainsi l'estime de ce connaisseur. Ça, c'était le comble, n'est-ce pas?

Sur son préceptorat, d'ailleurs, pas plus que sur son prochain sganarellat, Fourguisse n'avait un mot de la Morganges. Il devait, là aussi, se contenter de

n'encourir aucun reproche, et il avait pris son parti de n'en recevoir momentanément aucune récompense. La récompense, il la trouvait, et très ample, en lui-même.

— Dans le sentiment, vous concevez bien, du devoir accompli !

Il disait cela bravement, naïvement, sans avoir l'air de se douter qu'on pût discuter la légitimité de ce pervers devoir. Il poussait le non-scrupule jusqu'à ne pas craindre d'ajouter :

— La récompense, je la trouvais aussi dans une sorte de joie satanique, sadique, que j'éprouvais naturellement à choyer, dans la corruption de ce petit monstre, la corruption du monde aboutissant à lui et représentée par lui.

Et cette joie lui avait été suggérée par la seule phrase un peu confidentielle que lui eût, pendant ces neuf mois, lâchée la Morganges, un jour qu'il s'était lui-même oublié à laisser échapper cette remarque :

— C'est étonnant qu'Ernest ait dans le vice une telle bassesse, étant votre fils.

— Oh ! lui avait-elle répondu, avec une inflexion de voix tout ensemble cynique et mystérieuse, il est surtout, moralement, et physiquement aussi, peut-être (qui sait?), le fils de tous les autres, de tant d'autres !

Puis, très passionnément :

— Mon vrai fils, mon seul fils, mon petit, c'est Gabriel.

Et là-dessus Fourguisse avait rêvé tout un poème d'extermination, où les sales races usurpatrices, dans la personne de leur dernier rejeton pourri, étaient immolées équitablement sur l'autel de l'élu, unique et impitoyable héritier de la divine race au sang bleu.

XI

— Le moment est enfin venu d'entrer en fonctions. Y êtes-vous toujours prêt et bien résolu, mon cher ami ?

Oui, elle lui avait dit cela, et en l'appelant son cher ami, et de sa voix la plus ensorcelante. Et, sans attendre qu'il eût répondu oui, lisant à plein ce oui dans les yeux extasiés qu'il ouvrait, voici qu'elle rompait l'impassible et morne silence des neuf mois d'épreuve par le coup de foudre de cette renversante nouvelle :

— Langliac-Bardin vous présentera demain chez lui, oui, chez lui, vous, pour donner des leçons de littérature à sa fille.

Comment avait-elle manœuvré, par quels chefs-d'œuvre de rouerie s'était-elle emparée de Langliac-Bardin au point de lui faire commettre cet acte véritablement insane? Elle ne jugea pas à propos d'en instruire Fourguisse. Mais à quel degré de

perfection elle avait su pousser son patient et prestigieux travail, elle le lui donna finement à entendre par cette simple petite phrase :

— C'est Langliac-Bardin lui-même qui me l'a demandé et je lui ai promis généreusement que je vous y déciderais.

Comme, si peu étonnable qu'il fût, Fourguisse ne laissait pas d'être étonné et n'avait pas honte de le paraître, elle ajouta en souriant :

— Remettez-vous un peu, pour écouter de sens tout à fait rassis ce qui me reste à vous dire. Vous m'avez jadis gracieusement rendu les armes en déclarant que les romans composés par moi devaient être mieux que ceux imaginés par vous. Ne soyez donc pas stupéfait si je ne démérite pas de vos éloges. Je n'ai pas lieu, d'ailleurs, d'être très fière pour le roman présent. C'est quelque chose comme du roman feuilleton. Raison de plus d'y prêter une attention soutenue. Il fourmille d'invraisemblances; mais toutes sont nécessaires au dénouement.

Cela, gaiement, avec une grâce légère, papotante, à croire qu'elle s'amusait. Il en reprenait ses esprits, n'avait plus un air d'ahurissement. Elle en profita pour lui donner ses instructions, d'un ton sérieux maintenant, par phrases précises et lumineuses, comme quelque général d'ordre religieux dictant un plan de conduite à son émissaire.

— Il va de soi que vous n'avez jamais connu et ne

connaissez point madame de Morganges, ni Ernest de Morganges, ni aucun Morganges quelconque. Vous continuerez néanmoins vos leçons ici. Langliac-Bardin, et moi surtout, nous les apprécions trop pour nous en priver. Seulement vous les continuerez à titre de professeur libre, ayant votre domicile hors de cette maison. Voici l'adresse de votre nouvelle demeure, sur l'enveloppe de cette lettre, que vous remettrez à la femme chez qui vous logerez. Elle a tout préparé pour vous recevoir. C'est une créature à mon entière dévotion. Néanmoins, vous vous abstiendrez de lui parler de moi, absolument. Vous trouverez, dans l'hôtel qu'elle tient, un voisin qui deviendra votre collègue chez Langliac-Bardin, pour enseigner à votre future élève le chant. Il a nom Lucien Vigot. Vous ne verrez en lui, jusqu'à relèvement de consigne, que Lucien Vigot et pas autre chose. Vous lui obéirez strictement, comme si vous obéissiez à moi-même. Pour mademoiselle Langliac-Bardin et pour son père, vous êtes censé un très ancien camarade de Lucien Vigot. Tous les ordres de détail vous seront communiqués en temps voulu, au jour le jour, selon les besoins de l'action. Mais dès à présent, pour que vous sachiez en gros où vous allez, voici quel est le but de cette action. Il faut que Lucien Vigot séduise et possède mademoiselle Langliac-Bardin. Tout cela est-il bien compris, bien net, bien casé dans votre cervelle, mon cher ami?

Derechef elle l'appelait de ce doux nom, avec une lente tendresse de son regard mouillé, et en lui tendant la main. Cette main, il en baisa le bout des doigts, dans une adorante génuflexion où s'abandonnait tout son être. Et de cette muette et éloquente réponse il fut récompensé par une des plus profondes joies de sa vie. La Morganges, retournant sa main sous le baiser, lui en mit la paume aux lèvres et l'y appuya longuement, tiède, frémissante, vivante, comme une caresse.

— Aucun mot ne fut échangé entre nous; mais, par sa chair collée à ma bouche, elle avait symbolisé et j'avais senti toute son âme versée en éclair dans mon âme.

Il se releva et sortit presque titubant, réellement ivre, à la fois du délice éprouvé et du délice promis.

— Car, certes, j'avais compris, certes, et je savais qui j'allais trouver, contempler, servir. Et vous l'avez bien deviné aussi, n'est-ce pas? Et j'aurais voulu avoir des ailes de feu pour y voler tout de suite, vers lui, vers lui, vers lui! Et vous de même, vous tressaillez d'impatience et de fièvre, j'en suis sûr, à son approche divine. Enfin, enfin, le voici donc, le tant désiré, le si dévotement attendu, l'Aimé, l'Aimé!

L'enveloppe de la lettre que Fourguisse devait remettre à sa nouvelle hôtesse portait le nom de madame Vidalencq.

C'était la Vidalencq établie aujourd'hui brocan-

teuse et teneuse d'hôtel borgne, à l'enseigne des Deux-Pies, 7, rue Basse-Montfaucon.

Le Lucien Vigot, chez qui, après la lettre minutieusement lue, le fit monter la Vidalencq, c'était Gabriel de Morganges.

TROISIÈME PARTIE

I

— Jeune, cher, estimable, attentif et exquisement curieux néophyte, s'écria soudain Fourguisse, avec son rire de friture, que diriez-vous si je vous laissais ici en plan, le bec dans l'eau, ou plutôt l'eau à la bouche, sur un décevant : *la suite au prochain numéro?*

Je me réveillai comme d'un songe exquis interrompu par un stupide coup de poing, et, très vexé, je répondis :

— Je dirais, parbleu, que vous êtes un mauvais plaisant.

— Et pourquoi, je vous prie ?

— Comment, pourquoi? Vous m'allèchez en m'annonçant l'Aimé ; vous me le faites danser devant le nez à la façon d'un appât toujours fuyant ; moyennant quoi vous me menez de racontar en

racontar, parmi d'interminables enchevêtrements où un imbroglio naît de l'autre; et lorsque enfin je crois être au bout, et payé de ma patience, vous auriez l'ironique cruauté de me faire banqueroute! Allons, allons, ce n'est pas possible, et vous vous moquez un peu trop de moi, rien que par une telle supposition.

— C'est cependant la vérité, répliqua-t-il, je vais parfaitement mettre à mes histoires un point final. Oh! momentané, rassurez-vous! Et croyez bien que je ne suis pas du tout le mauvais plaisant dont vous vous plaignez. Et la preuve...! Mais, d'abord, trouvez-vous qu'en effet, comme je vous l'avais promis, je ne raconte pas trop mal?

Je fus obligé, malgré ma méchante humeur, de reconnaître qu'il ne m'avait pas leurré sur son talent. Pouvais-je me défendre d'avoir été prodigieusement intéressé, et démentir l'attention vivace que je lui manifestais depuis...?

— Tenez, fis-je en tirant ma montre, depuis tantôt huit heures, ma foi! Car voici qu'il va être, dans quelques minutes, deux heures du matin.

— Eh! répliqua-t-il, c'est fichtre bien une raison pourquoi je dois m'arrêter, même si je n'en avais point d'autres. Trois fois déjà notre restaurateur en personne est venu se montrer par la porte entr'ouverte pour nous signifier que nous ne pouvons pourtant pas passer la nuit à enfumer son petit salon Louis XV. Que diable! C'est une honnête maison, ici. Je suis sûr qu'il n'y reste plus

que nous deux à brûler son gaz. Tircis, comme dit Racan, Tircis, il faut songer à faire la retraite.

Et gaminement, le pouce à la bouche et le poing formant trompette, il sonnait des lèvres la retraite, en effet, marchant au pas rythmé vers la porte que le patron venait de rouvrir.

J'étais exaspéré.

— Mais du moins, repris-je, du moins, cette suite au prochain numéro, à quand? Pourquoi pas tout à l'heure, en nous promenant par les rues?

— Ah! fit-il, que j'aime votre impatience, votre enthousiasme! Bravo! Vous êtes bien tel que je l'avais espéré. Vous êtes digne de la révélation. Vous l'aurez, vous dis-je, vous l'aurez.

Puis, en un grand geste :

— On ne chante pourtant pas le Mahabaratha en une seule séance, voyons! Soyez donc un brin raisonnable!

J'aurais pleuré de dépit et de rage.

Le garçon endormi éteignait déjà le gaz, tandis que le patron me rendait la monnaie d'un billet de cent francs. Prestement, Fourguisse y porta la main, laissa dix francs de pourboire en me glissant à l'oreille :

— C'est mon habitude ici.

Et il mit le reste dans sa poche, de l'air le plus naturel du monde, négligemment d'ailleurs, en gentilhomme qui ramasse comme il paye, sans compter.

Nous étions maintenant sur le quai désert. Je

n'avais plus le courage de rien dire. Fourguisse se taisait aussi, rallumait à son cigare en mégot un nouveau partagas tiré du fond de sa basque en élytre, qui bouffait de la grosse provision qu'il y avait faite.

Il me dit soudain, campé en face de moi, et me soufflant la fumée au visage :

— Un mot important, avant de nous quitter !

— Comment! m'écriai-je. Nous quitter, déjà? Et pourquoi donc?

— Déjà est aimable, répliqua-t-il, et je vous en suis reconnaissant. Mais il faut nous quitter quand même. Marcher en compagnie m'est insupportable. J'aime à vaguer seul. Les lions sont ainsi. On doit les prendre comme ils sont.

— Soit! murmurai-je, vaincu et résigné.

— A la bonne heure, fit-il, vous voilà sage ! Parlons donc sagement, un peu, pour finir. Il y a quelques minutes, en me défendant d'être un mauvais plaisant, j'ai ajouté : « Et la preuve... ! » Ne la voulez-vous pas, cette preuve? Si, n'est-ce pas? Eh bien! vous allez l'avoir. Vous l'avez déjà, au fait. Cela ne vous semble-t-il pas un gage de confiance absolument extraordinaire, que je vous aie narré tant de choses, et si terribles, et si mystérieuses? Oui, bien sûr. Mais il y a mieux. Je vous les ai narrées pour que vous en fissiez la rédaction. Hein ! que dites-vous de cela?

— Je ne comprends pas nettement.

— Je m'explique donc. A vrai dire, et le cœur

sur la main, vous avez dû me juger fou, de vous traiter ainsi en confesseur, vous, un étranger, moi, le dépositaire de tels secrets. Mais, d'abord, ces secrets, j'avais besoin, un irrésistible besoin, de m'en décharger sur quelqu'un. Puis, il faut qu'ils soient écrits, connus, un jour. Or, si je raconte à merveille, oralement, raconter par écrit m'assomme. Mon affaire, à moi, génie philosophique, c'est d'abstraire la quintessence des faits, d'en tirer les lois, de les réduire en aphorismes, en propositions. Une anecdote par-ci, par-là, faisant notule, commentaire, illustration, passe encore ! Un récit par le menu, fi donc ! Tandis que vous, cela vous convient. Je me rappelle qu'à l'institution Lhantoine, rhétoricien brillant, vous étiez coté pour votre style nerveux et clair. Pour votre puissante mémoire aussi ! J'ai donc compté sur vous comme sur une façon de secrétaire possible. Nous allons savoir si j'ai eu tort. Rentré chez vous, prenez-moi du papier et une plume, et à la besogne ! Il s'agit de résumer ma conversation de ce soir, en traits rapides, lumineux, colorés. Vous avez compris? Écrivez tout chaud, et envoyez-moi cela dès que ce sera terminé. D'ici là, inutile de chercher à me revoir. *Sic volo, sic jubeo!* Vous aurez un bon point, et un fameux, si le devoir est bien fait. Adieu !

Il parlait vite, en sautillant sur place, l'air pressé de me planter là, ne me donnant pas le temps d'objecter rien, de répondre seulement oui ou non,

même de m'y reconnaître dans l'abasourdissement et la cruelle désillusion où il m'abandonnait.

Je le laissai s'en aller sans essayer de le retenir, et demeurai stupide et furieux, à regarder s'envoler, les bras gesticulant comme des antennes, le frac en élytres gonflées et battantes, cet étrange hanneton qui zigzaguait là-bas, dans l'ombre.

II

C'était humiliant, sans doute; mais il n'y avait qu'à obéir. Et je devais être, d'ailleurs, en proie à une sorte de suggestion; car je le fis sans résistance, et même avec une véritable joie. Quoique je n'eusse pas alors, et que je n'aie jamais eu depuis, l'habitude de noter rien, m'en rapportant de ce soin à une heureuse et quasi automatique mémoire, cette fois je me délectai en cette besogne. J'y renouvelais et y savourais les précieuses sensations éprouvées pendant ces heures si vite passées et si pleines. Jusqu'au grand jour j'écrivis sans relâche. Après un sommaire sommeil, mais de plomb, un repas plus sommaire encore, et pris sans y penser, je me remis au labeur. Labeur, non! puisque je le faisais avec fièvre et volupté. Réapparition, en état de veille, et très aiguë, très clairvoyante, d'un rêve se déroulant à nouveau avec ses moindres détails, fidèlement enregistrés en moi, comme par quelqu'un que je contrôlais : en vérité, c'était cela, tout

à fait cela! Et quand je me couchai enfin, la nuit suivante, fort avant dans la nuit, presque au matin, après vingt heures de plume au triple galop sans halte, je ne sentais de lassitude qu'à ma main fourbue, à mes yeux brûlés et à mes reins pesants, et ma tête ne me semblait nullement fatiguée, comme si elle n'avait fourni aucun effort, comme si j'avais seulement écrit sous une dictée impérieuse.

J'envoyai, sans la relire, cette *copie* à Fourguisse. Je la reçus le lendemain, corrigée et annotée par lui, à la façon, en effet, d'une copie d'écolier. Il y avait, par-ci, par-là, des *passable*, *médiocre*, *à développer*, *à condenser*, *contresens*. Il y avait, en beaucoup plus grand nombre, des accolades piquées d'un *très bien*, et approuvant ainsi des pages entières. En tête du premier feuillet, dans le coin à gauche, empiétant de ses hautes lettres d'une encre rouge sur mes lignes noires, l'appréciation générale disait :

Excellente rédaction, somme toute. Le devoir mérite le bon point promis. Il l'aura.

C'était plaisamment signé de l'ancienne griffe qu'on payait dix sous jadis sur les exemptions à l'institution Lhantoine.

La chose me fit sourire. La promesse aussi me ravissait. Enfin, les corrections, assez importantes, surtout en ce qui concernait les mots de la Morganges, les effusions lyriques de Fourguisse, quelques détails omis, incomplets ou inexacts, les corrections m'étaient précieuses. En des indications

brèves et substantielles, elles remettaient au point ce qui n'y était pas, et parfois illuminaient tout un passage d'un vif et ressuscitant rehaut de couleur, ou d'un trait à la précision fulgurante.

C'est à l'aide de ces pages, si fiévreusement écrites, sous l'impression encore brûlante de l'audition, et à l'aide surtout de ces corrections et de ces notes aux retouches si magistralement jetées, que j'ai pu résumer à peu près le tumultueux et torrentiel, et tout ensemble minutieux et papillotant, et capricieux, et haché, et parenthésé, et guillemetté récit, au cours duquel Fourguisse lui-même avait su faire tenir tant d'existences, et quelles existences, combien remplies, combien compliquées, en la volcanique éruption de son verbe tirant un feu d'artifice de huit heures !

III

Deux jours plus tard, je recevais la lettre suivante, qui m'étonna tout d'abord par son absence de soulignements et de majuscules. L'écriture en était normale, quasi banale. Au regard d'un graphologue, elle eût semblé n'être pas du Fourguisse qui m'avait adressé les deux précédentes épîtres, si caractéristiques de folie. Mais la rédaction m'en étonna bien plus encore. On va juger s'il n'y avait pas de quoi, et je pense qu'on ne me trouvera pas trop ridicule d'avouer que je ne pus en terminer la lecture sans avoir sous les paupières une petite buée.

« Cher ami nouveau,

« Je suis dans une période de lucidité terre à terre, consécutive évidemment à ma très vive exaltation de l'autre soir. J'en profite pour mettre au

net, à votre intention, un *breviarium* de ce qui me reste à vous apprendre. Ce sera le bon point promis à votre devoir, vraiment très remarquable.

« Ce qui m'a plu particulièrement dans vos pages, ce n'est pas, comme vous pourriez le penser, la singulière certitude de votre mémoire, ni même le nerveux fort expressif de votre style. A cela, je m'attendais. Mais j'ai surtout été ravi de votre compréhension toute sympathique, à l'endroit de la Morganges et à mon endroit.

« Qu'elle soit grande, et surhumaine, cette femme, puisqu'elle est la mère en personne de l'Aimé, et que je sois grand, moi aussi, de m'être haussé jusqu'à elle et jusqu'à lui par elle, voilà ce que vous avez vu. C'est bien. C'est mieux que je n'espérais.

« Après une telle épreuve, vous êtes absolument digne de tout savoir, et vous saurez tout.

« Si vous ne vous étiez pas tiré, de cette sorte d'examen, à votre honneur, je puis vous l'avouer à présent, c'était fini entre nous. Je vous laissais dans les ténèbres, d'autant plus noires qu'un rayon y avait lui. Vous avez mérité le jour plein et vous l'aurez donc.

« Mais, vous raconter verbalement la fin de notre histoire, comme je vous en ai dit le commencement, je n'en aurais point le cœur. Les larmes me monteraient aux yeux et m'aveugleraient. Les sanglots me briseraient la voix. C'est trop triste et trop cruellement épouvantable.

« Il faut pourtant que vous la connaissiez, cette fin. Je vous en instruirai par écrit. C'est à quoi je m'occupe, ayant pour cela pris mon courage à deux mains, et tenant mon lyrisme en bride, grâce, je vous le répète, à la transitoire lucidité terre à terre dont je jouis en ce moment.

« Vous ne trouverez plus, en effet, dans le récit en question, le souffle de flamme qui m'animait l'autre soir. Vous avez eu là, par don spécial, la chance d'un de mes grands jours. Ils ont des lendemains ternes. Par moments, en ces lendemains, je doute de mon génie. Je n'ose même plus donner aux mots, en les soulignant, en les magnétisant de majuscules, la vie magique que je crois leur imposer d'autres fois. Je me sens presque l'égal, le honteux égal, des hommes quelconques. C'est dans ce sentiment d'humilité que je rédige le *breviarium* de ce que vous avez encore à connaître.

« N'y cherchez donc rien que les faits, et n'attendez pas de moi que j'en tire pour vous la quintessentielle philosophie. Avec ce que vous savez déjà, avec ce que vous sentez, touchant la sublime Morganges, son divin fils, et moi leur prophète, vous colorerez et vivifierez de vous-même ce sommaire et morne récit.

« Moi, je n'ai tâché, je ne tâche, qu'à y être rapide, impartial, clair, pareil à ces vieux moines chroniqueurs qui relataient au jour la journée l'histoire des plus prodigieuses catastrophes en phrases correctes et brèves, y montrant toutefois le

doigt de Dieu (ici ce sera le doigt de la Morganges).

« Si plus tard vous avez, comme je le pense et le désire, à écrire cette histoire, cela vous servira simplement de canevas. Pour y ressusciter les personnages, en broderies faisant relief, vous n'aurez qu'à les évoquer au souvenir, si bien gardé par vous, des vivantes apparitions que ma parole des grands jours a fait passer l'autre soir devant vos yeux éblouis, affectueux et fidèles.

« Conservez, je vous prie, la présente lettre précieusement. J'en aurai peut-être besoin dans un temps à venir, comme d'un témoignage en faveur de ma raison. Ainsi que le pauvre Gérard de Nerval, je sens en effet monter en moi, parfois, un vertige d'aliénation dont j'ai peur. Mais je suis certain pourtant, et à cette heure surtout, de n'être point un aliéné. Si malheur devait m'arriver, cette lettre ferait foi de ma tête solide et saine, en dépit de toutes apparences contraires. Je la donne en garde à votre sympathie et à votre loyauté.

« Cordialement à vous, mon cher ami nouveau, et ami maintenant, j'en réponds, pour toujours, n'est-ce pas? Votre désormais très tendre,

« FOURGUISSE. »

« P. S. — Le manuscrit vous arrivera dans une semaine, je pense; car la période de lucidité terre à terre me semble assez solidement établie. Jusque-là, ne me troublez par aucune communication,

aucune demande. Surtout, nulle tentative de visite, n'est-ce pas? J'y insiste particulièrement. Cela pourrait devenir un cas de rupture, malgré mon si vif penchant pour vous. Je n'y mets d'ailleurs, croyez-le bien, pas la moindre mauvaise volonté, ni même de coquetterie. J'y suis forcé, voilà tout. Il y a huit jours seulement, je ne l'eusse pas été ainsi. Tout danger paraissait conjuré définitivement. Mais, entre la rédaction de ma lettre et celle de ce post-scriptum, en un si court espace de temps, une apparence de retour offensif a l'air de vouloir se manifester, exigeant les plus solitaires précautions et la garde la plus sévère autour de lui. Il m'est donc absolument impossible de vous recevoir. Excusez la rigueur d'une si implacable consigne. La faute en est au mauvais thé, dont le vénéfice et le maléfice ne cessent d'être efficaces, croit-on, qu'après un entier septénaire d'années; or nous touchons à la fin de ce maudit septénaire, mais il n'est pas encore complètement clos.

« *Second P. S.* — Je m'aperçois que ma dernière phrase, si limpide pour moi, va vous donner une sensation trouble et bourbeuse, et que vous en inférerez sans doute un évident démenti à ma prétention de n'être point fou. Je vous supplie, ami cher, de n'y point voir cela. Dans le récit promis, elle vous deviendra limpide, à vous aussi, d'une limpidité terrible. Accueillez-la, pour le moment, sans chercher à la comprendre, comme beaucoup d'autres choses, au reste, dans tout ce que je vous

dis à la billebaude. Toutefois, de cette lettre que je vous prie de conserver ainsi que le récit futur, retranchez le post-scriptum précédent. Il servirait mal de palladium à ma raison, le jour où on l'accuserait d'absence. Encore un coup, si je suis un aliéné, c'est comme le grand et doux Gérard, par bouffées très nettement pressenties ; et rien, d'ailleurs, n'indique mieux une pensée haute, forte, droite et saine, que cette auto-prophétique présensation. Mais me voilà encore plaidant *pro domo meâ!* A quoi bon, puisque désormais *domus mea* est dans votre cœur, j'en ai la consolante et guérissante certitude, dans votre cœur où je ferai, de plus en plus, où je fais, où je vois déjà, fleurir les actes de foi, d'espérance et de charité qui m'y assurent d'avance, pour les possibles temps noirs et durs, un lumineux et délectable reposoir ! »

IV

On conçoit sans peine dans quelle fébrile attente je passai les huit jours suivants, et si je fus cruellement désappointé de ne rien recevoir au bout de cette interminable semaine. Vingt-quatre heures, et encore vingt-quatre heures, j'eus la patience de me morfondre et de me manger les sangs en une obéissance passive. Mais enfin, au risque de perdre le bénéfice de ma longue soumission, j'allais me résoudre, n'y pouvant plus tenir, à enfreindre les ordres de Fourguisse, à lui écrire, à me plaindre de son torturant silence, et déjà même je me demandais si je ne violerais pas la consigne tout à trac, pendant que j'étais en train de me rebeller, et si je ne tenterais pas l'intrusion, de gré ou de force, dans son domicile, en dépit de la Cerbère Vidalencq, lorsque m'arrivèrent à la fois par un seul courrier les quatre billets ci-dessous, évidemment jetés coup sur coup à la poste, et manifestant chez Fourguisse un désarroi qui me fit

pitié et une absolue bonne volonté qui me désarma, quoique je me trouvasse définitivement déçu, presque leurré, et toutes mes espérances, si près du terme, renvoyées à vau-l'eau sans qu'on pût savoir jusqu'à quand.

« Ami véritable,

« Merci, profondément merci, de votre dévote observance à mes exigences, tellement dures que j'en ai honte! Vous devez, depuis deux jours, souffrir et m'accuser. Mais non, non, n'est-ce pas? Vous sentez bien que je ne suis pas coupable envers vous, et que, pour n'avoir pas été prêt à la date fixée par moi-même, il m'a fallu ne pas du tout le pouvoir. Ah! si vous saviez! Et vous saurez bientôt, je le jure. Ne me demandez rien de plus aujourd'hui, pas seulement l'heure de ce bientôt. Je l'ignore comme vous. De la patience, et encore de la patience, voilà tout ce que j'ai à vous dire. C'est bien peu, oui. Qu'y faire? Le vénéfice du mauvais thé est revenu à la charge. Nous avons lutté contre. On l'a vaincu. N'est-ce donc pas l'essentiel? Certes, vous le pensez aussi. Cependant, le *breviarium* est resté en plan. Vous l'auriez laissé pareillement, à ma place. Et je le laisserai encore bien sûr, s'il y a recrudescence du danger. Même s'il n'y en a point, je n'ai plus de quelque temps l'esprit assez libre pour vaquer à une copie de sang-froid, telle que je la veux. Donc, encore un coup, remise à huitaine au moins; une

huitaine, hélas! indéterminée, je l'avoue. Mais soyez fort et bon. Je vous aime. On vous aime; car j'ai parlé de vous. C'est une nouvelle agréable, ça, je pense. Sur elle je termine, en hâte et vous embrassant.

« Tout à vous, en lui,

« FOURGUISSE. »

« Cher ami que je vais supplicier,

« Un nouveau contretemps survient, qui nous renvoie au diable vauvert. Je pars pour Londres. Affaire urgente. Absence de quarante-huit heures, au reste, pas davantage. Mais cela ne serait rien. Le pire, c'est qu'à certains prodromes, non douteux pour moi, je prévois des intermittences inévitables dont s'interrompra et va se suspendre momentanément le cours fluide de cette lucidité terre à terre nécessaire à la rédaction du *breviarium*. Que dureront-elles, ces fatales intermittences? Je ne sais. Mais mon devoir est de vous faire connaître qu'elles se préparent et que par conséquent votre patience, déjà si éprouvée, doit se préparer à un redoublement d'épreuves. Pardon, oh! mille fois pardon! Ayez confiance quand même. En témoignage de ma confiance, à moi, en vous, apprenez que je vais à Londres auprès d'Ernest, qui nous martyrise, l'affreux petit gredin trop bien formé par mes soins. Là-dessus, toutefois, motus! Et pas de visites, vous me le jurez, à l'hôtel des Deux-Pies, tandis que je n'y serai point! Ce

serait, de vous à nous, même et surtout avec les meilleures intentions du monde, un baiser de Judas. Voudriez-vous être Judas, pouvant être Jean? Non, j'en réponds. On vous chérira, j'en réponds aussi; mais on veut vous voir en un temps autre, plus tard. Très pressé, partant dans une heure, tout à lui et tout à elle, et tout à vous cependant, *ex imo*,

« FOURGUISSE. »

« Ami,

« Je crois avoir trop parlé dans les deux billets antérieurs. J'ai dit ce que je n'avais pas le droit de dire. Cela m'est revenu du fond de la conscience. Ou plutôt, je pouvais le dire, je ne devais pas l'écrire. Brûlez donc ces chiffons de bavardage criminel. Anéantissez ces contenants. Gardez seulement le contenu en votre mémoire, comme gage irréparable de ma tout abandonnée tendresse.

« FOURGUISSE. »

« Très cher ami,

« Un dernier petit mot, que je vous griffonne d'un café près de la gare! Je suis pris d'un gros scrupule à votre endroit. Tant de patience imposée, n'est-ce pas un abus que je fais de vous, si bon, vraiment trop bon? Car, en toute franchise, je me demande à quelles calendes est remis le *breviarium*, et j'ai peur de vous le laisser espérer outre me-

sure. Ainsi votre très légitime curiosité demeurerait la gorge sèche à haleter en vain loin du breuvage qui lui est dû. Eh bien! c'est injuste, abominable, et je trouve que vous avez très gagné de la rafraîchir au moins par quelques humées prélibatoires. Alors je songe à vous offrir un peu de mon élixir en bonbons. J'entends par là certains extraits de mon livre, dont je vous refusais vilainement communication dans l'injurieux post-scriptum de ma première lettre, souvenez-vous, la première de toutes. Mon livre, ou plutôt les éléments de mon livre, *disjecta membra*, notes, aphorismes, anecdotes, propositions déjà construites, chapitres ébauchés, cela ne me quitte jamais, voyage avec moi. C'est mon trésor. J'y vais opérer un tri, en chemin de fer, prenant les fragments copiés à double copie, les brouillons dont j'ai d'autre part le net, des morceaux de verve, refondus depuis, le tout que je réunirai va comme je te pousse, et où vous vous retrouverez comme vous pourrez. Car je vous expédierai ça de Londres, où peut-être serai-je forcé de rester plus longtemps que je n'avais cru. Avouez que l'idée est gentille, et que la patience vous sera moins pénible, à feuilleter ces pages pleines de lui ! Ah ! dame, bien des choses vous arrêteront, vous surprendront, vous sembleront dures à comprendre Une sorte d'Éthique, vous concevez ! Mais le temps n'en passera que mieux pour vous, à réfléchir, approfondir, voir clair dans ce chaos. Aussi bien y prendrez-vous langue en

quelque sorte, avec celui que vous devez un jour... Allons ! voilà qu'il est l'heure moins douze. Ce barbouillage sous enveloppe, un saut au guichet, et je file ! Pourrez-vous lire, au moins, ces lignes galopées au crayon ? Déchiffrez ! Je vous chéris et vous embrasse.

« A vous, entièrement ! Vous n'en sauriez plus douter du tout, je pense, après ceci. Aimez-moi ! Aimez-nous !

« FOURGUISSE. »

V

Deux jours plus tard, je reçus en effet, de Londres, l'envoi promis par le dernier billet. C'était une missive chargée, sous chemise en simili-toile, close de cinq gros cachets de cire.

La liasse intérieure était composée de feuillets disparates, les uns sur grand papier plié en deux et parfois en quatre, les autres sur toutes sortes de formats, certains même sur des versos de lettres, des cartes de visites, des fragments quadrillés de cahiers de classe, voire des marges de journal. L'écriture était de diverses encres et souvent au crayon, avec des pâtés, des ratures, des zébrages multicolores, des endroits grattés et renoircis, des passages pâlis à en être à peine visibles. Il y avait jusqu'à des pages entièrement blanches, où il semblait que rien n'eût jamais été tracé, sinon en songe. On sentait que le tout avait été vite rassemblé, pêle-mêle, presque au hasard, et la pensée ailleurs peut-être. Aucune indication de classement ! Pas même

un mot de présentation, un salut amical, une signature, rien !

Je lus, je déchiffrai, sans beaucoup m'y reconnaître tout d'abord, et sans trop parvenir à trouver un ordre quelconque dans ce capharnaüm où évidemment Fourguisse n'en avait pas mis. Au reste, ce décousu n'allait pas sans un assez vif plaisir, laissant tant à deviner, à réfléchir, à rêver. Bien des choses me demeurèrent assez obscures, que je compris, tout à fait, seulement plus tard ; mais cette obscurité même avait son charme, ne fût-ce qu'à chatouiller l'orgueilleux espoir de la voir un jour éclaircie. A ce décousu je ne ferai donc aucune des reprises, qui me seraient possibles aujourd'hui, et en cette obscurité je n'apporterai point dès maintenant les lumières qui me furent données par la suite.

Aussi bien, ainsi que je l'ai dit au début de ce livre, ceci n'est pas un roman construit selon les règles, et je tiens à y reproduire, sans apprêt ni arrangement, les faits, les sensations, les idées, les personnages, tels que me les offrit le caprice illogique et zigzaguant de la vie. En bonne composition artistique, les extraits de l'œuvre de Fourguisse (tout ce que je possède, hélas ! de son fameux *l'Aimé*) devraient prendre place à la fin de cette histoire, quand on en connaîtrait un peu mieux le héros, ce fugace héros avec qui je n'arrivais pas à me rencontrer. Cette nécessité de composition, je ne l'ignore pas, et je m'y dérobe

cependant. Tant pis si à la plupart des gens l'intérêt semble de la sorte moins ingénieusement ménagé ! J'espère que ceux-là ont déjà trouvé quelque peu, et trouveront encore ultérieurement, pâture à leur appétit d'événements et de pathétique. Mais je ne saurais oublier les autres, plus rares, sans doute, plus chers aussi à mes secrets désirs, et pour qui le vrai sujet de ce livre, c'est don Juan, l'inexplicable don Juan, le don Juan que Fourguisse prétendait avoir expliqué, son, leur, notre don Juan.

Je prie donc les personnes pressées, uniquement attentives aux faits, de vouloir bien sauter la partie qui suit et reprendre plus loin l'histoire proprement dite, si j'ai le bonheur qu'elles y aient goûté quelque plaisir.

Aux autres, je demande indulgence pour cette même partie. Sûrement trop pleine au regard des purs amateurs de romanesque qui consentiront à la parcourir, elle paraîtra incontestablement incomplète à l'estime des philosopheurs qui s'attendent peut-être à y rencontrer monts et merveilles. Ces monts et ces merveilles, je suis bien loin de les leur promettre.

D'abord, en lisant la plupart de ces pages, parfois ténébreuses, parfois grotesques, avec leur appareil presque partout prétentieusement pédant, par propositions affirmatives, aphorismes autoritaires, démonstrations censées scientifiques, il faut faire abstraction de leur forme même, ne s'en pas rebuter, chercher le fonds caché sous cette forme

assez fatigante, et le plus souvent prendre garde beaucoup moins à ce qui est exprimé qu'à ce qui est suggéré.

Puis, en toute justice, ces quelques extraits d'un ouvrage énorme où Fourguisse voulait établir une Éthique, une Somme, une Bible du don-juanisme, on n'en doit pas perdre de vue le caractère fragmentaire et chaotique. Ce n'est point là, certes, la pensée entière, ni en ses entiers développements, ni présentée avec méthode et d'une façon définitive, ni même présentée du tout, ni seulement donnée à entendre, du pauvre Fourguisse. C'est un hâtif et insoucieux ramassis de notes jetées au hasard, rassemblées pareillement, sans lien, sans fil conducteur, sans aucune velléité de synthèse. C'est comme une hottée de chiffons vidée à l'aveuglette en un « débrouillez-vous là dedans si vous pouvez ». C'est sa pensée vêtue de pièces et de morceaux au décrochez-moi-ça de ses paperasses. Il sera équitable de toujours s'en souvenir.

Enfin, de tout ce bric-à-brac, soigneusement lu quand même, fouillé, trié, approfondi, par les gens de bonne volonté, si au bout du compte il semble qu'on n'ait tiré rien de rare, rien de précieux, rien de neuf, si l'on ne s'estime pas plus éclairé sur don Juan après les soi-disant révélations de Fourguisse qu'on ne l'était avant, si l'on en sort avec cette désillusion déjà éprouvée, d'avoir une fois encore, et toujours vainement, cherché à résoudre l'éternelle énigme du Sphinx, peut-être

sera-t-il sage et charitable de n'en pas trop accuser celui qui s'en est cru l'Œdipe, et de confesser humblement qu'il n'a pas été cet Œdipe parce que personne ne saurait l'être.

En tout cas (et c'est pour cette raison que je donne ici ces fragments avec la certitude qu'ils tourneront, malgré tout, à l'honneur de Fourguisse), le pourquoi de don Juan restant et devant à jamais rester mystérieux, n'est-ce pas au moins quelque chose, d'en connaître un tout petit peu mieux le comment?

Cela, ma foi, et aussi, je pense, quelque agrément dans certaines anecdotes y incluses, m'est avis que sans trop m'avancer je puis me hasarder à le promettre.

VI

Le manuscrit de Fourguisse, avec ses feuillets disparates, eût été intéressant à reproduire par l'autographie, et cela seul pouvait lui laisser sa physionomie si originale. La variété multicolore des encres, des crayons et des papiers eux-mêmes ne l'a point permis. Elle obligeait la reproduction à d'irréalisables tours de force.

On a voulu alors essayer s'il n'y avait pas moyen de transposer au moins, en quelque manière, cette physionomie, typographiquement. Mais il a fallu y renoncer aussi. La surabondance des majuscules, des italiques, des soulignés à deux et parfois trois barres, la composition nécessaire en toutes sortes d'*œils*, l'extraordinaire multiplicité des signes intercalés au milieu des phrases et piqués souvent jusque dans le ventre des mots, qui se trouvaient de cette façon déformés et comme farcis de croix, étoiles, astérisques, losanges, sans compter de plus hétéroclites et d'ailleurs incompréhensibles shibboleths, tels que lettres grecques, arabes, hébraïques, sanscrites, dessins à figures de gri-

moire ou d'hiéroglyphes, tout cela précisément allait, par excès de conscience, contre le désir qu'on avait de se montrer exact. Au lieu de rendre l'aspect étrange, mais curieux et beau, de l'écriture à la main, on n'avait plus, à l'imprimé, que du laid et du baroque, un vrai carnaval typographique. Mieux valait, en conscience, par crainte de plus grande trahison, s'en tenir à ne rien rendre du tout.

On s'est donc contenté d'employer des caractères uniformes, en y mêlant seulement les parenthèses, signes et italiques tout à fait indispensables.

Les tirets dans du blanc, qui servent de séparation entre les morceaux, représentent des changements de page.

Ces morceaux sont placés dans l'ordre, ou plutôt le désordre, où les pages furent reçues.

Plusieurs passages sont en latin, avec des mots tronqués et dissimulés sous des points. Ils se trouvaient tels dans le manuscrit. Fourguisse le vierge, à la si bizarre chasteté, n'ayant pas jugé à propos d'en donner la traduction, on a respecté scrupuleusement ses scrupules pudiques. S'il avait cru devoir, à ces endroits, s'exprimer en français, fût-ce le plus gras, inutile de dire qu'on aurait respecté de même son impudeur. Mais on ne s'est pas arrogé le droit de lui arracher ses feuilles de vigne, quelque superfétatoires qu'on les ait estimées dans un ouvrage d'allure, somme toute, sévèrement scientifique.

QUATRIÈME PARTIE

APHOR. III. — Il est l'éternelle et à la fois transitoire figure du « *tout coule* » et du « *le combat est le père de toutes choses* », et voilà pourquoi on peut le dire panhéraclitique.

---

* Un mot bien significatif de la Vidalencq. Elle dit souvent de lui, par manière de compliment suprême :

— Ah ! lui ! il est de chez nous.

Elle sait pourtant qu'il est né à Paris. Elle n'en entend pas moins, par là, dire qu'il est de sa chère Auvergne, à elle, du coin même qui est proprement sien dans cette Auvergne. Et elle le croit en le disant, de toute sincérité, comme s'il en était en effet. Et il en est, parbleu ! Pareillement chacun

vous parle du soleil de son pays. (*A développer, par d'autres exemples, dans les Analogies.*)

APHOR. XX. — Il voit les saveurs, flaire les sons, goûte les parfums, ouït les formes, touche la lumière, ou, pour mieux dire, communie de tout avec tout.

COSMÉTIQUE, XII. — La Morg. et lui tiennent de l'abbé un sûr élixir antiarthritique, dit élixir des Jésuites, où il entre cent parties d'alcool, vingt de gaïac, quinze de sassafras et une de baume du Pérou; mais ils ne s'en sont jamais servis pour eux-mêmes. La Vidalencq s'en est fort bien trouvée. Ernest a été guéri par cela de son mal de Londres, avec adjonction, alors, de tisane au daphné mézéréum. En ce cas, peut devenir dangereux.

Il étonne la Japonaise au corps de caoutchouc, qui s'imaginait l'étonner. Parmi les soixante-dix-sept menus voluptuaires qu'indique le catéchisme secret de Souzouki-Harounobou, et qu'elle connaît théoriquement, plus des deux tiers lui avaient toujours semblé impraticables. Ce sont des postures et des combinaisons de rêve pur, en effet, où les

dieux, les éléments, des animaux chimériques, des apparitions, se mêlent à l'humanité vivante. Or, avec Gabriel, les plus improbables figures lui deviennent réelles. Et elle affirme comprendre ainsi pour la première fois l'esprit même du catéchisme, dont auparavant elle n'entendait que la lettre. Il faut, à mon avis, que Souzouki-Harounobou ait eu, là-bas, la révélation d'un *Aimé* tel que Gabriel, pour avoir conçu comme possibles ces fantastiques amalgames. Les dislocations enseignées par le maître n'y sont que l'accessoire. Appliquées au jeu avec n'importe qui, elles donnent le spectacle d'une gymnastique monstrueuse, sans plus. Avec celui, au contraire, qui en doit être le seul pivot, la féerie entière, paraît-il, prend corps et aboutit. Et la Japonaise nous parle, toute métaphore mise à part, et par sensation directe et nette, du baiser-bouddha, du baiser-feu, du baiser-flot, du baiser-nuage, du baiser-vent, du baiser-dragon, du baiser-poisson, du baiser-fantôme, du baiser-pluie-de-fleurs-mortes, etc., etc. Sentir cela de la sorte, non idéalement, mais matériellement, la stupéfie. Mais sa stupéfaction a été poussée au comble quand Gab. lui a dit l'autre jour, en souriant, que Souzouki-Harounobou n'était pas un bien grand calculateur, de n'avoir pas su compter au delà du nombre soixante-dix-sept. Depuis, Gab. lui fait un peu peur.

APHOR. XLIX. — Oculorum ejus gladius in qualibet parte feminei corporis quasi subitos fodit c...os.

---

* Les trois vieilles rencontrées dans la lande, en allant au Fréhel. On eût dit les sorcières de Macbeth, dans leur à-croppetons, avec leurs mains tendues. Il a donné à la première un louis; à la seconde, un franc; à la troisième, n'ayant plus rien en poche, le brin de romarin qu'il mordillait. La première a pleuré. La seconde a ri. La troisième s'est mise à danser en glapissant :

— Au gas! Au gas! Au gas!

Et les deux autres, de loin, faisaient à celle-ci les cornes. Elle retroussa brusquement sa cote, par devant. Puis, toutes trois se signèrent. (*Dégager la moralité.*)

ANALOGIES, XV. — Appellation impropre du verbe neutre; car il est l'actif par excellence, sans la nécessité d'un régime, mais en soi. Et quel mystérieux pseudo-passif on en tire, *latine!* Lui, tout de même. (*Symbolique de la grammaire.*)

PROPOSITION XXI. — Il est l'unique Égrégore.

DÉMONSTRATION. — Les autres Égrégores (génies, mages, prophètes, etc...) en se désagrégeant,

se rengrègent. Il y a eu, dans leur *e grege*, rencontre fortuite d'atomes qui rentrent ensuite au courant total. Lui constitue à lui seul un courant dont rien jamais ne se mêle. Il s'amalgame, se juxtapose, reparaît entier et identique. L'égrégorat des autres est accidentel. Le sien demeure essentiel. C. Q. F. D.

Scholie i. — On doit remarquer ici que l'hypothèse du hasard, comme élément de son égrégorat, est ruinée d'avance par le fait constant de sa masculinité formelle, n'y ayant pas de don-Juane.

Scholie ii. — Il est bon de signaler toutefois, dès maintenant, qu'il est, ainsi qu'on l'établira d'autre part, quoique irréductiblement mâle, très indubitablement ambisexe. (*Voir observ. de biochimie.*)

Aphor. vii. — Il n'y a qu'un sens, qui est celui du toucher.

---

* Ayant connu à Gabriel les maîtresses les plus diverses, de tout rang, de tout âge, de toutes formes, même des auxquelles je cherchais en vain un attrait quelconque, j'ai longtemps pensé qu'en ces dernières gisait particulièrement ce qui devait, lui, l'attirer. Impuissant à voir cela par moi-même, j'ai tâché de le voir par ses yeux, en sollicitant là-

dessus ses confidences. Il m'a toujours répondu qu'il ne comprenait pas ce que je voulais dire, et que les unes n'avaient pour lui ni plus ni moins d'attrait que les autres. J'ai entr'aperçu ainsi en quel bourbier d'erreurs je pataugeais et l'on a pataugé sans cesse, d'étudier comme attiré l'attirant. Le centre initial de mes découvertes a été très probablement ce renversement antipodique des points de vue. Ce n'est rien, et c'est tout, et il fallait y penser.

PROPOSITION XXXII. — Il est marié.

DÉMONSTR. — Car, être marié, c'est se fondre en la fraction, vulgairement appelée moitié, qui tout juste vous complète. Cette fraction est d'ailleurs variable, cela va de soi (et non exactement une demie), selon le chiffre qu'on est soi-même. Mais, au regard du huit renversé, formule de l'infini mathématique, tous les chiffres se valent, valant zéro. Ainsi chaque femme, quand il la fait sienne, le complète, devient précisément la raction nécessaire, la prétendue moitié, puisque en lui elle s'annihile. Que le mariage dure des années, ou un mois, ou une nuit, ou une minute, il est donc toujours intégral. Cessant, il s'abolit. Mais lui, à n'importe quel moment, est marié. C. Q. F. D.

SCHOLIE. — Comme sa force n'est jamais inactive, et qu'on ne la conçoit pas occupée à un amour unique, il faut reconnaître qu'il est dans les deux

états à la fois successifs et simultanés, de fiançailles et de lune de miel.

---

* Tr...das, amore mutuo quasi connubio conjunctas, sæpe Gabriel ex eodem lecto contentas dimisit, quippe quæ omnino eum ambæ dilexissent, una ut virum, ut mulierem altera. (*Biochimie*, 27.)

Aphor. xii. — La séduction est une ellipse, au sens géométrique du mot, avec les deux yeux pour foyers.

Aphor. iii. — Il n'est pas de druges ni de pioucres.

Biochimie, xi. —Nécessité, pour l'expérimentation des synergies, d'établir un spasmomètre enregistreur, afin de déterminer, au positif et au négatif, le degré exact d'excitation dynamo-thermo-électrique où se produit chez l'un et chez l'autre la combinaison binaire.

---

* La Vidalencq me racontait hier l'étrange aventure suivante, arrivée à Gabriel quand il avait huit ans. Je n'y ajouterais pas foi, si l'histoire me

venait d'une autre, même sincère, mais entachée d'exaltation, si peu que ce fût. Or la Vidalencq a l'esprit de sa race, positif et faiteux. Voici le fait. L'abbé de Cruvel avait alors pour cliente, qu'il soignait par le magnétisme, une vieille demoiselle noble, quinquagénaire, atteinte d'hystérie dévote. Elle lui dit un jour, en état de sommeil, voir un ange qui, par l'imposition des mains, lui rendait les rouges fleurs de sa jeunesse. Il comprit qu'il s'agissait de Gabriel et, le lendemain, la rendormant, il fit poser à l'enfant ses deux paumes aux tempes de la malade. Réveillée, la vieille demoiselle, qui n'était plus femme depuis six ans déjà, le redevint. C'étaient les rouges fleurs promises. Elle en conçut pour l'enfant guérisseur une extraordinaire passion, qui n'allait à rien moins qu'à vouloir l'adopter. La famille y coupa court en la faisant interdire, puis enfermer comme folle. A la suite d'une seconde imposition des mains, opérée cette fois par Gabriel sur l'épigastre, la magnétisée se prétendait enceinte. Cruvel avait toujours affirmé qu'elle l'était, et qu'on l'aurait reconnu à l'autopsie, s'il lui eût été permis d'y faire procéder. Gabriel, après cette expérience, ayant soudainement dépéri, le père et la mère avaient renoncé à renouveler ces périlleux essais de sa précoce puissance. La Vidalencq, introduite par ruse auprès de la vieille demoiselle à son lit de mort, assurait avoir constaté la véracité de ce qu'affirmait de Cruvel. Son regard noteur et sûr ne pouvait se tromper aux

évidents stigmates de grossesse, déformation de la taille, masque, etc. Telle est l'histoire, brutalement. Conclusions à en tirer : ou thaumaturgie, ou supercherie; mais alors, avec Gabriel pour instrument, miracle plus étonnant encore.

Analogies, ii, 29. — En grec, tous les sujets réunis, au neutre, avec leur innombrable pluriel, n'empêchent pas que le verbe reste à la troisième personne du singulier. Ainsi... (*Symbolique de la grammaire.*)

Cosmétique, viii. — Il ne se lave jamais qu'à l'eau claire, ainsi que la Morganges. Pourtant, après une longue sortie au grand air, ou par les froids trop rigoureux, elle conseille et ils emploient le cold-cream suivant, qu'elle appelle pommade des Sultanes :

Blanc de baleine.	50	grammes.
Cire fraîche.	20	—
Huile d'amandes douces.	100	—
Eau de roses.	15	—
Teinture d'ambre. . . .	2	—
Baume de la Mecque. . .	2	—
Extrait de salep.	10	gouttes.
— de genièvre . . .	10	—

Deux œufs battus en mousse.

APHOR. XIV. — Le premier coup d'œil à la suivante est l'éclair en retour du dernier coup d'œil à la précédente.

PROPOSITION XLII. — Il réalise en puissance et en acte l'identité des contraires.

DÉMONSTR. — Après les six propositions précédentes, cela va de soi. Car, s'il n'était que le oui, ou le non, il se combinerait, dans le premier cas avec le non seul, et dans le second avec le oui seul; et ainsi de suite, ce qui impliquerait absurdité manifeste, un chaînon quelconque manquant au sorite. C. Q. F. D.

SCHOLIE I. — Il s'ensuit que toutes les définitions sont vaines, parce que défaillantes en un point.

SCHOLIE II. — Il ne s'ensuit pas qu'il demeure indéfinissable, mais bien qu'il faut déterminer la ligne, lieu géométrique de tous les points.

ANALOGIES, III, 15. — Il existe un ouvrage arabe qui, lu dans un sens, est un poème d'amour, rimé, et qui, lu à rebours, est un traité de mathématiques, en prose. Lui, de quelque côté qu'on le lise, il est le poème et le traité, et précisément celui qu'il faut pour être compris tout de suite de qui le lit.

---

* Je m'attendais bien à la diversité des appréciations qu'inspira Gabriel à ses maîtresses. C'était pour moi l'enfance de l'art, que d'avoir remarqué tout d'abord son aptitude naturelle à paraître et à être ce que chacune d'elles voulait qu'il fût. De taille moyenne, de musculature vigoureuse mais non saillante, les cheveux châtains et mordorés, il semble fort aux mièvres, délicat aux puissantes, brun aux blondes, blond aux brunes, etc... A priori et sans le connaître, j'eusse établi son idiosyncrasie de la sorte. Mais comment imaginer, sans en avoir éprouvé la magie, le mystère de ses yeux? Certaines les lui trouvaient noirs; certaines bleus; et du noir le plus foncé, et du bleu le plus tendre. Là encore, sans doute, pour elles, illusion d'optique que je puis expliquer, que n'importe qui peut expliquer (théorie des couleurs complémentaires, dilatation ou rétrécissement de la pupille, etc...). Mais moi, pourquoi, sans avoir les mêmes raisons qu'elles avaient, pourquoi les ai-je vus aussi, ses yeux, tantôt d'Érèbe, tantôt de ciel? Disons mieux, pourquoi les ai-je toujours vus juste de la teinte que j'y cherchais à ce moment-là? N'est-ce pas, en vérité, parce que s'y reflétait alors mon rêve? Il faudrait donc, pour traduire leur nuance, renoncer à tous les noms employés dans l'analyse spectrale, et s'en tenir à ce terme synthétique : la lumière. Oui, je le pense. Ou bien, et c'est peut-être le plus sage, reprendre cette charmante et folle expression des contes de fées : *cou-*

leur de temps. De quel temps? On ne sait trop. Mais, apparemment, du temps qu'il fait à la minute précise où on le dit. Et cela, si vague, n'est-ce pas très net pour qui l'entend dire et surtout pour qui regarde? Où? Là-haut, là-bas, ou en soi; car il ne fait pas toujours le même temps à l'objectif qu'au subjectif. Dans ses yeux, à lui, l'un ou l'autre temps, c'est toujours le temps qu'on aime, voilà!

APHOR. LII. — Mammis suctis, captus c....s.

ANALOGIES, II, 7. — Exercices quotidiens nécessaires aux gymnastes, chanteurs, virtuoses, écrivains, etc..., à tous les professionnels; n'usant pas les facultés, mais, au contraire, les fortifiant et amplifiant; et, si arrêt, alors déperdition, alors rouille, alors mort. A généraliser, d'ailleurs, pour la vie elle-même la plus banale. Jeunesse, dépense, excès de tout; mouvement de pendule qui se ralentit pour s'éteindre, décrépitude; excès persistants, élan renouvelés. De même...

PROPOSITION IX. — Sa règle est l'unité.

DÉMONSTR. — L'infini est inexcogitable par succession de finis, et seulement sensible par intuition absolue, ce qui revient à dire : par absorption. Or

la conscience, là, s'évanouit. Il en découle que s'abolit tout calcul. Mais, si *un* venait alors s'ajouter à *un*, pour faire *deux*, la contingence du second *un*, comparé ainsi au premier, apparaîtrait, rendant le premier aussi contingent. Et il n'y aurait plus intuition absolue de l'infini; il y aurait succession de finis; en d'autres termes, inexcogitabilité; donc, néant. Puisqu'il est (prop. III), cela exige de toute nécessité qu'il soit un et se manifeste tel. C. Q. F. D.

SCHOLIE. — On n'en doit pas inférer que semblable unité soit la règle des êtres à qui tel il se manifeste. Tant s'en faut, qu'au contraire ils ont, eux, par souvenir, la sensation d'un infini incalculable en effet, mais se prêtant conséquemment à tous les calculs possibles. Et ils en concluent à une série de un et un et un et un, sans fin, selon la mesure même de leur désir ou de leur imagination.

COMMENTAIRE. — Des hauteurs de la démonstration, par l'intermédiaire moins élevé de la scholie, il est loisible de descendre au plat terrain de cette observation : que le pseudo don Juan joue volontiers au mul iplicateur, et tente misérablement des tours de force qu'on peut compter. La victime de ces vaines expériences en rencontre cependant toujours la fin, et fatalement en rêve la suite. L'élue du vrai don Juan ne saurait supposer cette fin ni rêver cette suite, ni même avoir l'idée (voir la scholie) de compter. Sganarelle seul

compte; mais ce qu'il compte, c'est le nombre des élues, et comme on compte celui des étoiles.

Biochimie, xxiii. — Déjà, par la seule moiteur des mains, l'acide et l'alcali se révèlent l'un à l'autre, et aussitôt déjà le courant s'établit en frissons prémonitoires.

Analogies, ii, 9. — Comme, plus on connaît de langues, plus on a de facilité à en apprendre d'autres, pareillement, plus grand est le nombre des femmes qui l'aiment, plus il est en passe de voir ce nombre s'accroître encore. Le cas se présente vérifiable, même pour le pseudo don Juan; mais à celui-ci les langues du début sont parfois rebelles. Elles le sont, dès la troisième ou la seconde, pour le commun des hommes, voire, pour beaucoup, dès la première. Lui, toutes les langues, avant d'y avoir pensé seulement, il les sait de naissance.

---

* Artem ejus præcipuam in hoc consistere dicunt ignari, ut femina ter quaterque et ultra etiam gavisa sit, priusquam ipse cum eâ tandem et simul toto consensu gaudeat. Quantum errent, africanum artificium in illo cop......nis genere tantummodo videntes, scholia amplissime testatur propositionis nonæ.

Aphor. xxii. — Une femme peut, à n'importe quel moment, et sans métaphore, le manger de caresses ; c'est un plat toujours paré. (*Voir Cosmétique.*)

Aphor. xxvii. — Ses pieds sont des mains (soins; poudre à ongles; tact; titillations; pedist..rum).

Proposition (?). — Ses visites se meuvent en spirale.

Démonstr. — Si la séduction est une ellipse, comme l'affirme l'aphorisme xii, et comme le prouve indirectement la proposition xlviii, il est incontestable que de ses deux foyers les rayons convergent en un point excentrique qui n'est jamais le même. Il faut donc que ce point, en se déplaçant, trace une ligne tangentielle à la projection du... (*Se reporter au développement de la proposition... ?... ?... à faire.*)

---

* Une gosseline de dix à douze ans, vendeuse de violettes, à qui Gabriel achetait hier un bouquet, de deux sous, comme il lui donnait un franc, elle le lui a rendu en disant, toute pâle et les dents serrées :

— J'aimerais mieux si vous m'embrassiez.

Il l'a embrassée en effet, sur les lèvres, et a repris

la pièce, gardant le bouquet. La petite pauvresse humiliable, il l'avait traitée en grande amoureuse triomphante. J'ai trouvé ça très beau. (A développer sa rapide, subtile et profonde intuition psychologique ; ce qu'un autre aurait fait à sa place, même en y réfléchissant ; tandis que lui, de prime saut, d'instinct...)

APHOR. XLIV. — Tout lui est muqueuse.

COSMÉTIQUE, VI. — La poudre dentifrice dont il se sert est composée par la Morganges. Il y entre du talc de Venise, du charbon végétal, du pyrèthre, de la cochléaria, du corail et de l'os de seiche porphyrisés, de l'essence de roses persanes, du miel à la teinture de néroli, du poivre rouge, du pain grillé réduit en impalpable farine noire, un alcoolat au datura stramonium, du sable ayant macéré dans une décoction d'asteracantha longiflora hindoue. Mais de tout cela, j'ignore les proportions à observer dans le mélange. Elle prétend que c'est sans importance et, je suis sûr qu'il en va précisément tout au contraire.

APHOR. III. — Conscientia ejus in m....lâ. (Et, d'un autre point de vue, en moi.)

(LONDRES. *Grosvenor*, 59, 1870.) — La Cinghalaise, fumeuse d'opium, lui propose une livre par séance d'un quart d'heure, pour se montrer seulement au cénacle, elle et lui enlacés et vêtus de tarlatane multicolore. Elle lui promet qu'il sera Bouddha. Il essaye une fois. Mais le spectacle l'écœure. Toutes, sauf elle, sont d'un matérialisme répugnant. Leurs rêves ne vont qu'à un *linga* monstrueux. Ce sont, au reste, des disgraciées, qui s'enduisent le corps d'un onguent fétide, à la calaphracta flacourtia et au suint rance. Ses habitudes de minutieuse propreté en souffrent. Il offre à la Cinghalaise, gratis, une baignade commune, elle de sang-froid, à jeun d'opium. Il l'a revue ainsi, trois fois en tout, de samedi à samedi, pour s'amuser à la guérir. Depuis deux mois elle ne fume plus, et c'est elle Bouddha au premier cycle, affirme-t-elle. Dommage que nous ne puissions suivre l'évolution; mais la maison est fermée par la police, la Cinghalaise emprisonnée, et nous partons avec lady Augusta.

COSMÉTIQUE (?). — N'y aurait-il pas à inventer un collyre cilophile en recueillant et en distillant de la salive de baisers amoureux? Il m'a confié qu'une de ses plus voluptueuses sensations était quand des baiser tels, à certains moments, lui humectaient longuement les paupières; et il a les cils doubles.

ANALOGIES, IV, 9. — Bateau pris dans un cyclone, aiguille de la boussole perd le nord; naissance d'un pôle fictif et fou, mais constant quand même, N'y a-t-il pas interférence d'un courant astral? Quel? Et comment a-t-il fusé jusqu'ici? Cause inconnue; effet contrôlable! Avec lui, *idem*. Et cela explique le subit dérèglement des machines les mieux réglées. Un livre de bord serait tenu alors, qu'il marquerait un point relativement vrai, et pourtant faux, impossible à rectifier tant que n'a pas été retrouvé le pôle perdu.

---

* Necnon et oculis, occasione c..tûs ablatâ, usque ad gaudium feminæ c..t, quum vult, utpote qui in oculis digitos habet et linguam et ipsam, f...tis confitentibus, p..em.

COSMÉTIQUE, XXIII. — Chercher un vocabulaire spécial pour noter la gamme des odeurs à quoi il flaire, lui, sans jamais s'y tromper, les jours annonçant le septénaire favorable. Car ces odeurs sont infiniment nuancées selon les femmes. Il y a là des quarts de dièze et de bémol, qu'il sent, je le sais, et que moi, qui ne les sens pas, je dois cependant réduire au verbe.

(LONDRES. *Chatam*, 1871.)— Lady Augusta s'est crue de force à l'enchaîner. Pauvre lady! C'est bien une merveille de ces merveilleuses beautés de merry England, crème à la rose, avec des cheveux en mousse d'or et des yeux de mer. Aussi une âme de rêve, de brume, toute poésie, féerie, shelleyenne. Parler gazouillant d'oiseau dans un jardin enchanté! Cœur de sorbet! dit-il. Et de cette neige parfumée, prismatique, un rayon de soleil trop chaud a eu vite raison. La voilà fondue. Pas même en eau; mais en boue. Elle l'a vu si brun, si sombre, si fait de nuit condensée, son ténébreux soleil noir! Vraiment, le Satan de Milton, en diamant carbonisé. A ce diamant, toutes les vitres de son idéal château se sont rayées, brisées. Elle s'y est coupé les doigts. Ils saignent. Et la soif du noir, dans ce rouge cruel, lui est tant venue, qu'il a fallu l'abreuver au puits de liquide houille rouvert par notre Cinghalaise déprisonnée grâce au lord. Elle est du cénacle, à présent, du hideux cénacle où Gab. a refait le Bouddha en tarlatane multicolore. Une fois, pas plus, il s'est prostitué à leurs yeux hagards, juste le nécessaire pour matérialiser à leurs songeries le monstrueux *linga* dont elles sont folles. Et le cénacle entier, enduit du fétide onguent, avec la Cinghalaise *reintoxicated*, et lady Augusta tombée dans l'abjection pareille, et son mari lui-même voulant s'y hermaphrodiser, tous fument de l'opium, en des pipes dont le disparu Gab. demeurera l'éternelle fumée. Malheureusement, nos certitudes de fortune pro-

chaine, le lord déchu de son majorat, en fumée aussi! Reste, seul profit, et pour moi seul, le graphique soigneusement établi de son prodigieux Circéisme. C'est le principal.

APHOR. (?). — Le moment favorable à la mainmise est dans le premier septénaire après les époques. (*Voir Cosmétique*, XXIII *et suiv.*)

PROPOSITION XXXVII. — C'est un sel.

DÉMONSTR. — On peut le déduire syllogistiquement de la définition XIV, ou de la proposition XLII, bien que celle-ci soit subséquente. En ce dernier cas, il y aurait peut-être à intervertir l'ordre des deux propositions, grâce au facteur commun contenu dans la proposition XXIX. La déduction, au reste, se tire très complète et irréfutable de la définition XIV. Car, selon la définition, il se positive ou se négative indifféremment, étant l'*ens non ens*. De ces prémisses coule la conclusion. C. Q. F. D.

SCHOLIE. — On entend bien qu'il est un sel toujours en puissance, tandis qu'en acte il se manifeste tantôt alcali et tantôt acide. Mais ceci, et toute la proposition, d'ailleurs, trouveront mieux leur place dans la partie inductive et expérimentale rubriquée *Biochimie*. Toutefois il n'a pas paru inutile de montrer que, même à la lumière de la raison pure, et

par elle seule, au besoin, ces notions se pouvaient avérer.

COSMÉTIQUE, IX. — Il doit à sa mère l'habitude, donnée dès l'enfance, de cet exercice quotidien. Au saut du lit, il jette par la chambre une poignée de pièces de monnaie; puis il les ramasse, autant que possible deux à deux, en s'inclinant en avant, sans ployer les jarrets. Étant petit, il avait pour aiguillon à ce jeu l'espoir de l'argent ainsi gagné en faveur de ses menus plaisirs. Grand, il a toujours continué à pratiquer cette matinale et salutaire gymnastique, qui entretient les reins dans une extraordinaire souplesse. La Morg. dit plaisamment que c'est la meilleure des prières, puisqu'on se l'adresse à soi-même. Elle l'appelle aussi quelquefois, non moins plaisamment, l'oraison aux saints Lombes.

---

* Nulli unquam feminæ, amantissimæ vel amatissimæ, contigit ut ore s...n ejus hauriret, cui pater abbas a Cruvellio docuerat illud futurum esse quasi suicidium si misceretur ita sanguis divus mortali sanguini, unicâ demum occasione talis cop...... nis exceptâ, quum Theogonia juberet incestum.

APHOR. XXXIX. — Il sait, avant toute expérience,

en quel ton telle ou telle, une fois sa voix entendue, se pâmera.

Biochimie, xxv. — Combinaison à distance par les regards, véritables éclairs manifestant la thermo-électricité. Que cela puisse aller jusqu'à la synthèse chimique, c'est consigné dans plusieurs observations, notamment dans celle qui commence par *nec non et oculis*.

Analogies (?). — Quel malheur que la Morg. ne se rappelle pas, dit-elle, ou plutôt ne veuille pas se rappeler la parabole qu'avait inspirée à l'abbé de Cruvel, touchant la destinée de son fils, cette légende si étrange de la tête-ballon? Il faudra que j'oblige la cachottière à me la révéler enfin, ou que je tâche de réinventer cette parabole par mes propres facultés analogiques. Il me semble qu'il y a là un faisceau de lumière projetable sur certaines férocités du si doux Gabriel. J'en entr'aperçois un, du moins par moments; puis il m'échappe, fugace. Dans la légende, dont j'ignore même le pays originaire, un assassin joue au ballon avec la tête de sa victime; et soudain la tête, en retombant, lui mord la main gauche, et s'y accroche par les dents, et lui dévore lentement le bras jusqu'à l'épaule, puis l'épaule et la poitrine jusqu'au cœur, où elle trouve un crapaud qui la fait vomir.

Analogies, II, 31. — Toute la ponctuation : le point, qui s'allonge en virgule. Toute l'embryogénie : le cerveau, qui s'allonge en moelle. Tout l'amour, pareil. (*Symbolique de l'orthographe.*)

(?) — Ventre des vibrations, où son doigt posé fait nœud.

Biochimie, XXIX. — Ce qu'il perd en substance organique, il le récupère, et au delà, en influx produits par son exaltation combinatoire; et d'autre part, ces influx autogènes, loin de l'épuiser, hâtent et rendent plus complète l'assimilation des aliments, et ainsi lui servent à reconstituer très vite et très puissamment, et toujours en surabondance, la substance organique perdue. Il en résulte ce phénomène, dont il est l'unique exemple, que, plus il dépense, plus il est au contraire en recette.

(?) — Les papilles! Les papilles! Les papilles! Comment leur donne-t-il à distance, dans l'espace ou le temps, et sans même la pile des regards, la petite mort et la grande vie? Les papilles! Les papilles!

---

* Que la maternelle, et d'ailleurs neutre Vidalencq, fourmi insexuée, en éprouve concupiscence,

serait absurde. C'est comme si du bois, fût-il nommé bois de fer, répondait, sous prétexte de ce vocable martial, à l'appel aimanté. Et pourtant ce miracle est, en une façon. Elle se ferait, c'est son dire, couper en quatre pour Gab. Et nonobstant elle n'aime pas quand il l'embrasse, rude vieille servante qu'il câline parfois ainsi. Elle n'aime pas cela, non, et s'en défend par ceci : qu'il lui semble, après avoir été embrassée de la sorte, qu'il lui manque le morceau de peau où s'est posé ce baiser caressant. Et elle n'a aucune imagination, l'astucieuse Auvergnate toute au réel. Et n'empêche qu'elle n'explique encore sa répugnance par ce mot, si bien et suggestivement imaginé, croirait-on :

— Chaque fois qu'il le fait, je sens comme s'il me volait quarante sous dans ma poche.

Cosmétique, i, 7. — Système admirable de suimassage, pour ne pas admettre même la possibilité d'influx hétérogènes.

Proposition iv. — Il est autogénésique éternellement.

Démonstr. — C'est la conséquence de la précédente proposition. C'est aussi le corollaire de l'*ens cujus ex essentiâ*, etc..., ou preuve ontologique, dite de saint Anselme. A moins de nier l'axiome

qui sert là de seconde prémisse, on voit que... Donc... C. Q. F. D.

SCHOLIE I. — De là sa toujours renaissante et immarcessible virginité prostitutionnelle.

SCHOLIE II. — De là encore la série des points, chacun contenant tous les autres, et la simultanée perception, dans ces apparents finis, de l'infini disparaissant.

SCHOLIE III. — En pratique, il en découle ce que Fourier étiquette si joliment *la papillonne.*

SCHOLIE IV. — En littérature, la persistance du type jointe à la variété de ses expressions (Tirso, Molière, Mozart, Hoffmann, Byron, Musset, et tutti quanti pour le vulgaire; pour les initiés, l'ascendance innominée dans les bas-reliefs gothiques d'hermétisme, les poteries étrusques, les triades des Druides, les hiéroglyphes, les arcanes Éleusiaques, le culte d'Adonis, les énigmes cunéiformes, les charades de pierre d'Allora, et plus haut toujours, jusqu'aux peaux trouées des Nomades secondaires, aux pierres éclatées des Primitifs, et enfin aux mythes perdus des Atlantes, dont les mots indéchiffrables sont devenus des formules magiques cristallisées par le grimoire des derniers Errants).

Mais mieux vaut ne point encombrer de cette érudition facile la scholie IV, et la supprimer peut-être, ou n'en laisser que le texte nu, sans parenthèses. Et de même je renonce à dévider tout l'écheveau des scholies tirables de cette proposition IV. Car, de scholie en scholie, j'y perdrais de

vue que je dois me tenir ici sur le sommet de la pyramide métaphysique.

ANALOGIES, I, 19. — Telle l'infinie variété des gemmes connues et à connaître se synthétise en l'unique diamant, tels les aimés possibles, tous, en l'Aimé.

---

* Les deux maîtresses qui l'ont le plus amusé et qu'il a gardées le plus longtemps sans y trouver monotonie, sont probablement Mlle d'Angliviel et la Japonaise. Au premier abord, la durée de la seconde s'explique mieux. C'était une acrobate, disloquée, au corps de caoutchouc, et l'esprit comme le corps, même à travers le baragouin de son anglais approximatif, d'ailleurs si savoureux de *slang*. Mais pour l'autre, il m'a fallu quelque réflexion avant d'en comprendre l'intérêt probable. Quarante-cinq ans! Bois sec et fil de fer! Cire rance! Confite en patenôtres! Seulement, il les avait toutes deux à la même époque: là est le secret de son plaisir avec la d'Angliviel. Il s'est prodigieusement diverti à l'acrobatiser, elle, cette ankylose totale, à la désarticuler, à la caoutchouquifier, corps et esprit, sur le patron donné de la Japonaise. C'était la joie d'un virtuose jouant des variations fantastiques sur un Stradivarius, et voulant les reproduire ensuite, non moins parfaites, sur un pauvre crin-

crin poussiéreux, vermoulu, sans âme, sans clefs, aux cordes raboutées de nœuds en ficelle. Il y est arrivé. Quel archet !

Biochimie (?). — Je voudrais qu'il se prêtât à une expérience où lui-même et seul se décombinerait en l'alcali et l'acide dont il est le sel, et ensuite se recombinerait en ce sel ; non, comme il le fait inconsciemment d'ordinaire, en puissance ; mais, cette fois, consciemment et en acte ; bref, par réelle et phénoménale auto-analyse suivie d'auto-synthèse. Je suis sûr que l'expérience, par son étrangeté, ne lui déplairait pas. Le malheur est que je n'en vois pas bien les conditions. (Ah ! la Japonaise !)

Aphorismes préliminaires (?). — Un des rares aphorismes formulés par lui-même (il se moque fort des miens et me traite volontiers de pion pionifiant), c'est que les brunes lui évoquent plutôt des saveurs, les blondes des sons et les rousses des odeurs. Mais de celui-là aussi, après l'avoir laissé comme échapper en conversation, il s'est moqué. Il disait que je finirais par le rendre pédant, avec mes billevesées philosophiques. Mes meilleurs aphorismes, les plus subtils, il n'y trouve que de grossières constatations. Non sans malice, il prétend que je coupe des cheveux en huit, et qu'au dernier tréfilage cela fait des câbles. Évidemment il perçoit,

lui, des infinitésimales auxquelles je suis insensible. Inconscient, comment aurait-il besoin de les coordonner, d'en établir les équations? Seulement, moi, sa conscience, je dois m'y atteler à cette besogne et en voir le bout; et, quoi qu'il en dise, par la raison je le puis. On verra bien!

---

* J'ai une rage de dents. Je souffre en damné. Il me regarde avec une sorte d'admiration. Il finit par me dire, sans ironie, que j'ai bien de la chance. Il ne commente pas cette étrange parole. Je la comprends quand même. Il m'envie de savoir ce que c'est que la douleur. Lui, il l'ignore.

---

* Cuique feminæ m....lam dat optatam, nec minus, neque amplius, adeo ut tr....ibus ipsis non m....lam habere videatur, sed cl..... dem.

Analogies (?). — La marchande d'oranges, avec son mensuel barbuquet au coin gauche de la bouche; ce qu'il m'en dit; et comment il le voyait à toutes les bouches, même demeuré sous la peau; et sa comparaison, de la prime fleur de vigne. Correspondances évolutionnaires et ovolutionnaires. Fil conducteur possible au labyrinthe des analogies.

PROPOSITION VII. — Son omniperpendicularité se parallélise.

DÉMONSTR. — Il n'y en a pas dans la géométrie commune à trois dimensions. On aura recours ici, fatalement, à la géométrie, encore ignorée, mais qu'on étudiera plus tard, de l'anonyme hongrois, la géométrie à *n* dimensions.

SCHOLIES. — On les conçoit infinies, et peut-être l'ouvrage entier se fondra-t-il, en se refondant, dans elles.

---

* Son aversion pour les bêtes m'a longtemps étonné, d'autant que les bêtes, contrairement à leur habitude de n'aimer point qui les déteste, l'aiment et cherchent ses caresses. Je l'ai interrogé sur cette singulière horreur qu'il en a. Il m'a répondu évasivement. La Morg., consultée aussi, a souri sans rien me dire. Ce sourire m'a piqué au jeu. J'ai cru deviner, et, pour savoir, j'ai fait auprès de la Vidalencq celui qui sait. J'ai appris ainsi des choses nettement indicatrices. Une chienne, qu'il a eue étant enfant, a littéralement crevé de jalousie en le voyant s'attacher à un chat. Une jument que, jeune homme, il montait, très douce à l'ordinaire, a été prise un jour, sous lui, de vertigo et de tremblements dans tous les membres, et s'est abattue en hennissant comme si on l'égorgeait. Elle bavait et pissait du sang et a fini par mourir, les yeux grands ouverts et le regardant, affirme la Vida-

lencq, avec des regards de martyre. J'ai compris. J'avais deviné juste. Il ne hait pas les bêtes. Il a peur d'en être trop aimé. Peut-être même (je l'infère d'une sorte de vague embarras qu'il semble éprouver à des questions plus précises), peut-être, en les fuyant, se dérobe-t-il à la possibilité d'une tentation.

BIOCHIMIE. TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES. (*A refondre, d'ailleurs, selon les nouvelles catégories des équipollences; mais en faisant concorder les équations anciennes.*)

A. Préface en style courant.

B. De la binarité universelle et essentielle.

C. L'homme mâle et l'homme femelle et des erreurs qui sont nées de cette distinction purement mnémotechnique.

D. Du caractère propre à la reconnaissance des vrais sexes et à leur établissement.

E. L'anatomie, science de forme, remplacée par la biochimie, science de fonds.

F. Arithmétique de la biochimie.

G. Les nombres moléculaires, ou l'ovolution des formules.

H. Dynamo-thermo-électricité réduite à sa plus simple expression par l'algèbre biochimique.

I. Dynamo-thermo-électricité réduite à une seule expérience par l'auto-analyse et l'auto-synthèse de l'Égrégore.

J. Du sel primordial et terminal.

K. Revue de toutes les équations.

L. La graduation infinitésimale du spasmomètre et le contrôle des *n* combinaisons contingentes par le résultat immuable de la combinaison absolue.

M. Les ambiances illusoires.

N. Comme quoi les mille et trois, ainsi que tous les symboles littéraires, artistiques, sociaux, religieux, etc., s'annihilent dans la symbolique ovolutionnaire du sel biochimique.

O. Les hiéroglyphes passés du creuset.

P. Les hiéroglyphes futurs au creuset.

Q. La mort des hiéroglyphes sans creuset.

R. De l'od.

S. De l'aod.

T. De l'od et de l'aod en odaod.

U. Retour spiraliforme à l'expérience unique et à la plus simple expression, par la dynamo-thermo-électricité formulée au nombre moléculaire premier, mais, cette fois, hors du temps et de l'espace.

V. Rediffusion spiraliforme, dans le temps et l'espace, par toute la série des nombres et toutes les interférences expérimentales.

W. Métaphysique de la biochimie.

X. Biochimie de la métaphysique.

Y. Lui.

Z. Moi.

—

Cosmetique, xi. — Capillis optimum unguentum, s....a.

Aphor. xiii. — Ses gestes constituent toute une géométrie dont les innombrables théorèmes et corollaires aboutissent fatalement à une seule et même conclusion.

---

* Quels diamants imprévus dans les plus hideux charbons! Et à quoi donc, lui, sans se tromper, les distingue-t-il? Certes, cet homme ni cette femme, il ne les connaissait point. J'ai eu la naïveté de croire que si, et il a eu la bonté de me jurer que non. Il ne m'avait, d'ailleurs, pas amené à ce bal des Pignetons pour m'y faire assister à cette inoubliable scène. Nous étions entrés là, par hasard, sans autre raison que son désir de prendre ce qu'il appelle un bain de crapule. Il était servi à souhait. Rien que des trouilles de la plus basse classe, et leurs souteneurs! Nous étions vêtus, lui surtout, si élégant, de façon que tout de suite on nous remarquât. Nous voilà dans la foule. Des mines gouailleuses et effrayantes. Moi, j'avais peur, je ne m'en cache pas. Plus, cependant, pour lui que pour moi. Et, de fait, c'est lui qu'on regardait le plus, et le plus formidablement. Il souriait. Un haut, large et désarticulé voyou, aux jambes molles, aux longs bras terminés par d'énormes pattes en éclanches, à la face glabre et blême où

flamméchaient deux yeux de rat féroce, s'écrie tout à coup :

— En rond et à moi le caneçon!

Nous sommes au centre d'un cercle de gueules. Le voyou s'avance, se plante devant nous, et dit à Gabriel, en lui montrant une grosse fille :

— V'là Manda, ma gerce. Moi, j'suis la terreur des Pignetons et je m'appelle la Crêpe. D'quoi qu'tu rinces?

Et Gab. répond tranquillement :

— De rien, mon ami; mais si madame veut nous offrir un saladier, je l'accepte.

Et, non moins tranquillement, il va vers la fille et la baise sur les lèvres.

Je m'attendais à des hurlements de pandémonium, à une tuerie. Il y eut un silence de mort. Les deux mâles se regardaient dans le blanc des yeux. Soudain la Crêpe dit à Manda :

— Eh ben! la gosse, commande-le donc, ton saladier.

Il tourna lentement la tête dans tous les sens, pour voir si quelqu'un pouffetait, s'apprêtant à tomber sur le premier qui aurait seulement l'air de le soupçonner lâche. Personne ne broncha. On sentait bien, au reste, qu'il n'agissait pas par frousse. Mais on ne comprenait pas non plus pourquoi il agissait ainsi. Lui, sans doute, le comprenait encore moins que tous. Il se contenta de donner aux autres, à Manda, et à lui-même, cette explication :

— C'est mon frère.

Et il embrassa Gabriel en sanglotant.

Puis, la tournée bue, il ajouta :

— Manda, tu peux marcher avec lui tout comme avec moi.

Il s'était levé, nous menait vers la porte, avait hâte de nous voir dehors, répétait d'une voix tremblante :

— C'est mon frère.

Dans la rue, la fille se mit à pleurer et dit doucement à Gabriel :

— La Crêpe et moi, n'y a plus de bonheur. Ça s'en va comm' ça. C'est de vot' faute. Il a bien vu que tout à l'heure, quand vous m'avez sucé la pomme, j'y ai été de mon voyage. Mais je n'vous en veux pas. Au contraire! Seulement, voilà! Y a d'main, nom de Dieu, y a d'main. Enfin, puisqu'on se gobe, quoi!

Elle sauta au cou de Gabriel, lui mit encore la bouche aux lèvres, s'y pâma longuement, lui glissa ensuite dans le col de la chemise une poignée de sous qu'elle avait en main, la monnaie qu'on lui avait rendue tout à l'heure sur une pièce de deux francs, quand elle avait payé le saladier.

Et elle se sauva comme une folle.

COSMÉTIQUE, XI. — Cure de hâle, au bord de la mer, par grand vent ou gros soleil, pour tonifier la peau. Après quoi, pour que la peau redevienne

blanche, la laver longuement dans un litre de lait tiède où l'on a fait macérer du plantain, et où l'on a délayé quatre cuillerées de raifort en fine râpure; mais avoir bien soin de ne pas essuyer le liquide et de le laisser s'évaporer, séchant sur la peau, à l'ombre et sans courant d'air.

---

* La Morg. l'a nourri elle-même, et jusqu'a vingt et un mois, chiffre décidé par de Cruvel, à cause du 7 multiplié par 3, et à cause du 21 = 2 + 1 = 3.

Biochimie, a. — (*Préface en style courant.*)

Tout le monde sait, ne fût-ce que par le baccalauréat ou par les livres de vulgarisation scientifique, ce que l'on entend en chimie par les termes suivants: sel, base, acide. On n'ignore pas qu'un sel est dû à la combinaison d'une base et d'un acide, celui-ci en tant qu'élément électro-négatif, celle-là en tant qu'élément électro-positif. Or je prétends faire voir dans ce traité que don Juan est explicable par ces simples notions, accessibles aux intelligences les plus ordinaires. J'établirai que les êtres, mâles ou femelles, sont divisés en deux classes : les êtres-bases et les êtres-acides. Le spasme amoureux sera démontré être la combinaison d'où naît un sel. On verra qu'il y a combinaison complète, seulement quand une base se trouve en

présence d'un acide, et réciproquement, et que de cette nécessité éludée viennent les amours malheureux, trahisons, changements, inquiétudes, etc... On comprendra l'origine et l'on suivra la marche du frisson causé par le courant électrique qui s'établit dès qu'une base, positive, se rencontre avec un acide, négatif. On pourra en faire autour de soi l'expérience, et se rendre compte ainsi des répugnances ou des résistances que l'on a soi-même éprouvées, quand, base, on était en butte ou bien on s'adressait à une autre base, et de même quand, acide, à un autre acide. Cela dûment élucidé, je montrerai par des exemples, des témoignages, des analyses indéniables, que l'Aimé, lui, échappe à cette loi des répugnances et des résistances. Cherchant pourquoi, je trouverai et forcerai les esprits impartiaux à trouver avec moi qu'il ne peut y en avoir qu'une raison : à savoir qu'il est, avant toute combinaison, déjà un sel. On n'aura pas de peine alors à imaginer comment il est capable de jouer alternativement le rôle de base ou d'acide, d'agir en tant qu'élément électro-positif ou électro-négatif. Ce qui sera sans doute plus malaisé à concevoir, et ce que pourtant je promets de rendre irréfragable, c'est qu'il lui est loisible de se décomposer en quelque sorte lui-même préalablement à toute recomposition avec un corps externe, faisant ainsi abstraction de l'élément qu'il ne va pas être obligé de mettre en présence. Autrement dit, j'affirme qu'il est un sel, mais un sel en puissance, ayant la faculté de

devenir, en acte, soit la base, soit l'acide, que réclame la combinaison à opérer. J'en donnerai des preuves extrêmement intéressantes et pleines d'observations toutes nouvelles, notamment par les regards, les odeurs, le goût des salives et des sécrétions. Aux gens d'esprit vif et qui entendent à demimot, je me contenterai de signaler ici, en passant, ce détail si caractéristique et si suggestif (toutes nuances laissées de côté, et la chose indiquée *grosso modo*), que ses sueurs au déduit fleurent, selon les cas, l'amande amère ou la pêche cuite. Voilà qui suffit, je crois, pour allécher les curieux. Je descendrai, d'ailleurs, aux suprêmes analyses ; et il me semble impossible que des doutes résistent aux enregistrements irréfutables du spasmomètre, par exemple, et du vernier à titillations. Mais, pour en revenir à l'économie de ce traité, but de cette préface en style courant, je dois prévenir aussi les personnes peu accoutumées au lent processus de la philosophie scientifique et à l'encombrante accumulation des documents qui...

(*Note.* — Cette préface est décidément trop en eau claire, et non de belle eau. Il faudra relire les *Provinciales* et prendre modèle.)

(*Surnote.* — Pas de modèle du tout vaudrait mieux. Mais que notre langue d'aujourd'hui est bourbeuse !)

Aphor. (?). — Il y a du vrai dans tout, même dans la vérité.

Analogies (?). — Il ressemble au prêtre croyant qui consacre l'hostie, y crée son Dieu et se l'incorpore ; et, comme au prêtre, il lui faut emprunter quelque chose qui n'est pourtant pas en lui, créateur de Dieu, quelque chose qui n'est qu'un vulgaire corps fait de farine, le pain à chanter

---

* Je lui contais hier, je ne sais à propos de quoi, l'admirable histoire de Stendhal qui, pendant la retraite de Russie (est-ce bien Stendhal ?), n'avait pas manqué un seul jour de se faire la barbe. Mon enthousiasme lui parut extrêmement burlesque. J'insistais, voulant le lui expliquer, ne me rendant pas compte que la chose lui semblait trop naturelle pour s'en étonner tant. Il me coupa la parole par cette phrase extraordinaire et que Stendhal, je pense, eût goûtée :

— Sans doute, sans doute, je comprends bien, c'est assez curieux, en effet. Comment diable faisait-il pour se procurer de l'eau chaude ?

Analogies, ii. — Il pourrait être considéré comme faisant précisément le contraire de l'acide cyanhydrique pur, le plus énergique des poisons,

qui éteint la vie où qu'elle se manifeste, fût-ce dans les plantes, fût-ce dans sa plus simple expression, une cellule.

Cosmétique, xix. — En cas d'un peu d'épuisement nerveux, l'abbé conseillait, paraît-il, comme antispasmodique, une très simple tisane au chenopodium ambrosioïdes, avec deux pincées d'une poudre qu'il composait en écrasant la racine du sélin des marais. Mais la Morg. seule s'en sert parfois; lui, non.

Propositio (?). — Æternus ex æternitate ens non ens semetipsum irr..at.

Demonstr. — Ens e spatii test...is oriens, dum in temporis c...um, sive in non ens, fluit, ad spatii test... os sine fine regreditur, et sp...a suum ita semper exhaustum neque unquam tamen exhaustum haurit. C. Q. F. D.

Scholia. — Sequitur ut rerum naturæ illa videatur demum figura, oris-c...i ex nihilo facti factam ex nihilo pe..m in nihilum faciendum absorbentis, quod prorsùs significant vetus Atlanticum de Voluspâ carmén nec non et c...ûs ipsa species, quum circulatim... (Illustrandum hoc exemplis *atræ.missæ*, in magicis abbatis a Cruvellio lupanaribus.)

---

* Il m'a paru curieux de faire lire à Gab. quelques extraits des livres suivants, pour savoir ce qu'il en penserait : *le Guide du confesseur*, par Burkhard, évêque de Worms (XIe siècle); *Manuel des confesseurs* de Nicodème (page 131 et tout le chapitre de l'édition imprimée à Venise, en 1857); *les Canons de Saint-Jean-le-Jeûneur*. Ce dernier ouvrage est vraisemblablement le plus prodigieux recueil d'obscénités qui existe au monde. Il a lu, pour me faire plaisir, mais il n'y a pris aucun plaisir lui-même. Et en voici son opinion :

— Peuh ! Des amateurs !

APHOR. (?). — Les réversibles, même correspondantiels, n'ont pas de sexe.

CINQUIÈME PARTIE

Je ne sais trop quel effet aura produit le manuscrit philosophico-chimico-cosmético-anecdotique de Fourguisse, aux personnes d'intelligence aiguë et de bonne volonté qui n'auront pas craint de le prendre au sérieux et de le lire avec une patiente et subtile attention. Mais, si intense que je puisse imaginer cet effet chez elles, il est peu probable qu'elles en aient ressenti une excitation cérébrale comparable à celle dont je fus alors l'objet. Dans l'état de profonde griserie où m'avait laissé le verbe si capiteux de Fourguisse, dans la fièvre d'attente où haletait ma curiosité, désaltérée à demi et assoiffée d'autant plus, j'offrais une proie facile à ces bizarres enchantements; et leur obscurité même et jusqu'à leur folie n'en opéraient que mieux sur moi. J'avoue donc humblement, et en toute sincé-

rité, et sans la moindre fausse honte, qu'à cette lecture ma griserie tourna en soûlerie complète et ma curiosité en une sorte de prurit presque frénétique.

Je passai d'abord des jours et des nuits à m'abîmer dans l'étude de ces fragments, à vouloir comprendre parfaitement chacun d'eux pris à part, à essayer ensuite de combler les lacunes qui les séparaient les uns des autres, à réunir par ma pensée personnelle les *disjecta membra* de cette pensée étrangère et en lambeaux. La table des matières de la Biochimie me donna notamment l'illusion de reconstituer toute une partie du livre, la plus importante sans doute, celle au moins qui me paraissait se tenir le mieux. Les propositions, à l'appareil spinosiste, délectèrent mon goût pour la métaphysique. Plus d'une fois, à la lueur de la « préface en style courant », j'eus la certitude d'y voir clair en ces ténèbres. Enfin, et surtout, pour me guider à travers les cercles de ce véritable enfer intellectuel, j'avais, en guise de Virgile, la vivante présence de Fourguisse, qu'il me semblait sentir toujours à côté de moi, me parlant, m'encourageant, me rendant l'espoir quand l'espoir m'abandonnait, et me montrant au bout du voyage, parmi les nues et les étoiles, la Béatrice promise, la figure radieuse, énigmatique, ambiguë, voilée, mais bientôt dévoilable, la figure de l'Aimé, en qui mon rêve fondait don Juan, Gabriel, la Morganges et je ne sais quel apocalyptique fantôme à face d'Absolu.

Une grande semaine cette soûlerie me tint, dont j'ai parlé tout à l'heure, et que je viens de si mal exprimer. La semaine passée ainsi, et aucune nouvelle ne m'arrivant de Fourguisse, c'est alors la curiosité en prurit frénétique, irrésistible, qui me travailla. Cet Aimé, ce Gabriel, cette Morganges, qui à mon imagination surchauffée apparaissaient à travers lui, presque hors du monde, hallucinatoires, abstraits, j'avais besoin de les voir en réalité, ou que du moins il me fût permis de m'entretenir avec lui qui les voyait, de l'interroger à leur sujet, de lui demander ce que signifiait telle ou telle anecdote du manuscrit, à quelle date elle se devait placer; j'avais besoin qu'il prévînt même mes questions, qu'il me les racontât agissants et vivants, qu'il m'affirmât en quelque sorte leur existence par la sienne, ne fût-ce qu'au moyen d'une lettre. Et rien! Quinze jours s'écoulèrent. Pas un mot de Londres! Pourquoi? Pourquoi? Qui sait si Fourguisse n'était pas mort? Et eux, qui sait même s'ils avaient jamais vécu, après tout? A certains moments, je me surprenais à en douter. Je me forgeais des chimères absurdes : que Fourguisse avait inventé ces êtres fabuleux, qu'ils étaient seulement les incarnations symboliques de ses théories. Ou bien, s'ils étaient en effet, je me mettais à craindre alors qu'il ne se fît un pervers plaisir de me les avoir révélés et de ne point me les laisser connaître. Bref j'étais littéralement détraqué.

Au bout d'une quinzaine, n'y pouvant tenir,

exaspéré d'un silence si abominablement injuste, convaincu d'ailleurs que Fourguisse excuserait plus tard ma désobéissance expliquée, et qu'il en trouverait assez la raison (telle je me la donnais) dans mon affectueuse inquiétude à son égard, je résolus d'enfreindre ses ordres et de pousser une pointe furtive jusqu'à la rue Basse-Montfaucon. En toute franchise, je cédais surtout à un impérieux appétit de me donner, à mes propres yeux éveillés, la preuve que tout cela n'était pas un cauchemar, et qu'au moins la Vidalencq, elle, se manifestait en chair et en os, personnage réel.

J'y allai à la brune, entre chien et loup, devant que les réverbères ne fussent allumés. Regarder la maison en passant, à la dérobée, apercevoir la Vidalencq sans en être aperçu, cela me suffirait. Je n'exigeais pas davantage; mais il me fallait au moins cela.

Un coup de poing en pleine poitrine ne m'eût pas collé au mur, plus suffoqué, les jambes plus flageolantes, le cerveau plus vide, que ne le fit cet inattendu spectacle, auquel je refusai d'abord de croire, duquel pourtant je dus bien constater l'indéniable existence : boutique, hôtel, devanture et fenêtres, tout était clos hermétiquement !

Un soudain rayon d'espoir, toutefois ! Peut-être la marchande de bric-à-brac ferme-t-elle ainsi toujours de bonne heure, par avarice ? Peut-être l'hôtel est-il sans clients ? Peut-être la Vidalencq est-elle malade ?

Je cours au vieux bouquiniste et je m'informe auprès de lui.

— Est-ce que l'hôtel des Deux-Pies n'est plus ouvert?

— Non, monsieur, vous voyez bien.

— Depuis longtemps?

— Dix à douze jours.

— La patronne n'est pas morte?

— Elle ne l'était toujours pas quand elle est partie. Seulement le petit n'avait pas très bonne mine, ni la grand'mère non plus. C'est tout ce que je peux vous dire.

— Quel petit? Quelle grand'mère?

Je ne sais pourquoi, ce petit, je me figure que c'est Gabriel, et, la grand'mère, que c'est la Morganges. Idée insensée, bien sûr! Mais je l'ai, telle quelle. Et ma question dernière en a été tout émue, tremblante, angoissée, passionnée. Cela rend le bouquiniste méfiant, et il rompt les chiens par ces mots de congé :

— Ah! mais, assez, assez, n'est-ce pas? La Vidalencq reviendra un jour ou l'autre. Sa maison n'est pas à vendre ni à louer. Et la vieille n'aime pas bien que les voisins s'occupent tant que ça de ses affaires. Elle n'est pas bonne quand elle vous en veut, fichtre! Bonsoir, monsieur.

II

Si peu encourageant que fût ce début d'enquête, je ne renonçai pas à la poursuivre. La rue Basse-Montfaucon devint ma promenade quotidienne, avec station devant l'étalage du bouquiniste. Que diantre! Je finirais tout de même par lui desserrer les dents, à ce *tombeau des secrets*, comme disait son enseigne d'écrivain public! D'abord, il fallait bien qu'il me parlât, pour me vendre ses bouquins. Je feuilletais. Je marchandais. Je ne passais pas de jour sans acheter. A peu de frais, au reste! Les *occasions* les plus rares, de son rayon étiqueté *livres curieux*, portaient au dos des reliures un prix toujours abordable, variant de cinquante centimes à trois francs. Quand c'était ce maximum de trois francs, le bonhomme clignait de l'œil et faisait la bouche en cul de poule; puis, secouant la poussière de la tranche, me murmurait à l'oreille avec un air mystérieux :

— Oh! ça, monsieur, ça, vous savez, introuvable. S'il n'était pas rogné, il vaudrait cher.

Et, après quelque marchandage, il me laissait prendre l'introuvable à deux vingt-cinq, non sans soupirer :

— J'y perds cinq sous. Enfin!

De l'hôtel des Deux-Pies et de ses hôtes, par exemple, je ne soufflai plus mot, courageusement, pendant une bonne semaine encore. Il s'agissait, avant de revenir à la charge, de capter tout à fait la confiance du père Parignon. J'y arrivai par mes achats, par mes marchandages surtout, qui lui faisaient dire :

— Vous vous y connaissez, vous!

En encre, en plumes et en papier aussi, paraît-il, je m'y connaissais, l'ayant félicité sur son attirail d'écrivain public, un jour que je l'avais trouvé à la besogne. Il fignolait une page, sur papier ministre, avec une plume d'oie, et d'une encre très noire. Je m'étais extasié, très sincèrement d'ailleurs.

— Où diable vous procurez-vous des matières et des instruments de travail aussi parfaits?

— Ah! monsieur, le bon papier, il n'y en a plus. Celui-ci est encore le meilleur. Il vient d'une petite vieille boutique que je connais, au Marais. Pour ce qui est des plumes d'oie, je les taille moi-même, au canif. Quant à mon encre, elle est unique à Paris. Je la fais. Personne ne sait la faire comme moi. Après moi, bonsoir! Mon concurrent, là-bas, s'imagine que son secret vaut le mien. Il fabrique

son encre aussi. Du cirage, monsieur, et du cirage gris! Son encre, son secret! Pauvre andouille, va! Tandis que moi...

Et il traçait, en effet, ses pleins et ses déliés d'un noir pur, net, gras et luisant. C'était admirable, certes, et j'admirai, ce qui me valait des phrases de ce genre :

— Ce n'est pas commun, monsieur, croyez-moi, les gens qui savent ce que c'est que de la vraie encre. On en a la passion, dame, ou on ne l'a pas, voilà tout.

Eh bien! cette passion, je l'avais!

La sympathie, déjà semée, germa soudain. Quelques petits verres pour l'arroser ne furent pas de refus. Ils hâtèrent la floraison de la confiance, dont je me décidai finalement à risquer la cueillette.

— Un qui s'y connaît encore mieux que moi en tout ça, bouquins, papiers, plumes, encre, oui, mieux que moi, pour sûr, et, ma foi, presque aussi bien que vous, c'est mon ami Fourguisse. En voilà un, de sérieux amateur!

— Fourguisse? Qui ça, Fourguisse!

L'étonnement n'était pas joué. Parignon ignorait évidemment le nom de Fourguisse.

— Mais, repris-je, vous savez bien! Mon ami de l'hôtel des Deux-Pies, parbleu!

— Ah! le petit rigolo toujours en habit?

— Parfaitement.

— Il s'y connaît tant que ça?

— Comme je vous le dis.

— Eh bien! il n'en a pas l'air. Jamais il n'a fourré le nez dans mon étalage. Et plus de cent fois il m'a vu écrire, sans avoir l'idée seulement de s'arrêter une minute, de venir regarder.

— Oh! il n'a peut-être pas le loisir.

— Ça, c'est vrai. Toujours absorbé, ce paltoquet-là! Toujours pressé! Il ne vous dit même pas bonjour. Toujours pressé comme un lavement. C'est quelque savant, je me figure, n'est-ce pas? Un médecin, qu'on dit, dans le quartier. Moi, je penche plutôt pour un magnétiseur. Avouez que je n'ai pas tort, hein?

Le père Parignon m'interrogeait, moi! Tout allait au mieux. Je n'avais plus mine d'être un questionneur indiscret. Je devenais le questionné. J'y fus complaisant. Et mes réponses me permettant d'en solliciter d'autres en retour, je pus glisser quelques demandes, astucieusement, négligemment, sans paraître plus curieux qu'il ne fallait, sans effaroucher le bonhomme, mais au hasard de la conversation à bâtons rompus, histoire de bavarder!

III

J'appris ainsi, en plusieurs fois, peu à peu, par détails à la débandade, tout ce que le père Parignon pouvait m'apprendre sur l'hôtel des Deux-Pies et ses hôtes, et vraisemblablement tout ce qu'on en devait connaître dans la rue Basse-Montfaucon.

Pour lui, en somme, ce n'était pas grand'chose de net, surtout dans ses premières révélations, et à diverses reprises il s'étonna même de l'intérêt que je semblais dès alors y prendre, quand je ne me surveillais pas assez en l'écoutant.

Pour moi, j'avais précisément peine à me surveiller la plupart du temps, à cause des jours soudains que ses racontars m'ouvraient sur la vie de Gabriel et de la Morganges. Dans de menus faits, qu'il donnait souvent comme sans importance, je voyais, j'entrevoyais au moins, je devinais, j'imaginais des séries entières de choses où se passionnait mon attention.

Même, plus était vague ou inexplicable ce que

me disait le bonhomme, plus cela m'induisait en de précises et possibles explications, ou en d'étranges hypothèses. Dans l'état de curiosité non satisfaite et d'exaltation où me tenaient toujours et le souvenir des confidences si substantielles de Fourguisse et la lecture incessante de son manuscrit aux si suggestives anecdotes, tout prenait un sens à mes yeux, ou plutôt je voulais que tout en eût un; et ainsi je me forgeais, sur des données souvent *quelconques*, un roman captivant et mystérieux.

Ce qui me rendait ce roman d'autant plus captivant et mystérieux, c'est qu'à travers ces données quelconques fournies d'abord par le père Parignon, il y en avait une tout à fait capitale : la présence de la Morganges dans cet hôtel borgne, dans cette rue lépreuse.

Comment, par quel chemin, quelles aventures, pourquoi, était-elle venue échouer ici, celle que le récit de Fourguisse avait laissée installée en son hôtel à larbins et à équipage, celle qui alors était la glorieuse et triomphante baronne de Morganges? Je ne pouvais m'en faire absolument aucune idée. J'en étais réduit aux suppositions les plus chimériques, les plus absurdes.

Car non seulement la Morganges était bien une des locataires de la Vidalencq; mais elle y était sous les espèces d'une créature ne ressemblant en rien à la radieuse déesse représentée par Fourguisse; elle y était celle que le bouquiniste avait désignée de ce nom, si improbable pour elle :

— La grand'mère!

Cette pensée insensée que j'avais eue alors, en la trouvant insensée, et sans pouvoir m'en défendre, à savoir que la grand'mère signifiait la Morganges, cette pensée se manifestait exacte au contrôle des détails fournis maintenant par le bouquiniste.

Et en même temps, pour achever d'épaissir les ténèbres du cauchemar où je bâtissais le plus fou des romans, la Morganges présente en cet hôtel des Deux-Pies, la grand'mère dont le *petit* était évidemment Gabriel à l'estime du bouquiniste, cette invraisemblable Morganges, le père Parignon affirmait ne l'avoir jamais vue.

Mais le roman que j'imaginais de la sorte, il n'est pas utile que j'en fasse part ici, n'écrivant pas l'histoire de mes songes. Chacun pourra inventer l'histoire des siens, en imaginant aussi le roman que lui inspireront les données *quelconques* du bouquiniste, et cela vaudra beaucoup mieux.

De ces données, recueillies comme je l'ai dit, en plusieurs fois, à la débandade, et par de patientes astuces, je me bornerai seulement à extraire un récit assez clair et suivi, autant que possible. A la lueur des confidences parlées de Fourguisse, et des anecdotes consignées dans son manuscrit philosophique, on tâchera de reconstruire tant bien que mal l'existence de Gabriel et de sa mère pendant les quatre années qui vont de 1871 à 1875. On y tâchera, ainsi que j'y tâchai moi-même, à tâtons et dans une demi-obscurité, parfois en pleine

nuit, ne connaissant pas ce qui s'était passé depuis 1868, date de l'entrée de Fourguisse dans la famille Langliac-Bardin. Le fameux *Breviarium* annoncé dans une de ses dernières lettres (octobre 1875) et qui devait être le mémorial de la période commençant en 1868, ce *Breviarium*, si ardemment souhaité par moi, je l'attendais toujours, hélas! et toujours sans recevoir de Fourguisse la moindre nouvelle, pas même signe de vie. Il faudra donc qu'on l'attende comme je l'attendais.

Qu'on veuille bien se reporter à la description de la rue Basse-Montfaucon, consciencieusement faite au début de ce livre; qu'on se figure l'hôtel des Deux-Pies, vu seulement de l'extérieur, devanture et volets clos, avec son enseigne grinçante, unique reste de vie sur ce tombeau; qu'on se rappelle en même temps la Morganges et le Gabriel montrés par Fourguisse; et résumons les confidences telles quelles du père Parignon, en faisant aux impatients grâce des innombrables digressions bouquinières, calligraphiques, voisineuses, et autres, voire calembouresques, dont il enguirlandait sa causerie, jusqu'à dire parfois, pour bien prouver qu'il n'était pas une bête :

— Enfin, de petit verre en petit verre, vous me les tirez tout de même du nez, les vers!

IV

Le père Parignon était établi bouquiniste et écrivain public rue Basse-Montfaucon depuis quarante ans, et il avait toujours connu l'hôtel des Deux-Pies et un bric-à-braç au numéro 7, et toujours des Auvergnats tenant le bric-à-brac et l'hôtel. Aussi n'avait-il pas été surpris, ni personne non plus dans la rue, de voir s'y installer, en 1871, la Vidalencq, une Auvergnate encore. C'était la tradition.

En revanche, tout le monde avait jaboté, et ferme, que la nouvelle propriétaire (car la Vidalencq, on l'avait su, achetait la maison) estimât nécessaires des réparations à cet *immeuble*, le meilleur de la rue parmi les anciennes bicoques. Mâtin! Elle avait donc le sac, celle-là? Et c'était une drôle d'Auvergnate, de jeter ainsi son argent par les fenêtres!

Car elle l'avait jeté par les fenêtres, positivement, par les fenêtres du premier étage. Des

briques, de bonnes briques toutes neuves, des cloisons, de braves cloisons pas du tout vermoulues, des cheminées en simili-marbre renouvelées il n'y avait pas encore huit ans, des malons en beaux carreaux octogones nullement usés, tout cela par les fenêtres avait passé dans la rue, emporté comme gravats et démolitions. Bref, quatre chambres et trois cabinets, qui formaient l'étage, avaient été chambardés pour faire place à deux grandes, larges et hautes pièces.

Et ces deux pièces, on les avait raclées, lavées, peintes, tendues, parquetées, oui, parquetées en chêne. Et dans chacune on avait construit une cheminée en vrai marbre. Et des tapissiers étaient venus mettre là en ordre des meubles superbes, amenés dans une énorme voiture de déménagement, et des rideaux de soie, et de la moquette, et deux toilettes, et une baignoire, parfaitement, une baignoire.

Pour qui, je vous le demande un peu, pour qui? Quels locataires espérait-elle donc raccrocher rue Basse-Montfaucon, cette toquée d'Auvergnate? A moins qu'il ne lui fallût à elle-même tout ce tralala! Une rentière, alors, la Vidalencq?

Mais non, puisque en achetant la maison elle avait acheté aussi le fond de bric-à-brac, et, puisqu'elle continuait à y brocanter, et puisqu'elle gardait aussi l'enseigne des Deux-Pies indiquant le maintien de l'hôtel!

Ah! les clients, par exemple, pour les chambres

garnies, bernique! Pas moyen d'en être! De temps immémorial, l'hôtel avait logé surtout des filles, plus ou moins en carte, et leurs messieurs. En outre, des coucheurs de raccroc! Quelques voyageurs aussi, égarés là par hasard sans doute! Trois vieux habitués cependant: un employé des omnibus, un clerc d'huissier, et un surveillant du marché Saint-Germain. Ces trois-là, au premier étage. Devant le chambardement des cloisons, comme de juste, tous les trois décanillés. Les autres, ouste! Flanqués à la porte! Et aux renvoyés, d'ailleurs, ainsi qu'aux survenants, aux passadeurs, désormais cette réponse à laquelle il n'y avait rien à répliquer :

— Toutes mes chambres sont retenues.

Comment ça, toutes ses chambres! Au second étage seulement il y en avait sept, et encore une demi-douzaine de cabinets dans les mansardes! Et tout cela retenu! Par qui?

Avec la Vidalencq était arrivée une autre Auvergnate, vieille, en coiffe noire de son pays, et sourde comme un toupin. Celle-là devait être sa cuisinière. Elle allait aux provisions, ne sortait que pour ça, ne parlait que pour ça. Sans les marchandes, avec qui elle chicanait sur les prix, en râleuse infatigable, on aurait pu la croire non seulement sourde, mais sourde-muette. Jamais un mot, ni bonjour, ni bonsoir, ni même un fichtre, ni même un fouchtra, ni rien, à âme qui vive!

A elles deux, cependant, que diantre, elles ne

pouvaient pas emplir cette grande baraque! Et néanmoins elles y vécurent d'abord toutes seules, pendant six semaines.

La boutique ouvrait à huit heures du matin, fermait à six heures du soir. Quelquefois elle n'ouvrait pas du tout, un jour, deux jours de suite, même. Du reste, quand c'était ouvert, les acheteurs n'y étaient reçus qu'en rechignant. Quant aux voisins et voisines qui avaient essayé d'entrer en relations avec la Vidalencq, on avait répondu à leurs avances de causette par un péremptoire :

— Je n'aime à parler aux gens qu'en patois de chez nous.

Ce qui, d'ailleurs, était une mauvaise défaite; car, prenant la balle au bond, le petit charbonnier et mastroquet du numéro 8, un pays, un de là-bas, un pur *vougri*, qui avait offert ses services comme fournisseur, et une tournée en guise de bienvenue, s'était vu rembarré ni plus ni moins que les autres, et plutôt plus, puisque c'était en patois.

Il avait bien fallu se résigner à laisser les deux solitaires dans leur solitude et à les considérer comme des sauvages qui voulaient délibérément rester sauvages. On s'en était vengé comme on avait pu, par des potins, des gouailleries. Le plus cruel des potins, colporté par les filles et leurs messieurs chassés de l'hôtel, consistait à dire que la Vidalencq et sa bonne *étaient de la garde nationale*. La plus spirituelle des gouaille-

ries était due à l'invention du *vougri* rabroué, qui la répétait volontiers plusieurs fois par jour, l'accompagnant chaque fois d'un large rire à trente-deux dents.

— Ch'est, disait-il, l'hôtel des deux pies qu'elles j'y ont la pépie.

V

Enfin! voici des locataires! Toute la rue est en branle-bas. On sort sur le pas des portes. C'est un événement. Une voiture de remise s'est arrêtée devant le numéro 7, et un camion la suit, chargé de grandes malles. Au flanc des malles, sur les étiquettes du chemin de fer, on lit que les bagages viennent de Londres. Épatement! Les locataires sont donc des Anglais! Ah! des Anglais! Ça va être rigolo!

De la voiture descendent d'abord deux hommes, l'un qui a tout l'air d'un English, en effet, sous son bonnet de voyage, son immense pardessus-guérite à carreaux, l'autre qui ressemble plutôt à un médecin, avec son chapeau tromblon, ses lunettes et son habit à queue de morue.

Un médecin, pour sûr! Et c'est sa malade qu'il amène, la troisième personne qu'on tire de la voiture maintenant.

Ce qu'on prend de soins, de précautions, pour celle-là! Le médecin et l'English la tiennent par-dessous les bras. La Vidalencq et sa bonne ont roulé sur le trottoir un fauteuil canné. On y installe l'impotente. Les hommes du camion s'offrent pour transbahuter le colis vivant dans la boutique. Mais on ne veut pas d'eux. C'est la Vidalencq et sa bonne elles-mêmes, et aussi l'English, tous avec des mouvements très doux, sans cahots, qui se chargent de la chose. Et les curieux qui guettent de l'autre côté de la rue voient le fauteuil et ses trois porteurs, une fois dans la boutique, s'engager dans l'escalier du fond et lentement monter vers le premier étage.

Mais ce qu'ils n'ont pas vu, par exemple, ce que personne n'a vu, et ce que personne, d'ailleurs, ne verra jamais, ni dans la rue, ni aux fenêtres, ni nulle part, c'est le visage de la malade.

Une vieille, il n'y a pas à en douter, à cause de son corps tout ramassé sur lui-même, de ses jambes immobiles, et aussi du respect que lui témoignent les deux Auvergnates, l'English et le médecin. Mais rien de plus à deviner! La tête est couverte d'une mante épaisse qui l'embéguine de ses plis noirs; et même à l'entre-bâillement de ces plis, quand ils se sont un peu dérangés et soulevés à la mise hors de la voiture, on n'a encore aperçu que du noir et du noir, comme si la face était entièrement masquée de plusieurs voilettes l'une sur l'autre.

Quelqu'un, néanmoins, a prétendu qu'il avait distingué des cheveux blancs, tout blancs.

Puis, la friturière du numéro 5, en s'approchant tout près, malgré la Vidalencq, a parfaitement entendu parler la malade. L'English demandait doucement :

— Tes jambes ne pendent pas trop dans ce fauteuil-là?

Et la vieille avait répondu

— Non, mon cher petit.

Les voyageurs installés, les bagages déchargés, la boutique close, on avait commenté le peu qu'on savait, et la conclusion des commentaires s'était formulée de la sorte pour la rue :

— La Vidalencq loge un Anglais, parlant le français sans trop d'accent, et qui est venu à Paris, accompagné de son médecin, afin d'y faire soigner sa grand'mère paralytique.

Et il avait bien fallu se contenter de ça, même les plus *sondeurs*, à la tête desquels était le père Parignon.

VI

Au surplus, la présence des trois nouveaux habitants n'avait changé en rien la physionomie silencieuse et renfermée de l'hôtel des Deux-Pies. La bonne à façons de sourde-muette continuait de vaquer à ses occupations de bonne, en sourde-muette. La Vidalencq brocantaillait par contenance, semblait-il, sans conviction, toujours renfrognée et recevant mal les rares clients qui se hasardaient à pénétrer chez elle. On se demandait même pourquoi diable elle s'obstinait à tenir boutique, puisque la plupart du temps, quasi trois jours sur cinq, elle n'ouvrait seulement pas sa devanture, ou n'en ouvrait que la porte. Quant aux deux hommes, ils allaient et venaient d'une manière très irrégulière, ne sortant presque jamais ensemble, ne parlant à personne dans la rue. Tout ce dont on était sûr, c'est qu'ils avaient l'un et l'autre une clef de la devanture, leur permettant de rentrer à n'importe quelle heure, et

qu'en somme ils avaient plutôt l'allure, surtout l'Anglais, d'être là des propriétaires que des locataires. De la malade, aucune nouvelle, rien qui pût faire soupçonner qu'elle vivait internée dans cette maison. La haute fenêtre de droite, au premier étage, celle de sa chambre vraisemblablement, ne laissait jamais voir aux voisins d'en face l'intérieur de cette chambre. Les vitres en étaient tendues de rideaux à la guipure non transparente; et, quand on entendait le grincement de l'espagnolette pour aérer la pièce, c'était le soir, à nuit pleine, la pièce disparaissant alors dans une obscurité où l'on ne pouvait discerner quoi que ce fût; et tout de suite, d'ailleurs, sur cette obscurité, se fermaient les persiennes. L'impotente se tenait-elle là, derrière, à respirer un peu le frais? On le supposait; mais nul bruit indicateur n'autorisait à l'affirmer positivement. Bref, l'hôtel des Deux-Pies demeurait, selon l'expression du père Parignon, une véritable boîte à mystères.

Ces mystères, au reste, on avait vite renoncé à en chercher la clef, parmi les commérages de la rue qui avaient ample nourriture d'autre part, aux querelles des filles fréquentant les cabarets borgnes, aux rivalités des petits commerçants du quartier, surtout aux mille et un cancans du marché Saint-Germain, bruyant forum de cette espèce de cité.

Seul, par désœuvrement et par curiosité naturelle, le père Parignon ne se décourageait pas.

Grand liseur de romans, il se plaisait à en imaginer là de très étranges, et nourrissait ses hypothèses, à ce propos, de patientes et ingénieuses observations.

C'est ainsi qu'il avait d'abord acquis la certitude que le prétendu médecin n'était pas le moins du monde médecin, ou en tout cas ne voulait pas se donner et passer pour tel. De cela le bouquiniste répondait, ayant un jour bravement arrêté l'homme à queue de morue, en lui proposant d'acheter un vieux livre de chirurgie, avec d'intéressantes gravures xylographiques, qu'il lui mettait sous le nez sans crier gare, au coup portant de cette brusque interpellation :

— Pardon, monsieur le docteur ; mais je crois que voilà du nanan pour vous. Je ne vous le vendrai pas cher.

A quoi le savant en lunettes, ne prenant pas même la peine de regarder les planches d'anatomie, si intéressantes, avait riposté du tac au tac, son chemin continué :

— Merci bien ; je ne suis pas amateur, ni docteur non plus, pour votre gouverne.

Mais le père Parignon avait l'*œil*, et, ayant remarqué que le pèlerin gesticulait toujours en grands gestes pendant qu'il marchait, jusqu'à faire halte parfois comme pour se donner tout entier à son télégraphe de bras, ayant aussi noté le regard vrillant et appuyeur qui flambait au-dessus des besicles, et rapprochant de ces deux détails significatifs la

mise singulière, la face glabre, l'air dominateur du gnôme, le subtil bouquiniste s'était dit :

— Toi, tu sais, je n'y coupe pas dans tes dénégations. Tu es médecin à ta façon. Exercice illicite, mon malin ! Et tu ne veux pas qu'on s'en doute, voilà tout !

Et il avait sagacement conclu, fier de sa découverte, à un magnétiseur.

Autre trouvaille : l'English n'était pas plus English que vous et moi ! A preuve, avant tout, son accent. La friturière, dès le premier jour, assurait qu'il n'en avait pas trop. La vérité, c'est qu'il n'en avait pas l'ombre. Il causait, celui-là, un peu plus volontiers que le reste de la maisonnée, particulièrement aux gosselines des échoppes, à qui souvent il donnait des sous. Eh bien ! non seulement il leur parlait français, ce qu'il y a de plus français ; mais il avait même, au bout de ses phrases, une pointe de traînasserie toute faubourienne, quand il s'amusait à *jaspiner* avec les mômes dans leur langage. Cette pointe-là, ça ne s'acquiert pas, voyons ! On l'a de naissance !

Et puis, le fameux pardessus-guérite à carreaux, ce qui lui avait donné au début l'air si anglais, il ne le portait sûrement qu'en voyage. Le reste du temps, vêtu en Parisien pur sang, de couleurs élégantes, plutôt atténuées, sans rien de criard.

— Enfin, comme on ne sait s'habiller qu'ici, quoi ! Encore une chose qu'on a dans les veines quand on

est de Pantin ! Et il en est autant que Bibi, c'est moi qui vous le dis.

Car le père Parignon, vieux champignon du pavé, avec sa houppelande graisseuse, sa casquette poilue, ses galoches, tout mal fichu qu'il était, n'en avait pas moins la prétention, et justifiée, de posséder ce sentiment de la toilette, ce goût, ce flair, grâce auquel un petit trottin de chez nous s'y entend mieux en *chic* que bien des grandes madames d'ailleurs.

— Donc, vous pouvez me croire, pas English pour un sou, le monsieur! Mais, par exemple, monsieur de qui, monsieur de quoi, et travaillant de quel état? Voilà ce que je n'ai jamais pu tirer au clair. Et je le donne en mille au plus mariolle des mariolles!

Ici, et chaque fois que revenait cette constatation de radicale impuissance à définir la profession de Gabriel, toutes sortes de suppositions où le liseur de romans enfourchait des dadas chimériques, en les déclarant lui-même chimériques, et sans se douter qu'il galopait, ma foi, à peu près en pleine vraisemblance et non loin de la vérité. Car il inventait une sorte de bâtard, d'aventurier, d'homme à femmes, héros d'histoires ténébreuses et en même temps illuminées par des feux d'artifice de millions. Et la grand'mère mystérieuse y devenait la victime de quelque drame horriblement compliqué, dont la Vidalencq avait dû être témoin, peut-être confidente, et dont le

magnétiseur tenait les fils. Et il en forgeait, le bouquiniste bouquineur, et il en machinait, des intrigues, des péripéties, de quoi farcir des feuilletons interminables!

— Sur quoi je bâtis tout cet échafaudage? Mais, d'abord et d'une (et n'y eût-il rien de plus, que ça me suffirait), sur sa binette à lui.

Et il m'en faisait la peinture, et j'aimais particulièrement à le ramener à ce portrait, à lui demander de m'en bien préciser les lignes, les nuances, les détails, pour tâcher de m'en figurer un moi-même, et de connaître enfin un peu, fût-ce à travers ces gros yeux d'homme du peuple, l'*Aimé* qui me restait toujours inconnu.

Mais, en vérité, je n'y parvenais pas. Si observateur que le père Parignon se flattât d'être, et il l'était en effet, ses observations sur le physique de Gabriel se réduisaient à des pauvretés d'où je ne pouvais tirer aucune mage riche de renseignements, ni même du tout aucune image nette.

Il en résultait dans mon cerveau un Gabriel qui n'était ni grand ni petit, ni gros ni maigre, ni brun ni blond, ni aux yeux foncés, ni aux yeux clairs, mais une sorte de fantôme indéterminé; car les données fournies par le bonhomme semblaient la plupart du temps contradictoires et se détruisaient les unes les autres. Sans le vouloir, et sans y chercher malice, il me répondait toujours en concluant, à la mode normande, selon la formule :

— Pour une année où il n'y a pas de pommes,

il y a des pommes; et pour une année où il y a des pommes, il n'y a pas de pommes.

Et lui-même, quand je lui faisais remarquer qu'il ne me notait rien de précis, qu'il affirmait tantôt ceci et tantôt cela, il finissait par m'avouer :

— Mais, qu'est-ce que ça fait? Ceci est vrai, et cela est vrai. Voilà tout ce que je peux vous dire. Seulement, ce que je peux vous dire aussi, c'est que ce mâtin-là, j'en suis sûr, doit être aimé comme il le veut, quand il le veut et par qui il le veut. Telle est mon idée; et son portrait le plus ressemblant, c'est de dire ça.

VII

Tout en admirant, d'ailleurs, combien le vieux bouquiniste voyait clair, justement parce qu'il ne voyait rien, tout en songeant que Fourguisse aurait admiré lui-même cet indéfini portrait de l'indéfinissable, je me rabattais aussi, par curiosité avide d'aliments plus tangibles, sur force faits positifs, que le père Parignon avait soigneusement ramassés, et dont je me régalais ; car on ne doit pas oublier que, s'il imaginait ses romans à l'aide de faits ainsi observés, je n'étais pas en reste d'imaginer aussi les miens là-dessus. Et, comme on va en juger, il y avait de quoi !

En premier lieu, les habitants de l'hôtel des Deux-Pies ne recevaient jamais de lettres. Seul l'homme à lunettes en avait eu quelques-unes, et bien rares, tout au plus une demi-douzaine en quatre ans. On le savait par le facteur, qui n'apportait là que des prospectus adressés à la Vidalencq comme commerçante et teneuse de garni. Et cependant, ils en écrivaient, eux, des lettres, ces gens à

qui personne, semblait-il, n'écrivait. De cela aussi on était sûr, non seulement parce qu'on voyait souvent l'homme à lunettes jeter des enveloppes timbrées à la boite du boulevard Saint-Germain; mais encore parce que la bonne passait, non moins souvent, avec de véritables paquets de missives, qu'elle allait d'ailleurs mettre à la poste dans un autre bureau que celui du boulevard.

— Ah! ah! et où donc?

Un petit loupeur du marché, recruté par le père Parignon, avait filé l'Auvergnate. Elle se rendait, avec ses paquets, rue Jean-Jacques-Rousseau, bureau central.

Ainsi, ces cachottiers répondaient. A quelqu'un, sans doute, n'est-ce pas? On n'épistole pas comme ça dans le vide, à la lune peut-être!

Le petit loupeur avait alors été détaché sur la piste de la Vidalencq en personne, les jours où elle s'absentait, fermant sa boutique pour une heure ou deux, la brocanteuse *à la manque!* Et le petit loupeur l'avait suivie, dès la seconde fois, jusqu'au même bureau central; puis, à la troisième, il était entré aussi dans le bureau, en se dissimulant adroitement parmi la foule, en fouine, pour ne pas être aperçu de la méfiante Auvergnate; et ce coup-là, il l'avait bel et bien vue demander à voix basse, recevoir, et aussitôt fourrer dans son cabas, une assez volumineuse correspondance.

— Où ça, monsieur? Vous devinez, hein? Au guichet de la poste restante.

Les fameux sauvages n'étaient donc pas des sauvages pour tout le monde. Ils avaient des relations, des connaissances, des affaires! Seulement ils ne voulaient pas qu'on le sût dans leur quartier; ils craignaient des indiscrétions possibles, si improbables qu'elles fussent, commises par les employés du boulevard Saint-Germain, voisins de la rue Basse-Montfaucon; bref, ils prenaient leurs précautions comme des gens qui ont du pas-propre et du méli-mélo à ne point laisser flairer.

Ah! ces lettres portées rue Jean-Jacques-Rousseau par la bonne, et celles rapportées de là-bas par la Vidalencq, c'est ça qui aurait été du bon gobichonnage pour le père Parignon! Et comme il s'en pourléchait ses vieilles moustaches de fouille-au-pot, rien qu'à l'idée de ce qu'il y pourrait savourer, et des romans qu'il en mijoterait, non plus de viande creuse, mais de rare gibier au fort faisandage!

— Seulement, vous savez, quoique curieux, on est honnête. J'en aurais trouvé une, que je ne l'aurais pas lue, parole! Foi d'écrivain public qui n'a jamais menti à son enseigne!

Au surplus, même un filou aurait eu du fil à retordre pour s'en procurer une, de ces lettres. La bonne vous les portait à deux mains, dans ses mains serrées d'Auvergnate, comme des reliques. Et pour ce qui est du cabas de la Vidalencq, elle ne le tenait pas par les anses, elle, non, mais dans ses bras croisés à même son cœur, par-dessous sa

cape en limousine, ainsi qu'un enfant chéri qu'elle gardait précieusement au chaud, et qu'on ne lui aurait pas arraché, qu'on n'aurait pas seulement touché, sans recevoir aussitôt une mornifle à vous en faire rendre une autre par les maisons.

C'est qu'elle avait, la Vidalencq, quoique d'apparence mafflue, des muscles au lieu de graisse; et ses doigts, en forme de grosses saucisses, étaient des saucisses comme celles des devantures de charcutier, pas de chair molle, mais de bois dur. Et bougrement! On s'en était aperçu de reste le jour de la fameuse histoire des deux faux inspecteurs, une histoire qui avait révolutionné toute la rue Basse-Montfaucon, et dans laquelle d'ailleurs toute la rue avait pris fait et cause pour la patronne des Deux-Pies, si peu aimée qu'elle fût. Mais enfin, quoi! Des inspecteurs, faux ou vrais, c'est toujours de la police, ou au moins des gens qui veulent vous faire peur avec l'idée de la police. Et on ne l'avait pas *à la bonne* pour la *rousse*, rue Basse-Montfaucon. Alors, dame!

Elle vaut la peine d'être contée par le menu, cette histoire des deux faux inspecteurs. Le père Parignon en tirait les hypothèses les plus romanesques. Et moi de même, je l'avoue; et les miennes et celles qu'on pourra faire avec moi, plus singulières encore que toutes celles du vieux liseur de romans, étant donné ce que l'on connaît du passé de la Morganges.

VIII

C'était dans les premiers temps après l'installation des habitants nouveaux à l'hôtel des Deux-Pies, vers le quatrième mois environ. La Vidalencq se montrait alors tout à fait farouche, hérissée de méfiance. Elle devait par la suite, à la longue, détendre un peu cette sauvagerie hargneuse ; mais à ce moment elle la manifestait en plein, au point que depuis quelques jours elle tenait sa boutique hermétiquement close, ne laissant ouvert dans la devanture que juste l'endroit de la porte. Encore, lorsque par hasard elle se trouvait seule à la maison, ramenait-elle sur cette porte vitrée les deux lourds volets en chêne massif, ce qui la barricadait positivement chez elle. De même, lorsqu'elle sortait, elle enfermait la bonne et les locataires dans cette inexpugnable forteresse.

Sans doute elle avait à cette époque le pressentiment de quelque danger. Le jeune homme et l'homme à lunettes pareillement ; car eux ne

s'absentaient plus ensemble, et toujours il en restait un au logis, comme de garde. Ou bien leur absence simultanée ne durait qu'un quart d'heure, vingt minutes au plus. Voilà une semaine que le père Parignon le remarquait.

Il avait remarqué aussi, dans la rue, à plusieurs reprises, les allées et venues de figures étrangères au quartier. Des gens qui se donnaient l'allure de passants, mais qui se la donnaient, on n'en pouvait douter en y prêtant un peu d'attention. Car ils marchaient d'un air indifférent visiblement affecté, et malgré eux coulaient à la dérobée des regards inquisiteurs vers l'hôtel des Deux-Pies. Quatre fois le père Parignon avait noté la chose. Les particuliers n'étaient jamais les mêmes; mais toujours ils avaient la même dégaine louche d'espions.

Et si le père Parignon les avait reconnus pour tels, on pense bien qu'ils n'avaient pas dû échapper non plus aux yeux aigus de la Vidalencq embusquée derrière la vitre de sa porte. De là, bien sûr, le redoublement des précautions.

Mais, probablement aussi, les mouchards s'étaient aperçus qu'ils étaient mouchardés; ou bien ils avaient appris ce qu'ils voulaient apprendre; ou bien ils faisaient chou blanc, et ce qu'ils cherchaient n'était point à l'hôtel des Deux-Pies; toujours est-il que les promenades de mines suspectes cessèrent. Pendant un mois, le père Parignon ne remarqua plus rien, sinon que la Vidalencq ne se relâchait pas de sa prudence, et au contraire faisait de plus en

plus âprement sentinelle. Sous aucun prétexte, maintenant, elle ne quittait sa boutique.

— Et elle avait le nez creux, la gaillarde ! Il est vrai qu'elle savait, elle, ce qui lui pendait, à son nez. Et ça devait être du propre, comme vous allez bien voir.

Un vendredi (le père Parignon se rappelait tous les détails), sur les huit heures du matin, voilà deux individus, en redingote boutonnée et chapeau haute forme, et l'un avec une serviette d'homme de loi, qui arrivent dans la rue et se dirigent tout droit vers le numéro 7. Ah ! sans se donner l'air de passants, ceux-là, sans dissimuler leurs intentions, mais d'un pas délibéré, en gens qui vont raide et net où ils ont à faire.

Vraisemblablement quelqu'un, posté aux aguets chez le petit mastroquet du 8, les avait prévenus que le moment était bien choisi. Car le père Parignon avait appris plus tard qu'un voyou inconnu s'était attablé chez le mastroquet dès six heures du matin et en était parti brusquement, juste un tantinet avant l'arrivée des deux personnages. Ceux-ci, sans doute, attendaient, dans un débit du boulevard Saint-Germain, tout proche, que le guetteur les avertît de l'occasion prête.

L'occasion prête, le moment bien choisi, les voici. Le jeune homme et l'homme à lunettes étaient sortis, en effet, vers sept heures et ensemble, contre leur habitude, et avaient pris un fiacre à l'angle de la rue et du boulevard, avec la hâte de gens qui

partent en voyage. La bonne venait de se rendre au marché. Sauf la grand'mère immobilisée dans sa chambre du premier étage, il n'y avait donc à la maison que la Vidalencq. Elle était alors sur le pas de sa porte ouverte, où elle donnait un coup de balai.

Aussitôt qu'elle aperçut les deux individus débouchant du coin et se dirigeant tout de go vers l'hôtel, elle lâcha son balai et se mit à tirer vivement les deux battants de son entrée, pour se clore. Mais elle n'en eut pas le temps. Les deux individus avaient pressé le pas. L'un, même, avait couru. Celui-ci, pesant de tout son corps sur le battant qui n'était pas encore ramené, dit soudain à la Vidalencq, et d'un ton de commandement :

— Pas la peine de fermer ! Nous avons une visite à faire ici, mon collègue et moi.

L'autre l'avait rejoint. Ils étaient tous deux presque collés à la Vidalencq, et comme s'ils s'appuyaient contre elle pour la repousser dans la boutique et y pénétrer du même coup.

Mais elle s'était solidement campée dans l'embrasure, s'arc-boutant du dos au chambranle et les poings crochés à la manette du battant déjà tiré, en sorte que la poussée des deux hommes fût vaine, malgré la soudaineté de leur attaque. La Vidalencq, au reste, ne se contentait pas de résister matériellement ; elle se défendait à coups de gueule aussi, et du plus haut de sa tête, criant aux intrus :

— Quoi ? Quoi ? Quelle vijite ? On n'entre pas

chez moi comme cha! Voulez-vous bien vous chauver, echepèches de galvaudeux !

Les redingotes et les chapeaux en tube ne la troublaient guère, et encore moins le ton d'autorité que venait de prendre l'individu à la serviette, qui brandissait cette serviette en disant :

— Une visite d'inspection! Nous sommes inspecteurs. J'ai là des papiers à vous faire signer.

— Des papiers ! répliquait la Vidalencq. Mettez-vous les-j'y quelque part, vos papiers. Je ne chigne rien, moi. On n'a rien à me faire chigner. Che n'est pas vrai. Une vijite d'inchepèquechion, avez-vous vu cha? Des inchepecteurs, vous! Allons donc! Inchepecteurs de quoi?

— Inspecteurs des garnis! Il faut nous montrer votre registre d'hôtel.

— Je ne tiens plus d'hôtel. Je n'ai pas de locataires.

— Ah! Et votre enseigne, alors, c'est donc pour les chiens?

— Peut-être bien; mais pas pour les rouchins en tout cas, et churtout pour les faux rouchins comme vous.

Et, sûre que le cri aurait de l'écho dans la rue, elle clama de toutes ses forces :

— A bas les rouchins! A bas la chale rouche! Vougri de chales rouchins d'occajion! A bas les rouchins!

On sortait des échoppes, des mannezingues; on s'ameutait; on arrivait à la rescousse.

Un des deux hommes, celui à la serviette, se recula d'un pas pour prendre élan, et dit à son acolyte, d'une voix basse, mais parfaitement entendue par le père Parignon qui s'était rapproché :

— Profite du coup de temps, passe et grimpe. Les papiers sont au premier, chez la mère. Voilà de quoi les mettre.

Puis, lui ayant donné la serviette, il se rua sur la Vidalencq, la tête et les poings en avant, pour la renverser d'un brusque renfoncement dans l'estomac.

Mais l'Auvergnate, quittant sa posture arc-boutée de guingois, avait fait face, les jambes en garde, le torse assis sur un jarret bandé, ses deux mains tendues à bout de bras et grandes ouvertes pour le recevoir. Et elle le reçut, en effet, la gorge prise par-dessous, le col étranglé dans ses pattes de bois qui se refermaient comme un étau. Elle n'avait seulement pas bronché au choc.

En même temps, comme l'autre essayait de passer, elle lui détachait de côté, dans les genoux, un coup de chausson en vache, qui l'envoya rouler au milieu de la rue, son chapeau de-ci, sa serviette de-là, le derrière cognant le pavé, à quilles rebindaines.

Elle n'avait toujours pas lâché le premier, à qui elle appuyait ses pouces sur le gaviot, lui faisant tirer la langue dans une face en tomate. Et, malgré les torgnoles qu'il tâchait de lui flanquer avec ses

pieds et ses mains, elle continuait à lui serrer la vis, sans d'ailleurs s'arrêter de crier :

— Ah! chales rouchins! Vougri de chales rouchins! Enlevez la rouche!

Elle le rejeta enfin, à demi étouffé, tout bleui, bavant rouge, râlant, au milieu de la foule accourue, qui faisait hostilement chorus avec l'Auvergnate.

Et son acolyte et lui, nu-tête, leurs belles redingotes de bourgeois transformées en vestes sans pans, leurs gueules de fliques vrais ou faux devenues des pommes cuites, se sauvèrent parmi les huées et les gnons, pouvant désormais consigner dans leurs papiers, après inspection sérieuse, que la rue Basse-Montfaucon est aussi appelée, par les gens du quartier, la rue aux paings.

Cependant, sans expliquer à personne quoi ni qu'est-ce, la Vidalencq avait profité du hourvari pour fermer son second battant de chêne et se recasemater dans sa citadelle si bien défendue, en sorte que lorsque arrivèrent deux sergents de ville attirés par les derniers échos du vacarme, ils ne trouvèrent plus à semoncer qu'une marchande des quatre saisons, dont la roulotte ne leur parut pas tout à fait en halte réglementaire.

Telle était la fameuse histoire des faux inspecteurs.

IX

C'était, d'ailleurs, la seule qu'eût à raconter, avec une aussi grande abondance de détails, le père Parignon. Ça et la correspondance par la poste restante, voilà les grands faits d'importance sur lesquels il revenait toujours le plus complaisamment.

Il m'apprit encore, toutefois, d'autres choses encore, auxquelles il attachait beaucoup moins de prix, mais qui néanmoins me donnèrent singulièrement à rêver.

L'homme à lunettes s'absentait assez souvent pour plusieurs jours de suite. Il prenait alors un fiacre à l'angle de la rue et du boulevard, où il y avait une station. Par les cochers, en lichottant chez le bistro de cet angle, le père Parignon avait su que l'homme à lunettes se faisait, ces jours-là, conduire à la gare du Nord, pour l'heure de l'express qui va en Angleterre.

Le jeune homme, lui (sauf ce vendredi où

étaient venus les faux inspecteurs), ne quittait point Paris; car ses absences les plus longues duraient à peine une demi-journée. Il dînait très fréquemment dehors, presque quotidiennement. Mais, quotidiennement aussi, et cela sans exception aucune, il déjeunait à la maison. Il n'y avait pas manqué une fois en quatre ans. Il rentrait, volontiers, assez tard dans la nuit. Mais sans doute il ne découchait jamais. En tout cas, le père Parignon, régulièrement sur pied dès le patron-minette, ne l'avait jamais vu rentrer à ce moment, et au contraire le voyait tous les matins, plus tôt ou plus tard, ouvrir sa fenêtre comme quelqu'un qui sort à l'instant de son lit.

Cela ne l'empêchait pas de courir la gueuse, ce gaillard, et même diablement.

Deux gosselines de la rue, qui promenaient des éventaires de fleurs ou d'écrevisses, selon la saison, dans tous les cafés du quartier latin, l'y avaient rencontré plus souvent qu'à son tour. Pas en joyeuse compagnie, par exemple, avec les étudiants formant bande! Non, mais aux heures où il n'y avait presque personne, sinon les femmes serveuses. Et, alors, il était attablé sur la banquette avec l'une d'elles. En amant de cœur, on aurait dit. Et néanmoins c'est lui qui payait les fleurs ou les écrevisses, et généreusement.

Les mêmes bouquetières, pendant les vacances, quand il n'y avait plus d'étudiants au quartier latin, se risquaient parfois à *faire* les Champs-Élysées.

Elles l'y avaient aussi remarque, des jours, dans des voitures *chic*, avec des dames de la haute, cocottes huppées, actrices, même des femmes du monde, des *pour de bon*, affirmait la plus grande des deux gosselines.

— Et celle-là, disait le père Parignon, c'est une petite peinarde qui ne s'y trompe pas. Elle aurait pu l'être, elle, femme du monde, si elle était née ailleurs qu'à l'hospice. Ça vous a des goûts de duchesse, vrai, ce crapaud-là ! Je l'ai vue, au moment des primeurs, avec un franc de recette dans sa poche, se payer en guise de frichti une pêche de douze sous. Au surplus, la pévouine, rien ne m'ôtera de l'idée qu'elle avait un béguin pour le monsieur. Croyez-vous, hein? Tu n'étais pas dégoûtée, ma biche !

Je me rappelais l'anecdote contée dans le manuscrit de Fourguisse : cette enfant, vendeuse de violettes, à qui Gabriel avait donné une pièce d'argent pour un petit bouquet, et qui la lui avait rendue, sa pièce, en disant, toute pâle et les dents serrées :

— J'aimerais mieux si vous m'embrassiez.

Je ne sais pourquoi, je me figurais que c'était la même dont me parlait maintenant le père Parignon. Je lui demandai de me la faire connaître, sa *petite peinarde*. J'aurais tant voulu l'interroger, elle, sur l'Aimé !

— Oh! me répondit-il, il y a belle lurette qu'elle n'est plus par ici. Un an, dix-huit mois, je ne me

souviens pas trop. Je crois qu'à présent elle fait la noce à Montmartre.

D'autres créatures, au reste, dans le quartier, des femmes, celles-là, non des mômes, avaient eu aussi des *béguins* pour le monsieur de l'hôtel des Deux-Pies. Toutes, plus ou moins, le *gobaient*. Mais trois, particulièrement : la boulangère du boulevard Saint-Germain, une boulangère aux écus; la marchande d'arlequins du numéro 5; et enfin et surtout, une écaillère du marché Saint-Germain, celle qu'on appelait glorieusement la belle écaillère.

— Une fille superbe, cette Virginie! De la Normande premier choix, vous savez! Et qui aurait eu des galants, si ça lui avait dit, autant qu'elle ouvrait d'huîtres! Mais, peau de balle! Les galants, n'en fallait pas. Elle avait son promis au service, matelot de l'État, qu'elle devait épouser quand il aurait fini son temps. Un gas de sa race et de sa taille, aussi superbe qu'elle dans son genre! Il était venu la voir, une fois, ayant par hasard huit jours de congé. On avait compris qu'il n'y avait pas moyen de lui faire oublier un mâle pareil. Maître timonnier, s'il vous plaît! Un matin, voilà notre jeune homme des Deux-Pies qui va flâner au marché, du côté de la poissonnerie. Il la voit! Elle le voit! Paraît que leur sang, à elle comme à lui, n'a fait qu'un tour. On en a conté là-dessus! Et patati, et patata! Ce qu'il y a de sûr et certain, c'est que deux semaines plus tard la belle écaillère

n'était plus au marché et que quelqu'un les a rencontrés, un peu après, elle et lui, bras dessus, bras dessous, en train de roucouler dans une allée du Jardin des Plantes.

La boulangère était une dévote, dont le mari faisait partie du conseil de fabrique de Saint-Sulpice. Une bonne dévote, s'entend, très honnête bourgeoise, de quarante ans environ, mère de trois enfants et sur laquelle personne n'avait jamais eu un mot à dire. Le jeune homme entrait souvent chez elle, pour y choisir lui-même des brioches toutes chaudes, que sans doute aimait sa grand'mère malade. Eh bien! chaque fois qu'il était dans la boutique (tout le monde pouvait remarquer la chose qui sautait aux yeux), la boulangère devenait soudain pâle, pâle, et ses mains tremblaient en le servant.

— Ah! celle-là, si elle n'a péché qu'en pensée avec lui, c'est bien parce qu'il n'a pas voulu davantage! Et encore, savoir s'il n'a pas voulu. On ne s'est aperçu de rien, pour sûr. Mais, quand même, il a dû y avoir quelque chose. Car, un beau jour, au lieu de toute pâle, en le voyant, elle s'est mise à être chaque fois toute rose. Elle n'avait plus l'air de désirer, mais de remercier. Puis, il a cessé d'aller dans leur boutique. Il prenait ses brioches ailleurs. Et elle en a fait une maladie. Quand il passait devant leur boutique, maintenant, elle lui lançait des regards de jalouse, de maîtresse lâchée. Elle n'était plus ni pâle, ni rose. Elle était toute jaune,

comme ses brioches. Vous pourrez le constater si ça vous amuse; car elle l'est restée depuis.

Avec la marchande d'arlequins, la chose avait servi de rigolade à toute la rue pendant un mois. Dame! une vieille toupie en bois, avec des nœuds! La soixantaine! Des cheveux en étoupe poivre et sel! Et ça prisait deux sous de tabac par jour. Un pif à roupie, quoi! N'importe! Quand le monsieur était à sa fenêtre, elle vous lui roulait des yeux de carpe. Elle ne cachait pas son jeu, elle, ah! fichtre non! Au contraire! A ceux qui la blaguaient, elle ripostait carrément :

— Ben quoi! Oui, n'y a pas d'erreur! Je l'ai dans la peau, moi, ce petit Jésus-là. Je donnerais ce qui me reste à vivre pour l'avoir seulement une heure à moi. De la folie, je ne dis pas! Je sais bien que ce n'est pas pour un vieux sale torchon comme moi que le four chauffe. Mais n'empêche! Rien que de le regarder à sa fenêtre, le miroir d'amour, rien que de m'y mirer en tournant de l'œil, ça me régale, ça me soûle. Je n'en demande pas plus. Et puisque je peux me l'offrir, je serais trop bête de m'en priver, pas vrai?

Le plus drôle de l'aventure, c'est qu'elle avait été enfin récompensée, la pauvre louffoque, de sa patiente adoration.

— Oui, monsieur, parfaitement. Vous ne me croirez pas si vous voulez; mais c'est ainsi. La mère Brondat, la marchande d'arlequins, n'était pas femme à mentir sur son lit de mort, n'ayant

jamais menti de son vivant. Eh bien! il y a sept mois, avant de casser sa pipe à la Charité, elle a raconté la chose à deux voisines qui étaient allées lui porter des oranges. Elle a juré ses grands dieux qu'un soir, un dimanche, à neuf heures, comme elle bouclait son échoppe pour se coucher, le monsieur lui avait dit comme ça, en passant, qu'elle avait des yeux de première communiante (ce qui était la vérité, d'ailleurs); et alors il était entré chez elle, avait refermé la porte derrière lui, et il était ressorti cinq minutes après, cinq minutes, pas davantage, mais cinq minutes pendant lesquelles il lui avait fait connaître le paradis sur terre. Les deux voisines ont toujours pensé que la mère Brondat, en leur disant cette énormité, battait déjà la campagne. C'était la veille de sa mort. Mais moi, monsieur, je ne suis pas de leur avis. Car j'avais positivement observé que le monsieur, quand la vieille le reluquait en dévote, n'avait pas du tout l'air de la prendre à la blague, et souvent la regardait longuement, gravement, avec des regards tout chose, qu'on n'aurait pas dits d'un jeune homme à une birbasse, mais bien d'un ancien très allumé devant une petite, une innocente, un fruit vert, une première communiante, quoi!

J'approuvais de la tête, sans rien exprimer, tout songeur, étonné de trouver tant de perspicacité au père Parignon, et pensant :

— Je conterai ça un jour à Fourguisse. Quelle belle et suggestive anecdote pour son manuscrit!

X

Une des phrases du père Parignon sur lesquelles j'aurais voulu avoir le plus d'éclaircissements, c'est une de ses plus anciennes, celle qui m'avait poussé à ma patiente enquête auprès de lui :

— Seulement, le petit n'avait pas très bonne mine, ni la grand'mère non plus.

Il s'agissait de l'état de Gabriel et de la Morganges quand ils avaient, en compagnie de la Vidalencq et de la bonne, quitté l'hôtel des Deux-Pies, dix jours avant ma fameuse visite audacieuse rue Basse-Montfaucon.

Mais le père Parignon n'avait là-dessus rien de plus à me fournir que sa sommaire constatation, ou presque rien. Voilà deux mois environ, le jeune homme avait brusquement changé de teint et d'allure, et en très peu de temps s'était comme fané. Une fois déjà, il y avait un an, il avait été ainsi, mais pendant une huitaine seulement, et avait repris tout de suite bon visage et allègre démarche.

Le père Parignon avait alors attribué ce passager malaise à des excès, comme de juste. Mais, cette fois-ci, la transformation avait été trop soudaine et trop rapide pour être due à une simple fatigue de surmenage sensuel. La maladie semblait grave et profonde. En cinq ou six jours, le jeune homme s'était fondu, courbé. Il paraissait, au reste, en avoir honte, se cloîtrait au logis, ne se montrait plus à sa fenêtre. Et finalement, l'autre jour, quand ils étaient tous montés dans deux voitures pour se rendre à la gare du Nord, il n'avait pu aider la Vidalencq et la bonne, comme jadis, à transporter la grand'mère.

Celle-ci était bien plus tassée, chiffe, tremblante, qu'à son arrivée voilà quatre ans. Sous sa mante et ses masques de voilette, sa tête s'était affaissée vers la poitrine. Un de ses bras, le droit, pendait. Ses jambes n'étaient plus que de pauvres fumerons ballants.

La Vidalencq avait pris place à côté d'elle dans le premier fiacre. Dans le second s'était installée la bonne avec le jeune homme, très blême, les yeux caves, le pas quasi flageolant.

Et cela n'avait été qu'une brève apparition, dont le bouquiniste tirait pour tout affreux commentaire :

— Ils ont emporté leur secret avec eux et ils n'ont plus bien longtemps à le garder, j'imagine. Car ils n'iront certainement pas loin ni l'un ni l'autre.

Ah! s'il m'avait dit cela tout de suite, combien j'eusse prêté peu d'attention à ses longs commérages, quelque intéressants qu'ils fussent! Mais, par le hasard de la causerie, des questions et des réponses, c'est seulement vers la fin de nos entretiens que me fut donné ce suprême et terrifiant renseignement.

Et je m'expliquais désormais le silence de Fourguisse. Je me rappelais ses mystérieuses et incomprises allusions à ce qu'il nommait le *maléfice* et le *vénéfice* dont Gabriel était la victime.

Qu'est-ce que cela pouvait être? Je n'arrivais pas à me le figurer.

Mais ce que je me figurais, et sous les plus sinistres couleurs, c'était le voyage de ces deux êtres si malades, leur séjour à Londres, la nécessité sans doute formidable de ce voyage et de ce séjour, et le fidèle Fourguisse là-bas auprès d'eux, affolé, désespéré.

Voilà pourquoi il me laissait sans nouvelles. Pauvre ami! Je ne lui en voulais plus. Je le plaignais. Et j'étais maintenant dans l'angoisse pour lui, pour eux, avec eux. Ah! comme j'aurais aimé pouvoir les rejoindre!

Depuis sa dernière lettre et l'envoi du manuscrit philosophique, cela faisait à présent deux mois pleins que j'ignorais ce qu'ils étaient, eux et lui, devenus.

On juge donc de mes transports de joie, et à tous les points de vue, quand je reçus enfin, un

matin, le billet suivant, accompagné d'un volumineux paquet :

« Ami,

« Rien qu'un mot pour vous annoncer que le *vénéfice* est conjuré encore une fois, et que l'affaire avec Ernest a réussi.

« Nous ne reviendrons cependant (je dis nous, car nous sommes tous ici) que dans un mois ou six semaines.

« Situation à régler! Santés à consolider en sage convalescence!

« Mais vous avez tant attendu que vous faire attendre plus serait un crime.

« Donc, ci-joint, le *breviarium* des événements depuis 1868. Voilà trois jours et trois nuits sans débrider que je m'y consacre pour vous le terminer à peu près. Car toute lucidité terre à terre m'est rendue.

« Je viens de le relire. Ce n'est pas absolument la sécheresse impartiale que je vous avais promise. Je n'ai pas pu. Mais, néanmoins, c'est bien un *breviarium*, et vous verrez tous les développements à y faire. Et (que ceci soit le prix de votre dévouée patience), ces développements, vous les ferez. Reportez-vous à ma lettre d'il y a deux mois, pour les instructions.

« On vous aime, de plus en plus. Les oreilles ont dû souvent vous tinter. Parmi nos maelströms de drames affreux, on a tout de même trouvé le

temps de parler de vous. On vous aime, oui. Vous serez des nôtres, bientôt..

« A ce bientôt, et en vous embrassant de tout cœur, d'un cœur où leurs deux cœurs battent,

« Votre très vôtre,

« FOURGUISSE. »

Le manuscrit du *breviarium* était d'une copie propre, nette, sans ratures, aux lignes droites, que ne dérangeait aucune majuscule insolite, aucun *barré* délirant. J'en fus tout réjoui pour Fourguisse. Puis, par un vilain sentiment d'égoïsme, j'eus peur que cela ne m'annonçât un récit par trop calme. J'eusse préféré, au fond, un brouillon tumultueux, griffonné, fébrile, lyrique, semblable à son verbe parlé. Je regrettais presque de savoir Fourguisse si bien portant!

On va voir que mes regrets n'avaient pas lieu d'être, et que cette prétendue rédaction de sens rassis n'avait pas été faite sans d'intimes et douloureux et poignants frissons, frissons qui passèrent en moi pendant la lecture de ces brûlantes et soi-disant impassibles pages.

On va voir surtout combien était absurde dans sa modestie l'idée de Fourguisse, que je pourrais un jour me servir de ce *breviarium* comme d'un humble canevas afin d'y broder une telle histoire en la développant.

Il eût fallu être un ignoble galfâtre de lettres, pour oser trouver là une simple matière à amplifi-

cation. Il eût fallu être le plus inintelligent et le moins artiste des barbouilleurs, pour ne pas estimer criminelle une enluminure quelconque sur ce vigoureux et nu dessin au trait, sorte de pointe sèche gravée d'un burin souvent cursif, mais toujours si net, si sûr et si profond, avec de tels coups de lumière valant des rehauts de couleur et parfois même des reliefs de sculpture.

Quant à moi, j'aimerais mieux me couper le poing que d'y changer un mot.

SIXIÈME PARTIE

En entrant à l'hôtel des Langliac-Bardin, le 9 octobre 1868, Fourguisse eut tout de suite le pressentiment qu'il mettait le pied sur une voie de désastres. S'il le dit aujourd'hui, ce n'est pas en qualité de prophète après coup. Et si alors il l'éprouva, ce ne fut point par lâcheté. Il savait fort bien dans quel drame il allait jouer un rôle; mais il avait pleine conscience d'être à la taille de son personnage, et sa foi était absolue en le génie de la Morganges, auteur du drame. Donc, il ne pouvait avoir peur. Et cependant le cœur lui manqua, devant l'invisible spectre de la Fatalité, qu'il vit, lui, distinctement, là, debout sur le seuil. Cette impression, communiquée à la Morganges et qu'elle railla, doit être notée avant d'entamer ce récit, où partout se retrouvera la déconcertante main de ce spectre. Maintenant, aux faits!

Mademoiselle Berthe Langliac-Bardin venait d'avoir quinze ans. Elle en paraissait plus. De sa mère, née de Brivard, elle tenait une constitution chétive, un vieux sang noble appauvri et fluide, que le sang bourgeois de son père n'avait pu rendre plus épais et plus riche. Elle était nerveuse, distinguée, peu intelligente, et laide. Des goûts religieux, d'une pratique étroite, la dominaient. Sans fortune, elle eût certainement pris le voile. Elle avait le nez long, le menton fuyant, le front bombé, les tempes serrées, qui y prédisposent et l'appellent. C'était une proie toute prête à l'amour qui se présenterait avec une allure un peu mystique.

Fourguisse en avertit la Morganges, qui le savait déjà et avait fait en conséquence la leçon à son fils.

De son côté, le maître de littérature parla de Lucien Vigot, son confrère et ami, à Berthe, comme d'une âme éthérée, dévotieuse, préférant à toute autre musique la musique d'église.

Les séances de chant ressemblaient, au début, à des répétitions de chapelle. On y liturgisait. Le piano fut abandonné, comme instrument profane, pour l'orgue. On le reprit plus tard, nécessaire à des musiques plus modernes, où la passion céleste s'exprimait en chaudes effusions terrestres, un peu mieux, même, italiennes. Savamment on alternait avec de moins précises, moins brutales, nuageuses allemanderies, troubles et troublantes. Le flot de la

voix caresse et grise, dans les premières. Dans les autres, les ondes harmoniques enveloppent, font lac où l'on se noie. Le programme venait de la Morganges, c'est tout dire.

Lucien Vigot était bien Lucien Vigot, tel que Fourguisse le dépeignait à leur élève. Fourguisse en personne n'y pouvait voir que l'être qu'il y devait voir. Le don Juan qu'il avait imaginé en Gabriel de Morganges, il était réduit à l'imaginer toujours. Même chez eux, dans leur appartement commun, en tête-à-tête, le maître de chant ne se manifestait que le maître de chant joué par lui. Un homme doux, un peu timide, silencieux, plutôt renfermé, rien de plus! Cela, d'ailleurs, sans effort, sans qu'on eût à soupçonner en cette attitude une hypocrisie. Gabriel était naturellement tout ce qu'il était, comme Fourguisse le constata par la suite, l'ayant vu tant de fois changer d'apparence et même d'âme. En quoi don Juan *redivivus* s'avérait don Juan, ainsi que le démontrera l'exégèse de l'*Aimé*, étudiant ce caractéristique et essentiel protéisme.

Trois choses néanmoins demeuraient immuables en lui, trois choses transmises à travers sa mère, et qu'il possédait plus qu'elle encore : la voix ensorcelante, par le seul timbre, abstraction faite du sens des paroles dites; le regard indéfinissable, et hypnotisant, lui aussi, indépendamment de l'expression; enfin, l'air sans âge. Le fils de la Morganges avait alors vingt-cinq ans. Lucien Vigot n'en paraissait pas plus de vingt. Parfois, dans l'intimité, Four-

guisse lui trouvait l'aspect enfantin; à d'autres moments, une gravité de vieillard.

Son portrait n'est point à faire ici. Ni nulle part, d'ailleurs. Ce n'est pas un portrait qu'il faudrait tenter, c'est une galerie de portraits. (Voir plus haut la remarque touchant le protéisme essentiel de don Juan.)

Ainsi agencée, et avec de telles cartes dans les mains, la partie semblait facile à gagner, qui avait pour enjeu la séduction de Berthe.

Pourtant, dès le premier jour, un obstacle se dressa, auquel on ne s'était pas attendu, personne, ni Lucien Vigot, ni Fourguisse, ni même la Morganges. C'est qu'aux leçons de chant, à toutes, et du commencement à la fin de chacune, assistait madame Langliac-Bardin.

Il n'avait pas été prévu que la belle-mère, ordinairement peu intéressée à l'instruction de Berthe, s'en occuperait tout à coup avec autant de zèle. Et d'où ce zèle subit pouvait-il bien lui venir? Certes, madame Langliac-Bardin n'avait jamais manifesté, ni même paru éprouver, à l'endroit de sa belle-fille, une animosité quelconque. Mais une affection quelconque, non plus. Et c'était tout légitime et logique, étant donné le peu de sympathie qui devait naître entre ces deux natures, l'une si élevée et si opulente, l'autre si indigente et si mesquine. Aucun échange de sentiments ni d'idées n'était supposable, de celle-ci à celle-là, et tout les vouait à une complète et mutuelle indifférence. Ce brusque éveil

d'attention prêtée par madame Langliac-Bardin à Berthe étonna Fourguisse et la Morganges elle-même, et, parce qu'ils n'en devinaient point la raison, les inquiéta.

Madame Langliac-Bardin avait-elle donc flairé quelque chose du complot?

C'était à le croire, surtout à cause de ceci : elle assistait bien aux leçons de chant, mais n'assistait pas à celles de littérature. Conclusion indiquée : elle ne se méfiait pas de Fourguisse et se méfiait uniquement de Lucien Vigot.

Cependant, ce ne pouvait être cela. D'abord, que lui importait, au fond, le sort de Berthe? A moins qu'on ne soupçonnât, en cette femme si riche et nullement cupide d'autre part, une rapacité singulière appliquée aux revenus dont Langliac-Bardin avait l'usufruit jusqu'au mariage de sa fille. Quelques années de rentes en plus ou en moins, non, n'est-ce pas? Il n'y avait pas à tenir compte d'un si maigre appoint dans les calculs probables d'une Marsheimer. Alors, quoi?

Le plus étrange, c'est que la méfiance de la belle-mère ne se manifestait que par son assiduité aux leçons de chant, sans plus. Quant aux matières mêmes de ces leçons, si adroitement choisies pour prendre l'âme de Berthe, elle n'en avait cure. Plutôt, elle s'y plaisait.

A la réflexion, il sembla prouvé, pour Fourguisse et pour la Morganges, qu'elle avait donc vent de la séduction possible, et qu'elle la surveil-

lait peut-être avec le désir qu'on la menât à bonne fin. Il n'était pas, à sa présence attentive, d'autre explication plausible.

Toutefois, la Morganges ne renonça pas à en chercher quelqu'une plus compliquée. Fourguisse appliqua tous ses soins à l'y aider en interrogeant subtilement la jeune fille, et même en essayant de furtifs coups de sonde vers l'impénétrabilité de madame Langliac-Bardin. Il ne réussit qu'à y prendre le contact et la certitude, chaque jour mieux établie, de l'indéniable supériorité, si justement augurée de loin par le génie perspicace de la Morganges.

Oui, sans aucun doute, ces deux femmes étaient de taille à lutter ensemble, si lutte il devait y avoir. Mais devait-il y en avoir? Toute la question était là. Et il semblait précisément que tout fût combiné pour que la Morganges gagnât la partie sans que l'adversaire pût seulement s'apercevoir que la partie était déjà en train, ici et ailleurs.

La séduction de Berthe ne représentait, en effet, qu'une des cartes jouées. D'autres, plus importantes, manœuvraient, dont Fourguisse, quoique non mis dans tout le secret dédaléen, percevait cependant l'occulte marche.

D'abord, Langliac-Bardin, sûrement et prestigieusement travaillé en ce sens par sa maîtresse (grâce à quelles pratiques de psychologie ou plutôt de physiologie transcendante!), reprenait depuis quelque temps goût pour sa femme. Ses visites

chez la Morganges s'espaçaient. De longues soirées, passées naguère dans le faux ménage, étaient consacrées maintenant au légitime. On donnait des fêtes. On recevait à dîner. On allait dans le monde. Toutes choses qu'aimait madame Langliac-Bardin, dont elle était privée depuis longtemps, où il lui était doux d'exercer ses hautes et incomparables facultés de brillante Égérie littéraire et politique, tenant un salon qui donnait aux autres salons le mot d'ordre et les lois d'une autorité régente. Elle en était visiblement reconnaissante à son mari. Et lui, non moins visiblement, savourait cette reconnaissance. Que ce rapprochement, tout cérébral encore, pût et dût aboutir à un rapprochement sensuel, c'est ce que devinait fort bien Fourguisse ; et il y discernait le coup de pouce initial de la Morganges.

Non sans orgueil, d'avoir percé à jour, jadis, le machiavélisme amoureux de cette admirable Talleyrande, et combien était profond en sa simplicité le très ancien plan de conduite par où elle se différenciait à dessein de sa rivale, son vivant portrait. Elle avait ainsi préparé à longue échéance la présente évolution. Langliac-Bardin, refroidi du côté de sa maîtresse, peu à peu, savamment et par des touches graduées, était condamné à rechercher un jour dans sa femme tout ce qui lui manquerait dans sa maîtresse. Pour mieux dire, et c'est en quoi les moyens employés par la Morganges étaient merveilleux (quel malheur de n'en pas savoir le

détail! mais on peut tâcher de le reconstituer), pour mieux dire, il était acculé à revouloir sa maîtresse dans sa femme. La maîtresse se chargeait, en étant sûre, de lui redonner plus tard, quand besoin serait, l'inextinguible et affolante soif d'elle-même. Cela, dès qu'aurait été obtenue la conjonction nécessaire entre les époux.

Pour voir clair en ces ténébreuses machinations, il fallait l'œil génial d'un Fourguisse. Celui de madame Langliac-Bardin n'y était pas suffisant.

Et cependant la Morganges n'avait pas exagéré en affirmant que c'était là une femme supérieure, et même son vivant portrait.

Vivant portrait, oui, et non seulement au physique, mais encore au moral, sinon en acte, au moins en puissance.

Et cela vaut la peine d'être élucidé. Car les faits de ce genre, qui peuvent paraître de la logomachie psychologique, sont les vrais faits, les primordiaux, d'où découlent les autres, tous, événements, accidents, imbroglios, scènes, catastrophes, seuls importants en apparence, mais, en réalité, conséquences logiques et fructification fatale des germes originels.

Certes, madame Langliac-Bardin, née Marsheimer, était comme le double et miraculeux exemplaire de cet isiaque papyros, la Morganges, née Delphine Vionchard. Mais, pour s'en rendre compte si exactement à distance, il avait fallu être la Morganges elle-même. Fourguisse en personne, mal-

gré son génie de voyant, s'il n'eût été averti, ne s'en fût pas douté.

Car, entre les deux créatures, les ressemblances n'étaient que superficielles, en les lignes du visage, l'allure générale du corps, et, précisément à l'estime d'un sévère observateur, elles ne pouvaient que mieux accuser les dissemblances flagrantes dont on devait induire deux natures aux antipodes l'une de l'autre. Ces dissemblances éclataient surtout par la voix et le regard, prétendus truchements infaillibles de l'âme. Or, par la voix et le regard, du premier coup, la Morganges s'offrait, Sirène, tandis que madame Langliac-Bardin se refusait, Sainte. On sait le timbre de verbe et les yeux de celle-là. Celle-ci parlait hautain et clair, la prunelle dure. Aphrodite et Pallas, toute la volupté et toute l'austérité, ici rien que les sens, là rien que la pensée, bref, les pôles contraires, voilà ce qui, réflexion faite et mûrie, pour un judicieux profond et impeccable, irréfragablement apparaissait.

Et c'était une monstrueuse erreur.

En vérité, de même que la toute-sens était aussi la toute-pensée, d'autre part la toute-pensée était aussi la toute-sens. La naissance, l'éducation, le milieu, la vie et ses nécessités, de là seulement venait la cristallisation sous deux formes différentes. Le fond demeurait identique. Toutes circonstances interverties, la Morganges eût été une madame Langliac-Bardin, et madame Langliac-Bardin une Morganges.

Fourguisse fut très fier de cette découverte, due à quelques inductions sagaces, et surtout à une intuition qu'on peut qualifier de Newtonienne. Il s'en ouvrit à la Morganges qui eut la bienveillance de l'en féliciter, bien qu'elle n'y apprît rien de nouveau. Elle lui recommanda seulement de veiller d'autant mieux au grain, puisqu'il savait travailler pour elle contre une ennemie aussi forte qu'elle. Cela, dit sans ironie aucune, et, au contraire, avec tout le sérieux et la garde tenue de quelqu'un qui joue serré, froid, et sa vie.

Sa vie, naturellement, aux dépens de celle des autres, menacée, sacrifiée, et vite; troussée, on peut dire.

C'est aujourd'hui seulement que Fourguisse peut le dire, d'ailleurs. Et, cette fois, il avoue humblement que sa clairvoyance est d'après coup. Alors, quelque foi qu'il eût en l'audace risque-tout de la Morganges, il n'alla pas jusqu'à soupçonner une action directe de sa part dans les tragiques événements auxquels il assista. Continuant toujours sa comparaison d'une partie engagée, d'un duel sous masques, il ne perçut au cours de ces événements que des chances, des veines, favorables au joueur, au combattant, qui lui semblait tout ensemble le plus fort et le plus heureux. La fortune propice lui était une explication suffisante. Il eut la véridique et authentique explication par la suite, grâce aux confidences orgueilleuses, rageuses, désespérées, de la Morganges, qui lui révéla, longtemps après, le

secret de ces chances et de ces veines. Le joueur, qu'il avait cru simplement heureux, trichait. Le duelliste, à qui le hasard seul lui paraissait secourable, employait des armes empoisonnées et, sans en avoir l'air pour personne, avait des coups de Jarnac. L'économie de ce récit exige qu'il dévoile ici ces dessous, donnant aux faits, en même temps que leur place chronologique, leur physionomie réelle.

La première victime, quasi-victime au moins, fut Ernest. Mais il n'y avait vraiment pas apparence que la Morganges y fût pour quelque chose. C'est Langliac-Bardin qui avait eu l'idée d'envoyer Ernest compléter son éducation en Angleterre, chez un jésuite irlandais tenant pension de jeunes gentlemen catholiques. Le malheur arrivé là au précoce petit débauché, d'une affreuse maladie gardée secrète, insuffisamment soignée, le pourrissant et le mettant à deux doigts de la mort, en quoi ce malheur pouvait-il être imputé à la mère ? Son voyage angoissé, cruel, honteux, pour ramener le malade, ses larmes au chevet de l'infortuné, sa désolation folle, furent, au reste, un chef-d'œuvre, comme elle disait monstrueusement plus tard, de *mater-dolorosisme*. Monstrueusement, et superbement ! Car la femme de là-bas, l'engin à pourrir, c'est la Vidalencq qui l'avait choisie, de ses yeux de vieille procureuse auvergnate, experte et sûre, la Vidalencq, qualifiée par la Morganges, on s'en souvient, de « créature à mon entière dévotion ».

Résultat de cet *accident* (et là, si Fourguisse en eût été instruit à cette époque, il eût reconnu la main de la Morganges sans doute, en appliquant l'*is fecit cui prodest*), résultat donc : Langliac-Bardin, bouleversé par le danger auquel venait d'échapper son fils, consentait enfin à lui établir un état civil, le reconnaissait comme enfant naturel, né de la Morganges et de lui, avant son premier mariage, et faisait en sa faveur un testament l'avantageant autant que la loi le lui permettait.

Au cas où madame Langliac-Bardin viendrait à mourir, son apport dotal restait à l'abri, c'est vrai; mais la communauté d'acquêts représentait un capital de beaucoup supérieur maintenant à ce douaire, et Ernest, en héritant de son père naturel, y aurait large part.

Or madame Langliac-Bardin était enceinte. Ici, pas de doute, ni pour Fourguisse, ni pour la Morganges : l'œuvre de rapprochement entre les époux avait tenu ce qu'on en espérait. Mais ça, n'est-ce pas, c'était de bonne guerre et franc jeu, et si admirablement joué !

N'empêche que, pour madame Langliac-Bardin, s'annonçait une fausse couche nouvelle, avec l'alternative ou d'un avortement (et il fallait se hâter) ou d'un terrible et insensé « essayons encore », à quoi une femme veut presque toujours se raccrocher, et qui se traduisait ici par une plus que probabilité, par une (à l'avis des médecins) certitude de mort.

C'était la seconde victime en perspective. La troisième, que Fourguisse constatait atteinte, sans comprendre du tout comment, c'était Langliac-Bardin lui-même.

Depuis l'affaire d'Ernest, rapidement il déclinait. De l'émotion poignante qu'il avait éprouvée? Des tracas pour régler sa situation vis-à-vis de l'enfant? Des craintes et des remords laissés par ce règlement, source possible de futurs procès et scandales? Des autres craintes et remords suscités par l'état périlleux de madame Langliac-Bardin? De tout cela, oui, il avait dû être touché. Mais, le connaissant si vert encore et résistant, et d'un bel égoïsme sous ses airs affables, Fourguisse n'aurait pu croire qu'un tel homme n'eût pas la force de se ressaisir là-contre, même si Fourguisse avait su tout ce là-contre. N'ayant vent que d'une partie, la moindre, le danger de madame Langliac-Bardin, Fourguisse trouvait inconcevable la foudroyante déchéance où il voyait crouler et comme se fondre ce désormais très vieux vieillard, décrépit en quelques mois.

Il ignorait que la Morganges, une fois obtenue la grossesse de madame Langliac-Bardin, et profitant de l'affolement paterne causé par la maladie d'Ernest, avait remis le grappin sur son amant. Et quel grappin! Non seulement de dorlotante consolation et de berceuse câlinerie, douce à cet affligé (ce qui, d'ailleurs, était déjà fort habile, si l'on se rappelle que l'homme avait un fond de sentimental); mais

aussi, et plus encore, et par-dessus tout, grappin de prenantes et absorbantes caresses. L'évaporée, l'évaltenée, avait alors lâché bride à tout le grave, à tout le formidable, à tout l'emporté, à tout l'irrésistible de sa magie voluptueuse. Elle s'était révélée à son amant une femme nouvelle, une maîtresse inconnue. La Sirène, la Cléopâtre sans âge, et en même temps la prostituée d'autrefois, rompue aux plus ardentes, aux plus ingénieuses, aux plus impérieuses, aux plus attachantes luxures, avait pris à cœur de faire galoper au vieil étalon soûlé le fougueux et suprême galop où il s'épuiserait sans jamais s'avouer fourbu, sans même le sentir, sinon en crevant.

Et cette crevaison arriverait juste au moment que choisirait et marquerait la terrible et mathématique chevaucheuse.

Une victime encore, non en préparation celle-là, mais déjà immolée, et dont le trépas avait paru naturel et prévu à Fourguisse comme à tout le monde, c'était le cadet des Marsheimer, le veuf sans enfant, le très maladif Maurice. Et là encore, la Morganges avait pouceté la carte, pourtant prête à choir. Pas assez vite elle ne tombait, à son gré. Maîtresse, mais en espérance seulement, de l'aîné, Charles, qu'elle menait à la traîne des rendez-vous cachés, jeunets, vaudevillesques, en attendant mieux, sans se donner et toujours se promettant, elle était, par lui, entrée en relations avec Maurice. A celui-ci, tout de suite, elle s'était ruée, subitement et forte-

ment l'avait intoxiqué au poison d'un amour comme teinté d'inceste, et d'autant plus violent ainsi, criminel et damné, le Maurice ayant des récurrences religieuses. Les débauches dont elle pouvait casser les reins et sécher la cervelle à ce sanguin solide de Langliac-Bardin, il lui avait suffi amplement d'en employer les rinçures, pour changer en bouillie le peu de moelle qui restait à ce pauvre valétudinaire sentant la mort d'avance. En sept semaines, pas plus, et, selon son expression, sous forme d'intermèdes, elle l'avait tortillé, fripé, vidé, pantin d'un sou qu'elle démolissait à petits, tout petits coups, de croquignolantes chiquenaudes.

Tous ces résultats, obtenus de divers côtés, sont enregistrés ici comme pêle-mêle, et en doivent prendre un air d'invraisemblance. Mais on montre la miraculeuse toile d'araignée dans son ensemble, et une fois faite. Il serait nécessaire, au cours d'une histoire développée, de suivre les fils un à un, de recomposer le tissu et la trame, enchevêtrés par un travail quotidien, patient, qui dura, sans discontinuer, sans faiblir jamais, quasi deux années entières. Des anecdotes seront fournies, si besoin est, ultérieurement. Elles ne sont pas à noter en ce *compendium* écrit. L'oral bavard et léger y est indispensable.

Pourtant, quelques points de repère peuvent et doivent être donnés, nœuds de lumière à l'entrecroisement des fils. Il en va être détaillé trois, à titre de spécimens, pouvant servir d'exemples pour

le débrouillage de la toile. Si leur importance ne saute pas d'abord aux yeux, c'est qu'on aura des yeux d'aveugle.

1° Quoiqu'il se crût tout prêt à se détacher définitivement de la Morganges, ce n'est pas sans angoisses que Langliac-Bardin lui avait annoncé la grossesse de sa femme. Il s'attendait à des récriminations bien naturelles ; car la chose accentuait significativement la rupture prochaine du faux ménage. La confidence fut accueillie, au contraire, avec une joie grave et félicitante. La Morganges déclara, dans un bel élan dont la sincérité ne pouvait être mise en doute, combien elle avait toujours déploré que le nom illustre des Langliac-Bardin fût condamné à s'éteindre. L'orgueil étonné du *gros bonnet parlementaire* y trouva une délectation imprévue. Ce fut la première maille du filet qui devait le repêcher et le ramener à sa maîtresse. Le coup de la maladie d'Ernest ne vint qu'ensuite.

2° Ce n'est pas par Langliac-Bardin que la Morganges avait appris jadis l'état matricial de l'épouse. Elle le tenait du médecin même qui avait soigné la jeune femme. Ce médecin, célèbre professeur, protestant austère, avait trahi le secret professionnel en faveur de la Morganges, et payé par elle en attouchements (pas davantage, mais quels !). L'agissement, par cet intermédiaire, est instructif. Il lui avait été insinué que ces privautés, déjà si délicieuses, était un avant-goût, et médiocre, des délices qui lui seraient octroyées pleinement au cas

où il reviendrait jamais sur son diagnostic ancien, et pourrait rendre aux Langliac-Bardin l'espoir d'une descendance. Il n'avait pas besoin, lui glissait-on dans un sourire, de comprendre l'intérêt qu'on y prenait! On le flattait, d'ailleurs, avec des phrases, dites à certains moments troublés, et touchant les prodiges dont un homme tel que lui devait être capable. Produit de l'opération : consulté par les Langliac-Bardin, il s'était laissé aller un jour à confesser que, peut-être, son verdict d'autrefois avait été un peu bien sévère, et qu'en somme, maintenant, avec toutes les ressources de la science, hum! hum! qui sait? Sans rien de trop précis, cependant! Mais à l'ambiguïté de tels propos, soufflés par la Morganges, les nuages de noire certitude, jadis accumulés au ciel de lit des époux, s'écartaient pour faire entrevoir des lueurs, problématiques encore, et toutefois d'aube encourageante.

3° Charles Marsheimer, qui toujours s'était montré un frère excellent, type du familial et droit Alsacien, se considérait dorénavant comme ayant été la dupe de son bon cœur et de son honnêteté. Des lettres de Maurice, astucieusement choisies parmi celles que le malheureux affolé avait écrites à la Morganges, prouvaient qu'il avait courtisé et voulu prendre la femme désirée par son frère. Elles accusaient une criminelle passion, assoiffée d'inceste. On en inférait une basse envie, hypocritement cachée pendant toute une vie de Tartufe. Le souvenir du mort en devint odieux et haïssable au sur-

vivant. L'image, jusqu'alors si pure, de la sœur fut déshonorée de cette même tache d'envie. On la représenta en quête de maternité, même au prix de la vie risquée, uniquement par cupide calcul, pour qu'un jour appartînt à elle seule, tutrice de l'enfant tant souhaité, la banque Marsheimer. On y procéda sans l'attaquer de front, mais au contraire en feignant de la défendre contre des calomnies entendues et rapportées. Il va de soi que les instants élus pour semer ces graines de soupçons vénéneux étaient analogues à ceux marqués pour les insinuations au médecin, instants de vertige sensuel, où la pulpe du cerveau s'amollit et reçoit les empreintes sans y prendre garde. Toutefois, on n'allait pas, avec Charles, jusqu'aux prélibations manuelles. A ce réellement et foncièrement honnête homme, d'un facile effarouchement, on se contentait de chatouiller en quelque sorte l'âme. Il ne faut pas oublier qu'aux yeux et à l'estime de ce quinquagénaire, resté naïf et de province, la Morganges était une femmelette de vingt ans, petite bourgeoise consentant à fleuretter, mais refusant de trop se compromettre. Rien de curieux, si ce récit en avait loisir, comme le menu des friandises amoureuses, à la fois chastes et polissonnes, à quoi se réduisait, somme toute, pour lui, ce jeu de *la petite oie*, dont il était le grand oison. Le temps manque d'y insister. Ce sera, dans l'histoire développée, un très joli chapitre à écrire.

Maintenant, ces quelques nœuds assez éclairés à

l'entre-croisement des fils, reprenons la vision d'ensemble où resplendit la toile d'araignée faisant superbement rosace.

Depuis l'entrée de Fourguisse chez les Langliac-Bardin, deux ans s'étaient donc presque écoulés, rien d'anormal ne s'y passant en apparence, rien de ce qui se passait au dehors n'y transpirant non plus, autant qu'on en pouvait juger à l'allure des gens et des choses, mais la Morganges n'ayant pas cessé une minute de travailler à son œuvre, ici et ailleurs, on a vu à peu près comment, et l'on doit, par cet *à peu près*, concevoir avec quelle sûreté, quelle prévoyance, quelle perfection!

A ce moment du drame, le dénouement préparé, inévitable, magistral, s'annonçait de la sorte : madame Langliac-Bardin mourrait, laissant une part de sa fortune à son mari, l'autre à son frère Charles; Langliac-Bardin s'en irait ensuite, son héritage se partageant entre Berthe et Ernest; Berthe serait la femme de Gabriel; Ernest n'arriverait pas à sa majorité, et son morceau du patrimoine Langliac-Bardin reviendrait à sa mère; enfin la Morganges tirerait la dernière gerbe de son apothéose en se faisant épouser par le Marsheimer survivant; il ne lui resterait plus alors qu'à espérer ou à provoquer la disparition de Berthe et de Charles, pour que les vingt-trois millions et demi, montés aujourd'hui à vingt-cinq millions au moins, fussent à elle, constituant l'apanage de l'Aimé, de son seul vrai fils, de son *petit*.

Le sinistre pressentiment de Fourguisse ne devait-il pas s'évanouir, devant tant de science, de patience, de génie, et surtout maintenant que l'aboutissement certain se manifestait si proche? Oui, il le devait. Et cependant Fourguisse, chaque fois qu'il repassait le seuil de cette maison, aujourd'hui comme au premier jour de son entrée, continuait à y voir, lui, l'invisible spectre de la fatalité, y montant sa garde silencieuse, magnétique et menaçante.

A l'honneur de sa perspicacité, vraiment augurale, et dût celle de la sublime Morganges en subir une injuste atteinte de critique, il convient d'astérisquer en ce lieu l'étrange figure que prenait pour lui, depuis quelque temps, cette apparition. Tandis qu'autrefois il la percevait présente, mais voilée et indéfinissable, maintenant il distinguait en elle les traits mêmes, brumeux mais reconnus, de Gabriel de Morganges. Ce mystère inexpliqué lui fut une cause d'angoisses dont il s'ouvrit à la Morganges, cherchant à lui faire partager ces angoisses, avec l'espoir qu'elle y trouverait remède. Mais elle y demeura réfractaire. Sa maternité orgueilleuse et confiante (seule excuse à tant de cécité, ainsi non blâmable) l'empêchait absolument de voir en son fils quoi que ce fût pouvant avoir, même par hallucination, aspect de mauvais présage. Et Fourguisse dut s'incliner devant cette suprême raison, à savoir qu'une appréhension semblable constituait envers l'Aimé une espèce de sacrilège. N'était-ce pas une

véritable défaillance de foi en le dieu? Il se le tint pour dit, n'insista pas, eut trop honte de son quasi-blasphème.

D'autant que le dieu, précisément alors, se manifestait à lui de façon triomphale, et levant tous les doutes qu'on pouvait garder touchant sa mission don-juanique, si par hasard Fourguisse avait été (ce qu'il n'était certes pas) un apôtre à la foi chancelante.

Lucien Vigot, en effet, pendant ces deux années, s'était peu à peu transfiguré, par insensibles mues, en le don Juan rêvé par Fourguisse. Et ce sont là encore des faits essentiels à jalonner soigneusement, avant d'arriver au cruel exposé de la catastrophe.

Le jeune maître de chant, l'homme doux, timide, plutôt renfermé, n'existait plus du tout. Il avait fait place à un expansif coureur d'aventures, se servant, en vrai don Juan, de Fourguisse-Sganarelle. Et dans un effréné papillonnage, une floraison de multiples domiciles, un embrouillamini d'intrigues, un tourbillon d'amours sans cesse changeant d'objet et positivement incroyable! La tenue de livre pour mettre au courant la liste fameuse des mille et trois, rien que cette besogne de comptable, à peine la tête de Fourguisse y suffisait-elle. Et c'était tout le contraire d'une sinécure à philosopher (comme il l'avait imaginé jadis), que ce perpétuel jeu de navette, sans parler de la correspondance, du haut en bas de la société, avec des

femmes du monde, des bourgeoises, des comédiennes, des filles, des artisanes et des servantes même, car don Juan ne dédaigne personne. Fourguisse néanmoins, parmi tant d'occupations absorbantes, ne perdit pas là une seule occasion d'étudier, d'observer, d'éthiser, et à cette époque féconde il doit la plus abondante et la plus précieuse moisson des gerbes d'or engrangées dans son œuvre. Mais il ne saurait en dire plus long là-dessus dans cette sorte de chronologie, déjà trop encombrée peut-être de remarques adventices et pouvant avoir l'air digressif. Et il revient tout de suite aux faits plus directement nécessaires à l'histoire promise.

Où s'était opérée par degrés plus profonds et cependant plus insensibles, et partant inaperçus (sauf de Fourguisse), la métamorphose avatarique de Gabriel, c'était chez les Langliac-Bardin. Là, sans le peu à peu qui en avait rendu la marche inappréciable à un jugement quotidien, la transformation radicale eût éclaté, formidable. Pour quelqu'un ayant connu le Lucien Vigot du début, et mis brusquement, après deux années, en présence du Lucien Vigot actuel, le saut eût paru un franchissement d'abîme.

Tandis que Fourguisse, lui, était toujours resté le professeur de littérature ayant affaire uniquement à son élève, et confiné dans sa modeste besogne, Lucien Vigot, de progrès en progrès, avait changé son humble situation de maître de

chant jusqu'à la perdre. En mieux, et l'on va voir combien. D'abord, non contente d'assister aux leçons que prenait Berthe, madame Langliac-Bardin s'y était intéressée au point de les partager. Cette reine de salon à prétentions artistiques, elle dont le goût faisait loi, trouvait un goût souverain aux conseils du jeune maître de chant, et aimait à s'en inspirer. Elle écrivait, à ses heures, des mélodies de romance, qu'elle lui montra. On le traitait en compositeur, et d'amateur à professionnel. Il avait, au surplus, en musique comme en tout ce qu'il touchait, le don de la grâce, plus séduisant et plus imposant que la science. Il en fit preuve, un jour, à propos d'un petit concert qu'on organisait, et dont il suggéra l'idée originale, qui fut jugée une merveille d'invention. C'était un vieil air du quinzième siècle, joué sur des instruments de l'époque, et tout à la fois mimé par des tableaux vivants et mouvants, costumés en harmonie avec l'orchestre. Madame Langliac-Bardin en eut tout l'honneur. Lucien Vigot devint le metteur en scène obligé, nécessaire, supplié, d'autres concerts, de comédies, de menus spectacles. On était loin, bien loin, à perte de vue, du croque-notes liturgisant sur l'orgue avec mademoiselle Berthe. Le gris, effacé, éthéré camarade du pauvre Fourguisse se révélait jeune homme mondain, élégant, en chatoyante lumière de jolies façons, aux dîners où on l'invitait, aux fêtes dont il réglait l'ordonnance, dont il était l'âme brillante. Et cette si

complète désincarnation et réincarnation, du professeur appointé en l'ami assidu et honoré de la maison, cet absolu renversement de tout un être et de tous envers lui, avait eu lieu par nuances tellement fondues et furtives, qu'il était besoin à Fourguisse lui-même de ses plus aiguës et plus minutieuses facultés d'observation, pour reconstituer mentalement l'extraordinaire graphique de cet astre, éclos voilà deux ans comme une tache de vague nébuleuse à l'horizon des Langliac-Bardin, et désormais épanoui dans leur ciel comme un incendiant et indispensable soleil.

Là encore, d'ailleurs, Fourguisse discernait (il en était certain) la pensée conductrice de la Morganges. Il l'en admirait, quoique sans la bien comprendre. Mais il n'osait pas lui demander ce pourquoi qu'il ne devinait point. Rembarré déjà pour son hallucinatoire vision du spectre de la fatalité sous les traits de Gabriel, il craignait de se prouver définitivement inintelligent ou irrespectueux, et qu'ainsi l'Isis le mésestimât. Ce scrupule fut une impardonnable faute. Peut-être, si Fourguisse eût interrogé la Morganges sur le dessein qu'elle avait en voulant la séduction de tous les Langliac-Bardin par Gabriel, peut-être l'irrémédiable catastrophe eût été conjurée. Car, cette séduction, il la croyait dans les plans de la Morganges, tandis qu'en réalité la Morganges l'ignorait. Ainsi qu'il l'apprit plus tard, Gabriel était une force, ou plutôt don Juan est une force, dont la Morganges en

personne pouvait faire dévier la direction, mais non annihiler l'action. Or, en ne signalant pas à la directrice la ligne que prenait alors cette force, Fourguisse faillit à son devoir. De là l'effroyable responsabilité qu'il a dans le cataclysme, et le châtiment qu'il s'inflige ici à en être le triste et honteux héraut.

Car il faut y arriver enfin, à cet effondrement subit et total du splendide château d'espoirs, déjà presque réalisés, déjà tangibles, du féerique château bâti pour son fils, pour l'Aimé, par la grande Morganges, de l'invraisemblable et pourtant certain château, plein d'un butin de vingt-cinq millions si prestigieusement conquis, et dont les ruines foudroyées sont désormais une affreuse et irreconstructible Babel !

La phrase précédente est de la mauvaise rhétorique. Son excuse : le besoin de parler à haute voix quand on a peur. Fourguisse la laisse, en témoignage de son épouvante à dire la suite. Et s'il y prend un air dicule de phraseur enflé, que cela lui soit, pour son péché confessé ci-dessus, une ignoble pénitence.

Maintenant, et pour la dernière fois, et sans remise, aux faits, aux faits !

Scène terrible, mais prévue, et même arrivant plus tard que de raison (à l'estime de la Morganges), chez les Langliac-Bardin : Berthe est enceinte. Sans l'assiduité de la belle-mère aux leçons de chant, la chose eût abouti en temps voulu.

Mais pourtant, malgré les lettres passées par Fourguisse, et la séduction morale obtenue très vite, ainsi que la Morganges l'avait calculé, encore avait-il fallu que Gabriel trouvât le lieu et le moment de consommer l'acte final de la séduction physique, en prise de possession. Pour cela, il avait dû attendre la période où le maître de chant était devenu le commensal et l'ami de la famille, ayant ses entrées libres partout, et des occasions offertes par les concerts à organiser, les comédies à mettre en scène, etc... Vers le milieu de la seconde année seulement, ce fut possible. Dès que possible, fait. Berthe en malaise. La taille est ronde. Médecin appelé. Constatation. L'innocente avoue tout à son père.

Jusque-là, le drame suit son développement normal. Il y aura explication avec Lucien Vigot, réparation proposée, forcée, mariage. Une seule difficulté : révéler le vrai nom de Lucien Vigot. Mais de ça, la Morganges se charge, avec Langliac-Bardin alors en plein envoûtement voluptueux. La belle-mère, au cas où la mésalliance lui déplairait, n'a rien à y voir. Le père et sa fille s'arrangent entre eux. Elle adore son séducteur. Lui, il obéit à la Morganges. Tout va bien. La chose se fera. La chose, d'avance, est faite.

Mais le menaçant spectre de la fatalité, ce spectre aux traits de Gabriel, ce spectre vainement dénoncé par Fourguisse, le voici.

A ce moment, madame Langliac-Bardin est en-

ceinte, elle aussi, et près de son terme, enceinte de sept mois. Que la révolution, produite par le scandale de famille, puisse et doive hâter la fausse couche mortelle, c'est ce qu'espère la Morganges et ce qui la console un peu du retard apporté à l'engrossement de Berthe.

Et donc, ce serait parfait, sans le spectre. Mais il est là, le spectre, l'affreux spectre aux traits de Gabriel.

Aux traits de Gabriel, oui! Et cette anomalie devient claire à présent. Et la fatalité surgit ici, réelle, en cet inattendu et renversant coup de théâtre : c'est de Gabriel, son amant, oui, de lui, qu'est enceinte, comme Berthe, madame Langliac-Bardin.

Ah! don Juan, terrible don Juan, irrésistible don Juan, silencieux don Juan, toujours le même, toujours sphinx, qui occupe Sganarelle à chiffrer ses mille et trois, et qui trompe Sganarelle ainsi que tout le monde (car sa fonction est de tromper), et qui ne dit jamais à Sganarelle, à son âme damnée pourtant, la mille et quatrième, et qui n'en parle pas à sa mère non plus, et qui, s'il en parlait à Sganarelle ou à sa mère, ne serait plus don Juan l'impénétrable, don Juan le discret, don Juan l'éternellement mystérieux parce que l'éternellement inconfessé!

Autre scène, non pronostiquée, celle-là, ni par le sagace Fourguisse, ni par la devineuse Morganges, scène aux conséquences sans parade im-

médiatement prête, scène entre Gabriel et madame Langliac-Bardin.

Et quelle madame Langliac-Bardin! Pas la femme du monde, au verbe hautain, à la prunelle dure, aux attitudes salonnières, qu'un Gabriel eût rabrouée ou renjôlée à sa fantaisie, Elvire banale, connue, cataloguée. Mais la créature qui est le vivant portrait de la Morganges, qui, les circonstances s'y prêtant, eût été la Morganges elle-même. Et les circonstances s'y prêtaient, s'y offraient, s'y ruaient. Et, de la Langliac-Bardin faite par la naissance, le milieu, la société, sortait la Morganges en puissance, faite par la nature. Une toute-sens, une ardente, une impérieuse, une exclusive, une jalouse, une bête de proie, une Sirène blessée au cœur, une Médée implacable en qui l'amour méprisé devait tourner au plus noir fiel de la plus aveugle haine.

Ce ne fut pas là le duel aux passes connues, entre amant trompeur et maîtresse trompée. Ce fut une rencontre entre demi-dieux, une gigantomachie, bref, le duel de don Juan et de son introuvable et pourtant trouvée femelle. Qu'on tire de cette formule tout ce qu'elle contient, et qu'on essaye d'imaginer la chose, si on l'ose!

A ce duel, cela va de soi, Fourguisse n'a pas assisté. Non plus à celui qui en devait être la suite, entre les deux grandes héroïnes. Il n'en connut que les effets, les coups portés, les blessures reçues et, en quelque sorte, les constatations de procès-ver-

bal. Ce n'est pas lui (ni qui que ce soit, par conséquent) qui en pourra donc reconstituer la formidable épopée, à la fois hésiodique, miltonienne et dantesque. Et personne ainsi ne saura jamais quels mystérieux et monstrueux fonds d'âmes giclèrent, à la lumière de ces duels, en paroles proférées, en regards d'éclairs éblouissants, en réquisitoires meurtriers, en apostrophes, en invectives, en confessions mutuelles et arrachées de force, en cyclones de passion heurtant et mêlant leurs tourbillons dévastateurs.

Ici, plus que partout ailleurs dans cette histoire, s'impose la nécessité d'un abrégé purement chronologique et documentaire, sans réflexions désormais, sans parenthèses d'aucune sorte; cursif, mais net; aride, mais substantiel. Mette qui voudra, ou plutôt qui pourra, de la chair pantelante sur ce squelette !

Avant tout, et à tout prix, empêcher le mariage de Lucien Vigot et de Berthe, telle fut la première pensée et la première action de madame Langliac-Bardin. Dans sa scène avec son amant, elle lui avait affirmé que le choix ne lui serait pas laissé entre les deux maîtresses, et qu'elle s'arrangerait au moins pour avoir à souffrir seulement de la jalousie envers le passé, et se rendre impossible toute jalousie présente et future. Et elle s'y employa aussitôt avec une décision de moyens manifestant pleinement la Morganges latente qui était en elle, la femme à qui rien ne semblait criminel pour faire

sa volonté. Quoique repris et tout dominé par la Morganges, Langliac-Bardin ploya devant cette autre qui se révélait aussi impérieuse que la vraie, aussi diplomate en même temps, et qui, le caressant, l'enveloppant, le maîtrisant à la fois, au nom de l'enfant qu'elle portait, au nom de leur amour refleuri, au nom de l'honneur même des Langliac-Bardin, le força d'accepter cette scélérate solution : l'avortement de Berthe. Avec la même sûre et rapide autorité, elle se fit obéir du médecin. Puis, l'avortement obtenu, et la réparation par un mariage n'étant plus indispensable, elle en ruina jusqu'à l'espoir, par le plus audacieux coup d'État sur l'âme religieuse de la jeune fille, un coup d'État qu'eût imaginé, en pareille circonstance, et qu'envia en effet la Morganges. Elle s'ouvrit à Berthe, dans un prétendu élan de repentir et de remords, et lui confia qu'elles avaient toutes deux été séduites et trompées par le même homme. L'une des victimes, elle, allait sans doute en mourir. L'autre, Berthe, n'avait là-contre qu'un recours, la pénitence, l'entrée au couvent. Elle trouva tout ce qu'il fallait dire à ce propos, et comment il fallait le bien dire, de façon convaincante et définitive. Et la jeune fille, abandon fait de sa fortune à un ordre, prit le voile. Tout cela résolu et exécuté en quelques jours, sans que la Morganges eût seulement le temps de se retourner. Une prodigieuse campagne à la Napoléon !

Mais à Napoléon, Napoléon et demi ! La Mor-

ganges, un moment étonnée, se ressaisit vite, et improvisa en réponse un plan de campagne non moins extraordinaire, qu'elle mit à l'œuvre aussitôt, et, cette fois, parant à toute éventualité, seule d'ailleurs désormais et sans aides, Lucien Vigot et Fourguisse ayant été congédiés de la maison Langliac-Bardin.

Au cas presque improbable, mais possible pourtant, où la femme survivrait à ses couches prochaines, voici quel projet, quasi insensé de prime aspect, très réalisable en somme, formait la Morganges. L'amour de la Langliac-Bardin pour son amant était indéniable, et son action si vive et si radicalement énergique, à empêcher le mariage, en témoignait de reste. Le fiel d'aujourd'hui redeviendrait miel, la crise de haine jalouse un coup passée. Il n'y avait qu'à être patient. Gabriel, sûr de sa force irrésistible, répondait de pouvoir rentrer en grâce auprès de la ressuscitée, de la reprendre alors et de savoir retenir la proie reconquise. La Morganges, d'autre part, cela donné, se chargerait alors de *liquider* en temps voulu le Langliac-Bardin, toujours en sa possession. Ainsi, au mariage manqué de Gabriel et de Berthe, elle substituerait victorieusement la possibilité du mariage, combien plus triomphal, de Gabriel avec la Langliac-Bardin elle-même.

Au cas plus probable où la femme mourrait en couches, il s'agissait d'empêcher jusque-là qu'elle tentât, par jalousie féroce, quoi que ce fût contre

un possible retour d'amour (plus tard, elle n'étant plus de ce monde) entre Lucien Vigot revenant à la charge et Berthe retrouvée et reséduite. Car la Morganges, la sachant désormais de nature foncièrement identique à la sienne, lui supposait à juste titre un Othellisme capable de tout prévoir et de risquer tout pour se mettre en garde, même posthume. Or, elle, la Morganges, en semblable occurrence, si elle eût été madame Langliac-Bardin, à l'agonie, et voulant que jamais son amant ne pût épouser Berthe, qu'eût-elle fait? Elle eût avoué hardiment l'adultère à son mari et à son frère, l'adultère cause de sa mort, l'adultère laissant aux pieds de l'amant le boulet de ce cadavre. C'est à cet aveu *in extremis* qu'il fallait mettre obstacle. Et pour cela il était nécessaire de rendre à madame Langliac-Bardin sa foi entière en son amant, d'éteindre la haine momentanée, mais frénétique, dont elle brûlait follement contre lui, de la faire reconquérir dès maintenant, tout de suite, par Gabriel.

Oui, dès maintenant, tout de suite. Là gisait la difficulté. On n'avait devant soi que six semaines. La maîtresse offensée avait défendu sa porte. Ce n'était pas une sentimentale à retourner par lettres. D'ailleurs, la force de Gabriel, de don Juan, réside au magnétisme direct de sa présence. Enfin, même si l'on obtenait le tête-à-tête, le charme opérerait-il sur une maîtresse cuirassée de sa maternité si proche, sur une femme grosse de sept mois et demi? Pour toute autre que la Morganges, la chance à

réussir eût paru bien vague. Mais c'était la seule tentable, et elle la tenta.

Crânement, on va le voir.

En deuil et vieillie, l'air d'une cinquantenaire, elle se présenta un jour, avec une lettre d'introduction extorquée à Charles Marsheimer, et fut reçue ainsi chez madame Langliac-Bardin; et là, brusquement fondue en larmes, sanglotante, éperdue, folle, elle se déclara la mère désespérée de Lucien Vigot, une infortunée veuve n'ayant que ce fils, et l'adorant, et venant plaider la cause et implorer le pardon du malheureux qui voulait se tuer, qu'elle en avait empêché deux fois déjà, mais qui avait juré de recommencer, et qui en ce moment même n'échappait à la mort que par miracle, s'il y échappait, la poitrine trouée, voici une heure à peine, d'une balle! Mère, elle n'avait pas honte de supplier la maîtresse de son fils. Elle s'en faisait gloire, au contraire. Elle avait juré au pauvre enfant de lui ramener celle qu'il réclamait, qu'il aimait, qu'il avait besoin de voir pour consentir à vivre. Elle ne se relèverait pas, agenouillée qu'elle était, sans avoir obtenu ce qu'elle avait promis. Il le fallait. C'était un crime de le lui refuser. Si l'on disait non, elle crierait, ameuterait les gens, était prête au scandale, à la violence, à tout!

Madame Langliac-Bardin, bouleversée et vaincue, l'avait suivie.

Elle avait trouvé son amant pâle, défait, au lit, le sein gauche sous des linges ensanglantés. Un coup

de pistolet avait été tiré là, en effet, à blanc, sans bourre, mais de près néanmoins, brûlant ainsi la peau, la mouchetant au bleu piqué des grains de poudre; et dans le centre de la brûlure un petit rond de chair avait été ostensiblement mis à vif, tout rouge. C'est la Morganges elle-même, d'une main assurée, tricheuse et maternelle, qui avait fait la blessure, fausse, mais douloureuse un peu toutefois. Elle en avait eu de vrais pleurs sous les paupières. La maîtresse en eut un flot de folles larmes, elle, quand le jeune homme, d'un geste désespéré, arracha les linges et cria qu'il voulait mourir si elle ne lui pardonnait. Devant la mère ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; et elle les laissa seuls, entremetteuse sublime.

Madame Langliac-Bardin était de nouveau en proie.

Maintenant, quelle que fût l'alternative, que madame Langliac-Bardin mourût de ses couches ou qu'elle y survécût, elle avait perdu la bataille, et la Morganges tenait les millions. Moins ceux de Berthe la religieuse; mais on verrait plus tard!

Hélas! c'était le retour de l'île d'Elbe, précurseur de Waterloo. Le spectre veillait encore, veillait toujours. En vain on veut ici s'astreindre au cursif et aride exposé des faits; on ne le peut. Ce spectre est lyrique, lui, et à son geste semeur naissent les images, les grands mots, les hautes comparaisons. Et don Juan aussi est lyrique. Fourguisse, son Sgnanarelle, lui obéit. Qu'on excuse l'*aparté!*

Les événements reviennent. Les voici qui se précipitent.

Le spectre, don Juan, Gabriel, le séducteur enfin, n'avait pas séduit, chez les Langliac-Bardin, seulement la fille et la belle-mère. Une femme de chambre s'y était roussi encore les ailes, papillon de hasard, flambé à la passade, entre deux portes. Elle s'appelait Marguerite. Elle aurait dû s'appeler plutôt Ciguë. C'était proprement ce que les gens du peuple étiquettent de ce si caractéristique solécisme : une poison. L'air d'une vierge, d'ailleurs ! C'est cela qui avait amorcé et amusé Gabriel. Tout un joli sous-courant de roman à noter ici, si l'on avait le loisir (et on l'aura dans le grand livre de *l'Aimé*) ; un sous-courant très curieux et fécond en commentaires significatifs, à suivre dans sa marche obscure, par remous de fonds, tandis qu'au-dessus roulaient les deux courants principaux de l'amour avec Berthe et de l'amour avec la belle-mère. Sans l'étudier en ce lieu, suffit qu'on l'indique, pour les besoins d'un clair récit.

Donc, cette poison, la Marguerite, elle, et elle seule à la maison, malgré les précautions prises, se doutait de l'intrigue nouée entre sa patronne et le beau professeur de musique. Elle avait épié, en sainte Nitouche dont nul ne se méfiait. Pas de preuves; mais la certitude quand même, par flair. Jalouse? Non pas. Orgueilleuse, plutôt, qu'on trompât madame avec elle, servante. Ambitieuse

aussi, d'un rôle à jouer, rôle pervers, avec de chatouillants espoirs aux sourires de chantage possible. En sa petite sphère, une petite espèce de Morganges, elle aussi ! Elle ne rêvait rien moins que de mettre un jour, quand elle serait armée suffisamment, les Langliac-Bardin en coupe réglée, et de *se payer*, au prix d'une dot ainsi conquise, son Lucien tout à elle ; avec cette arrière-pensée assez juteuse, d'exploiter alors les talents de ce mari si cher aux riches personnes. On remarquera, en passant, que don Juan n'aimantait pas des âmes précisément banales !

Lucien Vigot parti de la maison, tout l'échafaudage de la Marguerite semblait à terre. Elle n'en fut que surexcitée à la besogne. Au lieu de patienter, elle jugea qu'il allait brusquer les choses, espionna de trop près, fourra son nez hardi dans le mystère compris des deux grossesses simultanées et de l'avortement, laissa voir qu'elle y voyait, et, du soir au lendemain, sans explication, fut mise à la porte. Mais la fine mouche n'y perdit pas son temps. Elle s'évertua, suivit des pistes, fila, chercha, trouva. Et notamment elle trouva ceci, prodigieux pot-aux-roses dont le parfum la soûla d'audace : c'est que Lucien Vigot, dont elle avait antérieurement déniché le domicile, connaissait et recevait une certaine ex-femme galante, nommée la baronne de Morganges, dans la maison de qui, d'autre part, fréquentait en protecteur le Langliac-Bardin. Elle osa pénétrer chez Lucien,

lui offrir carrément part à deux dans son projet de chantage couronné de conjungo, fut accueillie par un refus catégorique, se crut méprisée, en conçut une aveugle rage, s'estima forte contre tous, et risqua le paquet définitif d'une vengeance à corps perdu, au petit bonheur, où elle avait chance de pêcher en eau trouble quelque chose, sans savoir au juste quoi. Pour cela, elle jeta au nez de madame Langliac-Bardin la bombe explosive de cette dénonciation : que Lucien Vigot avait été l'amant non seulement de mademoiselle Berthe et d'elle, madame Langliac-Bardin, mais aussi d'elle-même, Marguerite, et qu'il était en outre le chéri de cœur, l'entretenu d'une vieille cocotte, la Morganges, dont monsieur Langliac-Bardin était l'entreteneur.

Cela se passait environ une semaine après le jour si bien machiné où Gabriel avait repris possession de madame Langliac-Bardin. Elle était alors grosse de près de huit mois, très malade, presque aux affres des couches menaçantes, sortait quand même contre l'ordonnance des médecins, imprudente jusqu'à la folie, mais heureuse et en plein ensorcellement amoureux. Le coup porté fut effroyable, détraquant. Cette ferme raison, déjà ébranlée par les secousses antinaturelles d'une reprise des sens à l'approche d'une maternité périlleuse, se cassa sous ce nouveau heurt, laissa fuir toute faculté jugeante, ne garda que la pensée de la mort inévitable qui allait venir, et se banda

toute dans l'atroce volonté de ne pas au moins mourir vaincue.

La victime se retourna et fit tête, devenue bourreau. Et quel bourreau! Un être ne devant rien entendre, buté à une idée fixe, fermé à toute explication, hypnotisé par son exclusive et absorbante frénésie, croyant aux inventions de la délatrice comme à la vérité absolue, impossible à convaincre désormais d'autre chose, sous l'empire de cette suggestion isolante, et, en un mot, une aliénée.

Car la Morganges, mandée, comme madame veuve Vigot, au chevet de madame Langliac-Bardin, et comprenant tout de suite, dès les premières paroles capitales, qu'il s'agissait entre elles deux d'un assaut suprême, la sublime Morganges eut la géniale inspiration de jouer là son va-tout, en traitant cette femme, son vivant portrait, d'égale à égale, au nom de leur commune idole, Gabriel. Et elle avoua qui elle était, et comment et jusqu'où elle adorait ce fils, et ce qu'elle avait fait, et ce qu'elle avait rêvé pour lui, et qu'elle estimait madame Langliac-Bardin digne d'en être aimée, digne d'en devenir l'épouse. Et elle dit qu'elle s'y emploierait comme il le faudrait, comme l'exigerait la maîtresse, par n'importe quels moyens, les plus extraordinaires, les plus criminels. Et elle y mit toute sa sincérité, toute sa ferveur, toute sa foi. Elle sentit là, en une des très rares occasions de son existence, l'ivresse de communier en son fils avec une affection aussi profonde et délirante que la sienne, et elle

s'y abandonna délicieusement et tempêtueusement. Et l'autre y répondit du même feu, de la même extase! Vraiment le double exemplaire, le vivant portrait de la Morganges, et bien à fond, cette fois. Car elle mentait, oui, elle mentait à la Morganges, délicieusement et tempêtueusement aussi, elle, cette malade, cette affaiblie, cette condamnée à mort; elle mentait à la Morganges dans tout l'épanouissement de sa force; elle lui promettait de ne pas mourir, d'épouser Gabriel; elle communiait en lui avec la mère, à qui elle tendait les bras et donnait un baiser d'alliance; et en tout cela elle mentait à la Morganges; et la Morganges s'y trompa.

Clouée intérieurement à son idée fixe, son idée de jalousie et de vengeance, l'aliénée ne s'en était pas laissé détourner d'une ligne. Elle avait pris pour comédie cette pathétique effusion maternelle, si véridique, si forte, si poignante, d'un si impérieux et sûr accent. Elle y avait riposté, à ce franc jeu, par une triche magistrale, tellement tendue à son rôle qu'elle n'avait point vu chez l'autre l'évidente absence de rôle. Elle n'avait seulement pas prêté attention à la ressemblance qui signait l'indéniable filiation de Gabriel. Elle était demeurée immuable en sa croyance absurde que cette femme était sa rivale, et immuable en sa volonté de punir épouvantablement les deux coupables. Et c'est resté un des étonnements de la Morganges, l'unique étonnement de sa vie, sans doute, de n'avoir pas su

convaincre cette folle, et, y ayant failli, de n'avoir pas senti ni même soupçonné qu'elle n'avait pas su la convaincre.

Deux heures plus tard, à la prière expresse de madame Langliac-Bardin, la Morganges amenait là son fils, toute joyeuse et triomphante, afin qu'entre eux trois fussent solennellement échangés les mots du pacte définitif.

Tous les détails de cette scène ont été bien des fois racontés à Fourguisse, en leur brève et simple horreur. Si jamais cette histoire est écrite, comme il le désire et comme il le faut, Fourguisse exige, par une clause formelle et inviolable, que rien ne soit changé à cette scène, telle qu'il va la donner, sans en atténuer la banalité de fait divers, sans en dissimuler sous des phrases la couleur mélodramatique. Ce qui assure à ces détails leur grandiose allure d'épopée, leur fatal aspect de catastrophe religieuse, ce qui les garde du mélodrame et de la banalité, c'est le caractère même et seul des personnages. On ne doit pas oublier, en lisant ceci, que le vil et ignoble gibet des esclaves romains, avec ses accessoires vulgaires et ironiques, l'écriteau, les clous, l'éponge imbibée de vinaigre et de fiel, le pagne au haillon cachant mal un sexe rétri, que ce vil et ignoble gibet change de nom quand il change de victime et que l'instrument d'un supplice infâme se transfigure, sous le corps du Christ, en la rayonnante Croix qui devient l'étoile polaire d'un nouveau monde.

Lorsqu'ils arrivèrent, il était six heures du soir. Madame Langliac-Bardin, que la Morganges avait laissée au lit, s'était levée, et les reçut, non dans sa chambre à coucher, mais dans un petit boudoir y attenant.

Elle portait un peignoir d'étoffe blanche qui, au lieu de lui biser la peau, comme cela eût dû se produire, la faisait paraître, au contraire, plus blanche encore, tant son visage était étrangement et foncièrement pâle. On eût dit (et l'impression fut ressentie telle, très nette, par la Morganges), on eût dit le blême d'une face morte, ce blême qui semble jaunir les draps.

Comme ils entraient, elle appuya la main sur son cœur, avec le mouvement de quelqu'un prêt à pâmer ; puis, comme ils s'avançaient vivement vers elle, pour la soutenir, elle étendit ses deux bras, les paumes en avant, dans un geste impérieux leur signifiant de ne pas s'approcher encore, et que d'ailleurs elle n'allait point tomber en défaillance, et se sentait forte.

Cela, sans parler, et souriante.

Elle se tenait debout, derrière une grande table qui barrait presque dans toute sa largeur le boudoir, et ainsi la séparait d'eux, ne laissant d'espace libre, pour venir à elle, que par deux étroits couloirs resserrés entre les bords de la table et les murailles.

Devant elle était servi un thé : trois tasses déjà remplies ; un pot fumant d'eau chaude ; un haut

samovar en porcelaine, sous lequel d'ailleurs la lampe à alcool ne flambait pas.

Avec l'accent d'une femme du monde alanguie et souffrante, et néanmoins coquette, très doucement, elle dit :

— Asseyons-nous. L'après-midi m'a un peu lassée. Ne me secouez pas trop. Tout à l'heure nous parlerons de choses graves, passionnément ; mais reposons-nous, d'abord. Je suis une malade. Il faut me passer mes caprices.

Et elle prit une tasse de thé, leur indiquant de la main qu'ils en fissent autant. Ils lui obéirent. La Morganges croyait à un moment d'anémie cérébrale, pensait que la pauvre créature était à bout de forces et allait s'évanouir. Tous deux, assis près de la table, buvaient comme elle, machinalement, à toutes petites gorgées, ne sachant, la Morganges en personne, quelles paroles imaginer pour sortir de ce vague et de ce pénible où on semblait somnoler en d'agonisantes rêveries.

Après les effusions de tantôt, la Morganges s'attendait à un accès d'attendrissement exalté, non à cette espèce d'atone hébétude dont elle se sentait hébétée elle-même, comme si en buvant ce thé elle se versait au cœur un fade et engourdissant et morne opium.

Tout d'un coup, à cette sensation, un éclair lui fulgura dans l'esprit. Elle se réveilla la Morganges terrible, capable de tout, elle, et qui avait si follement oublié que l'autre, sa pareille, était capable

de tout, elle aussi. En ce réveil de foudre, à cet éclair, elle vit flamboyer ce soupçon, non pas ce soupçon, mais cette absolue certitude, qu'on les empoisonnait!

Jeter sa tasse, à peine goûtée d'ailleurs, arracher des lèvres de son fils la tasse, qu'il avait déjà (horreur !) plus d'à moitié bue, ce fut fait, le temps d'y penser.

Et, juste le temps d'y penser aussi, avec une incroyable rapidité de perception, elle vit et comprit qu'elle ne s'était point trompée, en effet, et que madame Langliac-Bardin leur avait réellement fait prendre du poison. Car la malade, si faible, si alanguie, si douce tout à l'heure, les contemplait maintenant d'un regard énergique, tendu, féroce, implacable, effroyable, assassin. Et son être entier était comme son regard. Il dardait sur eux la haine et le meurtre. Elle était penchée en avant, les poings crispés sur la table, la face tressaillante d'un rire muet et affreux, aux lèvres blanches, retroussées, montrant les gencives. On eût dit une monstrueuse bête fauve, en arrêt, prête à bondir, les yeux phosphorescents, le mufle rétracté, les dents grinçantes.

La Morganges, si brave, en eut peur, recula, et, prenant soudain Gabriel dans ses bras pour le protéger, elle poussa un cri.

A ce cri, madame Langliac-Bardin répondit par un véritable rauquement. Puis, empoignant à deux mains le haut samovar en porcelaine, elle le sou-

leva, le brandit au-dessus de sa tête et le lança vers le couple enlacé.

Tout cela s'était passé extraordinairement vite. Mais pas assez, toutefois, pour que la Morganges, quelque bouleversée qu'elle fût, y perdît la conscience de sa maternité. Elle n'avait loisir de parer à rien pour elle-même. Elle trouva cependant moyen de songer à garantir son *petit*. Elle ne songea qu'à cela, uniquement, résolument, héroïquement.

Oui, certes, héroïquement! Car, toute mère qu'elle était, et mère sublime, elle eût pu ressentir une instinctive et invincible défaillance, sinon dans son cœur, au moins dans sa chair de femme, devant le hideux supplice auquel elle s'immolait pour en garder son fils. Elle avait, en effet, à l'instant même, avec une étrange clairvoyance, comme tout à l'heure à propos du poison, deviné encore de quelle arme abominable se servait maintenant la Furie forcenée. Elle avait compris qu'il s'agissait là d'affronter pire que la mort. Elle avait reconstitué, avec une lucidité d'agonisante, tous les préparatifs scélérats du guet-apens dont ils étaient victimes, guet-apens digne d'avoir été imaginé et exécuté par elle-même : le thé empoisonné, puis, pour achever l'œuvre de mort et la parfaire en torture, ce samovar plein de quelque horrible liquide corrosif. Elle avait nettement et formidablement *vu* tout, et dans quel gouffre dévorateur elle se jetait en se jetant comme un rempart entre cela et son fils. Et,

sans l'ombre d'une hésitation, d'un regret, fût-ce d'un frisson, sans que Gabriel eût seulement pu avoir l'idée de la retenir, elle l'avait accompli, le maternel et affreux holocauste.

Une autre, moins farouchement maternelle, eût peut-être pensé à soi-même un peu, tout en voulant servir de bouclier à son fils. Une autre se fût alors contentée de se coller à lui, de lui cacher ainsi le visage, et de s'offrir au péril sans le regarder, ce péril, sans y exposer son propre visage, ses joues à la peau délicate, sa bouche en fleur, ses yeux!

A la Morganges, ce sacrifice à demi, en aveugle, de dos, comme fuyard, sembla lâche. La chose, l'épouvantable chose, pour en sauver son fils, pour l'en mettre sûrement à l'abri, entièrement, elle se dit qu'elle devait la regarder venir, qu'elle devait la recevoir, elle, elle seule, et à plein. Elle se dit que, faire moins, c'était en vérité ne rien faire du tout.

Et, s'avançant d'un pas, droite, haute, les bras en croix et un peu levés afin de soutenir à deux mains son manteau grand ouvert et largement tendu derrière elle, à la cataracte de vitriol qui se ruait vers sa chair pour la manger, elle fit tête comme une statue, la poitrine en avant, la face immobile, sans incliner seulement le front, sans même baisser les paupières.

Longuement on décrit cela ici. Les mots sont lents. Les actes sont brefs. Tous les détails en ont été

conservés par la pauvre Morganges. Ce furent les dernières visions de ses regards, éteints depuis. Et seule elle les eut. Gabriel, affolé, dominé par elle et par les événements, engourdi d'ailleurs par le poison, n'en a gardé que le souvenir d'un rêve infernal. En ces quelque vingt ou trente secondes, que dura tout ce dénouement du drame, il ne se souvient que du geste fait par sa mère pour lui arracher la tasse, puis de la Langliac-Bardin brandissant le samovar. Aussitôt après, il a dans sa mémoire la nuit, de déchirants hurlements, une forme blanche qui s'enfuit comme un spectre, et par terre sa mère qui se roule en s'essuyant le visage et en lui criant :

— Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! Tu te brûlerais les mains. Appelle ! Appelle au secours ! Un médecin ! Ne me touche pas !

Et, comme il appelle de toutes ses forces, se ruant sur la porte, il entend encore sa mère lui dire, à voix haute, impérieuse :

— N'appelle plus ! Non, non ! Avant tout, toi, toi ! Mets-toi les doigts au fond de la gorge. Vomis ! Vomis ! Vomis !

Et il essaye d'obéir, sans savoir pourquoi, sans comprendre. Il essaye ; mais il ne peut faire ce qu'on lui demande. Ses mains, au bout de ses bras, sont si lourdes ! Il sent ses jambes mollir, comme disparaître sous lui. Un brouillard lui monte aux yeux. Il rassemble ce qui lui reste encore d'énergie pour clamer vers le corridor un su-

prême : « Au secours ! » Puis il s'affaisse, il est dans du vide, lui-même tout vide, semble-t-il. Et sa dernière perception, vague, à peine perçue, est d'entendre sa mère lui répéter infatigablement, mais de loin, de très loin, en voix perdue, en voix de songe :

— Ne me touche pas ! Ne me touche pas ! Tu te brûlerais les mains !

Puis, de plus loin encore, ainsi que du fond d'un horizon qui fuit, fuit, fuit toujours, là-bas, là-bas, là-bas :

— Toi, toi, avant tout ! Toi ! N'appelle plus ! Vomis ! Vomis ! Vomis !

Et il tombe comme en un vaste gouffre d'anéantissement.

Telle fut cette épouvantable scène, dont tous les détails matériels et psychologiques ont été maintes fois dits et redits à Fourguisse, en sorte qu'il a pu les stéréotyper ici sous une forme définitive. Il exige donc que le narrateur futur n'y change rien, sous peine de sacrilège.

Où le travail de développement, incombant au narrateur, pourra se donner libre carrière, et le devra même, c'est sur la période d'existence qui suivit ; car, à partir de ce moment, les forces manquent véritablement à Fourguisse pour entrer dans le menu et pour tenir livre du terre à terre, parmi les lamentables et souvent mesquines aventures à quoi fut réduite la sublime Isis désormais désarmée. Il y a là, notamment, toute une histoire de

basses trahisons, de ruine, de luttes disputant pied à pied non plus le triomphe, mais la vie elle-même, non plus des millions, mais presque des sous, toute une histoire écœurante, avec gens d'affaires, magistrats, huissiers, etc..., histoire dont les documents seront fournis, d'ailleurs, pièce par pièce. On comprend, toutefois, qu'ils ne sauraient trouver place en ce *brevïarium*, redevenant tout à fait *breviarium* à partir de cette date fatale, c'est-à-dire un galopant sommaire où s'impose la pure sécheresse chronologique.

Toutes larmes bues et refoulées, l'esprit aussi lucide que possible, on y va procéder en style d'annaliste hâtif. On y tâchera du moins.

A l'hôtel de la Morganges, deux êtres rapportés agonisaient : elle et son fils; Gabriel, pareil à un endormi sans conscience, dans une sorte de vague coma; elle en proie à d'atroces douleurs lui ôtant toute autre faculté que celle de souffrir. Et cela, pour les deux, dura toute une semaine. Fourguisse, qui les soignait, ne pouvait s'empêcher de comparer leur destin au destin d'Alexandre et de César Borgia, frappés le même jour, ensemble; et il se rappelait l'effrayante parole de César, disant alors :

— J'avais tout prévu, excepté que mon père et moi nous serions en péril tous les deux à la fois, et qu'ainsi chacun de nous serait hors d'état de porter aide à l'autre.

Car la situation était semblable. Alexandre ici,

c'était la Morganges, non morte, mais comme si ; et César, immobilisé dans son taureau sanglant au château Saint-Ange, c'était Gabriel en soudaine enfance.

D'autant que leurs ennemis, à eux, ainsi que ceux des Borgia, profitaient de cette impuissance simultanée.

La Langliac-Bardin, en effet, avait miraculeusement combiné son guet-apens et en avait calculé toutes les conséquences.

Elle ne voulait pas, elle qui se savait condamnée à mort, leur mort. Elle voulait mieux. Et elle l'obtint.

Rassemblant tout ce qui lui restait d'énergie, elle avait convoqué à son chevet Langliac-Bardin et Charles Marsheimer, leur avait raconté ses amours avec Gabriel, sa rivalité avec la Morganges, et comment elle s'était vengée par un double crime, faisant boire aux deux un poison, puis vitriolant la femme ; et elle acheva de les combler d'horreur à la révélation de cette suprême et terrifiante manœuvre de chantage :

— Le récit de tout cela est écrit, en un testament où j'affirme votre complicité ; ce testament est entre les mains d'un homme sûr ; si, dans un délai de six mois après ma mort, vous n'avez pas, par n'importe quels moyens, réduit à la misère les deux monstres dont il me faut le malheur irréparable, la ruine complète, pour qui je rêve une vie suppliciante, longuement suppliciante ; si, en un

mot, vous ne vous associez pas de toutes vos forces à ma vengeance posthume, alors ce testament, au lieu de vous être remis afin que vous le détruisiez, sera rendu public. Telle est ma dernière et absolue volonté.

Vingt-quatre heures plus tard, elle mourait, les laissant sous la menace de ce danger, vrai ou faux, mais qu'ils ne pouvaient pas ne pas croire vrai; et les deux lâches, terrorisés, suggestionnés, s'étaient aussitôt mis à l'œuvre pour lui obéir.

Avant tout, n'y ayant pas moyen d'éviter ici l'intrusion de la justice prévenue, ils avaient couru en haut lieu et raconté la chose, pour qu'on l'étouffât. Le Langliac-Bardin en avait été quitte avec un engagement formel et signé d'éclatante apostasie politique.

En revanche, lui payant un tel service, le banquier s'était chargé de mener à bonne et prompte fin la ruine de la Morganges. Il s'agissait de mentir à toute sa vie d'honnête homme. Il le fit. La fortune de la Morganges, il savait où elle était placée; lui-même y avait souvent, depuis quelque temps (c'était une façon de galanterie), donné ses soins. Il les y donna vivement et ingénieusement, à rebours. Ayant la confiance de sa cliente, il commit des abus de confiance, voilà tout. Oh! légaux! Des virements, des titres excellents vendus pour en acheter d'autres prêts à sombrer; ceux-ci poussés à la baisse au moment opportun; des coups de Bourse, en somme, combinés par un malin jouant

comme à qui perd gagne; toute une science employée à contre-pied. Ce fut une merveille de rouerie financière.

On n'attend pas que Fourguisse, tout à fait ignare en ces matières, y apporte quelque clarté. La Morganges, si besoin est pour écrire l'histoire, saura bien la rendre lumineuse même en ces ténèbres de Bourse, elle qui s'y entendait, la forte intelligence, forte en cela comme en tout.

Mais alors, ce n'est guère de ces ténèbres-là qu'elle s'inquiétait. D'autres, combien plus ténébreuses, l'enveloppaient d'une telle nuit!

Et d'abord, ténèbres, les plus noires à son cœur, autour de Gabriel, de son cher enfant, de son *petit!* Il n'était pas mort du poison, par bonheur; même, les premiers sept jours passés, voilà qu'il sortait de ce coma où il avait failli s'endormir pour toujours; mais une épouvante était venue à la mère, de se dire :

— Le poison qu'il a bu, s'il n'a pas produit tout son effet, n'est-ce pas parce que Gabriel avait vidé sa tasse seulement à moitié? Ou bien est-ce un de ces poisons qui, une fois entrés dans le sang, y demeurent, et tuent lentement, par retours certains, par accidents consécutifs à périodiques échéances? Qui sait?

Car, connaissant maintenant à fond la féroce Langliac-Bardin, l'ayant éprouvée son égale en monstrueuse volonté, en possible scélératesse, elle jugeait plus approprié à une sûre vengeance un

poison de ce genre. C'en est un tel, certes, qu'elle-même, le cas donné, eût choisi. N'était-ce donc pas celui-là que devait avoir choisi pareillement la Langliac-Bardin? Oh! oui, oui, oui, on ne pouvait en douter.

Parbleu! la Morganges n'ignorait pas que, ces poisons-là, les toxicologues n'y croient point, les traitent de fabuleux, affectent de sourire quand on en parle. Mais comment n'y eût-elle pas cru, elle, à qui Myrtil de Cruvel avait affirmé qu'ils existaient? Il prétendait bien qu'il faut à leur emploi mêler des pratiques magiques, des formules d'envoûtement. Toutefois, leur énergie propre, il la proclamait aussi. Il en citait des exemples. Il ne se cachait même pas de les avoir expérimentés. Il y en avait un, particulièrement, qu'il possédait, tenait d'un ancien missionnaire en Afrique, et qu'il appelait le vénéfice septénaire. Celui-là, paraît-il, vous plongeait d'abord pendant sept jours dans l'engourdissement, puis semblait avoir fait son œuvre, s'être évaporé, ne vous laisser aucune trace, et cependant revenait ensuite, *à certaines dates fixées selon des chiffres composables ou décomposables par sept*, et finalement, au bout d'un suprême *septénaire* de jours, après un *septénaire* d'années, vous consumait en une rapide et mystérieuse et abominable caducité.

N'était-ce pas de ce poison-là qu'avait bu, vidant la moitié d'une tasse, le pauvre Gabriel?

La Morganges en avait peur, et cette peur lui

emplissait la tête de ténèbres qui lui versaient dans les idées comme de la poix.

Et dans les yeux aussi, hélas ! elle en avait, de la poix, de la réelle, de la vivante, dans ses pauvres yeux morts, que le vitriol avait crevés, rongés, vidés, incendiés, puis éteints, y laissant l'horreur d'une éternelle nuit.

Ah ! parmi toutes ces ténèbres, intérieures et extérieures, pouvait-elle songer aux troubles affaires de Bourse, de coups financiers, aux trahisons possibles du Marsheimer et du Langliac-Bardin en train de consommer sa ruine? Même si elle y eût songé, aurait-elle eu le cœur de s'en inquiéter assez pour s'en vouloir défendre? Sous l'effondrement de tous les millions convoités au profit de Gabriel et maintenant perdus, que représentait sa fortune actuelle, son en-cas d'économies? Moins que rien, certes! Elle n'avait jamais été une femme d'argent. Toujours sûre du lendemain, grâce à la magie de sa séduction, elle avait vécu sans compter, sans amasser, au jour le jour de ses caprices fondant l'or et en trouvant incessamment à fondre. Il avait fallu l'approche de la cinquantaine pour la décider à tenter une grosse conquête de capitaux en vue de son fils. Mais jusqu'alors elle eût pensé s'abaisser à faire la fourmi prévoyante. Et donc, le peu qu'elle possédait, comment, dans la catastrophe où croulaient tous ses rêves, comment eût-elle pensé qu'on allait le lui arracher, ce peu, pendant qu'elle était à terre?

Aussi la besogne fut-elle aisée, et les deux misérables, acharnés contre cette vaincue sans armes, n'eurent pas grand'peine à l'achever selon l'ordre de la Langliac-Bardin.

Quand la mère et le fils se retrouvèrent hors de danger et la vie sauve, ce fut pour apprendre qu'ils étaient dépouillés de tout, à quia, ruinés de fond en comble, sous le coup d'une saisie qui allait les jeter sur le pavé, chassés de chez eux, de leurs meubles, de Paris même, et pauvres.

Oui, chassés de Paris même! Ainsi l'enjoignait un arrêt policier, obtenu par Langliac-Bardin en pourboire de son apostasie politique.

La Morganges eut un réveil de lionne acculée, saignante, démembrée, qui essaye de mordre encore, mais qui, hélas! ne pouvait plus mordre qu'à vide!

Que faire contre ses tout-puissants ennemis? Rien, il n'y avait rien à tenter.

Sur eux, du moins, sur leur cœur, s'ils en avaient un, sur leurs yeux, leurs sens, leurs souvenirs d'amants, leur faiblesse d'anciens séduits si entièrement séduits, peut-être pouvait-elle espérer une action encore, un reste d'action, quelque chose ressemblant à un essai d'action ?

Oh! oh! Abîme, fin fond de l'abîme dans la défaite! Ce suprême atout, cette ultime chance d'essai en un semblant quelconque d'action sur eux, avec quoi le risquer, le rêver seulement, avec quoi, avec quoi, la hideuse Morganges d'aujourd'hui, avec quoi?

Car le vitriol de l'abominable assassine ne s'était pas contenté d'assassiner les yeux de sa victime. Il l'avait assassinée toute, dans la beauté de son visage, dans les fleurs de sa bouche, dans le velouté de sa peau, dans sa face ravagée, son col mâchuré, sa poitrine pétrie et rétrie, et jusqu'à la ceinture où, par l'ouverture du corsage, et sous la robe sans corset, s'étaient rués les flots dévorateurs de la féroce cataracte, tailladant des sillons livides et creusant des trous noirs à même la chair, si bien que tout cet admirable torse de déesse, ces radieux seins de neige, ce ventre de pur ivoire, et le temple aussi du mystérieux lotus, n'avaient plus désormais figure humaine, mais paraissaient le corps informe, lacéré, couturé, bouffi, cicatrisé, rouge ici, là en charbon, ailleurs blême et comme lépreux, de quelque monstrueuse idole retrouvée parmi les décombres fumants d'un incendie.

Quels hurlements de désespoir entendit Fourguisse, le jour où la Morganges constata de ses propres mains ce foudroiement de sa beauté, et qu'elle était devenue ce tas de hideurs! Et quels sanglots d'horreur il poussa lui-même, quand elle lui cria, se dressant nue devant lui :

— Regardez, regardez, vous qui avez des yeux! Et dites-moi la vérité, vous qui m'aimez véritablement! Dites-moi que mes mains n'y voient pas clair, et qu'elles mentent, et que j'ai le cauchemar, et que ce n'est pas moi, ça qu'elles touchent, ça

qui a des rides, des plaies, des crevasses, des croûtes, ça qui est du cuir racorni, des cordes brûlées, ou du torchon, du flasque, de l'éponge, ça que je tiens là sous mes doigts et que je voudrais arracher! Dites-moi que ce n'est pas ma gorge, mes seins, mon ventre, mes cuisses! Dites-le-moi, par pitié!

Puis, comme Fourguisse, étouffant, le gosier serré, ne pouvait répondre, elle s'affaissa, gémit en des râles:

— Vrai! Vrai! C'est donc vrai! Moi, moi, je suis cela! Moi! Ah! pourquoi mes mains ne sont-elles pas aveugles comme mes yeux!

Et de ses yeux creux et sanglants tombaient, en lourdes gouttes qui semblaient rouges, des larmes que buvaient les cendres et les ravines de lave de sa face.

Fourguisse put enfin parler, bégaya quelques mots de vague consolation, tandis qu'elle se recouchait, tirant les draps haut sur elle, jusqu'à son front, avec un mouvement d'affreuse honte. Mais, se redécouvrant tout à coup :

— Ah! fit-elle, mon cher ami, si je pleure, ne croyez pas que c'est à cause de moi. Non, non! Je pleure de ne pouvoir plus rien pour aider, pour défendre, mon petit. Lâche Langliac-Bardin! Lâche Marsheimer! Ils sont nos maîtres, à présent! Ils nous veulent dans la misère! Ils consomment sa vengeance, à elle! Et je suis impuissante contre eux! O rage! O rage!

Et, redressée, elle dit ceci, pour la première fois, alors, ceci qu'elle devait tant répéter par la suite, ceci dont l'irréparable la fit en si peu de temps blanchir et devenir une vieille :

— Si j'avais seulement gardé mon corps ! Si je n'avais perdu que mes yeux, que mon visage, et même aussi mes seins ! Si j'avais toujours le reste ! Ah ! avec cela, rien qu'avec cela, et ma voix, je les prendrais encore, je les mettrais à mes pieds, je les tiendrais, j'en ferais mes chiens. j'en ferais nos esclaves !

Puis, toutes les couvertures rejetées loin d'elle, et de nouveau nue devant Fourguisse :

— Mais regardez, vous, regardez ce que vous serez seul à avoir vu ! Regardez que mes mains ne me mentent pas, et que je n'ai plus rien, rien, rien ! Sur mes jambes elles-mêmes, il y a des raies boursouflées. Et jusque dans mon dos, par le haut de mes épaules, il en a coulé, du feu, du feu rongeur, du feu noir. Regardez, regardez, mon ami ! Constatez comme moi que je suis un monstre, partout, partout !

Et elle se roulait dans son lit, en clamant de fureur, en sanglotant de se savoir à tout jamais hors de combat, sans espoir de revanche. Et Fourguisse crut qu'elle allait tomber folle, quand il l'entendit soudain pousser un grand éclat de rire, sarcastique et déchirant, et crier ensuite, d'une voix rauque et crapuleuse :

— Ils ont beau être de sales vieux cochons ; ce

n'est pourtant pas assez de mes deux fesses! Et je n'ai plus que ça, mon pauvre Fourguisse, je n'ai plus que ça!

Brusquement son ricanement s'éteignit. Elle se renversa en arrière, les bras gesticulant dans le vide, pâmée, tout le corps en abandon. C'était la première attaque, furtive encore, mais menaçante et annonçant des rechutes prochaines, de la paralysie qui devait plus tard lui frapper les jambes. Les médecins parlèrent de ménopause, de constitution usée, de tempérament congestif. Fourguisse seul sait la vraie cause d'un si subit écroulement: elle gisait dans l'absolu désespoir de cette mère sublime, qui avait tout donné d'elle-même pour son fils, et qui ne pouvait pas supporter l'idée de n'avoir plus rien à donner pour lui désormais. Sa phrase suprême, cynique et presque grotesque, avec son rictus rauque et crapuleux, elle est restée, en la mémoire dévote de Fourguisse, et il pense qu'elle restera telle en la mémoire de tous les don-juanistes, comme le divin *Eli lamma sabacthani* de la nouvelle religion.

Et maintenant, pour la dernière fois, que le sec et cursif *breviarium* reprenne son allure galopante, si souvent interrompue, contre le gré même de Fourguisse, par ces parenthèses formant tableau ou ces jets de lyrisme se répandant en nappes! La rapidité, l'impartialité, les yeux non humides, la main non tremblante, l'esprit lucide et calme, c'est bien l'attitude que Fourguisse avait

résolu de garder, quand il a commencé ces pages. Il n'a pu s'y astreindre. Les faits ont leur éloquence qui veut parler. Il n'a pas eu la force, toujours, de leur imposer silence. A la relecture, il ne se croit pas le droit de le leur imposer après coup. Ce qui est écrit soit écrit! Et finissons!

Aussi bien le surplus de l'histoire n'a-t-il besoin que de l'oral, toute réflexion faite. C'est un roman d'aventures et d'intrigues, qui ne saurait se noter par dates précises, comme il conviendrait en un *breviarium*. Les *gesta don-juanica* comportent les anecdotes en imbroglio, non la table chronologique. Quant à la filiale gratitude de Gabriel pour sa mère, au dévouement canin de Fourguisse et de la brave Vidalencq pour les deux Morganges, cela ne se raconte pas. L'odyssée à la poursuite et à la conquête d'Ernest, repris par Langliac-Bardin, puis en héritant à la mort du vieux misérable, et alors tantôt notre proie, tantôt notre bourreau, c'est un poème à part, vilain et curieux, mais dont ces pages en forme d'Évangile ne doivent pas être souillées. Donc, toute réflexion faite encore un coup, le *breviarium* peut s'arrêter ici.

Quelques mots seulement, pour dire que :

de la ruine totale, la Morganges sauva pourtant ses bijoux, et aussi quelques très beaux meubles (ceci grâce à l'astuce brocanteuse de la Vidalencq) et qu'on vécut d'abord de ces épaves au début de l'exil à Londres;

que cet exil fut fleuri de certaines transitoires

opulences par l'intermédiaire de hautes dames, comme lady Augusta (dont on narrera l'étrange prise, puis chute, avec la déconfiture du vieux lord son mari) ;

que le Marsheimer fut puni de sa déloyauté en 1869, la même semaine que son complice Langliac-Bardin, tous deux ayant payé leur dette à large taux, celui-ci mort déshonoré politiquement malgré son suicide repenti, celui-là mort en prison après avoir été accusé de faux, et l'un comme l'autre ayant su que le coup fatal leur venait de la Morganges (il sera expliqué comment) ;

qu'enfin, après la guerre, on rentra dans Paris, où l'on espère bien que la pauvre malade, perdue de corps, mais l'esprit toujours haut et fort, assistera bientôt au triomphe de don Juan et du donjuanisme.

Car l'affaire d'Ernest est arrangée à nos souhaits ; la succession, quoique entamée, assure l'aisance et servira de fondations à réédifier le grand château féerique, reparu dans les rêves de la Morganges, cette merveilleuse *impavidam-ferient-ruinæ.* Et d'autre part, le vénéfice semble conjuré. Une atteinte prémonitoire, il y a deux ans, nous avait mis sur nos gardes. Le septénaire d'années a eu son cours. Le dernier septénaire de jours est vaincu. Sans doute, le souvenir de Myrtil de Cruvel, le redivive Paraclet, le mage noir qu'on n'invoque pas en vain, a veillé sur le Messie. Et donc, des temps à craindre, le cycle est clos. Le cycle va

s'ouvrir, de la béatification promise, de l'apothéose. Tous les calices bus, tous les calvaires gravis, voici venir l'aurore de la finale et divine Transfiguration.

C'est sur l'annonce de cette gloire en éveil, vers la terre déjà d'avril, aux nues parfumées du firmament déjà rose éventé par les chérubins précurseurs, c'est avec cet espoir tout près d'essorer que veut terminer Fourguisse, déployant lui-même des ailes de fleurs et de flammes dans l'espace radieux où sa tonitruante trompette d'ar change va bientôt clangorer le paradisiaque hosanna !

SEPTIÈME PARTIE

I

Je n'essayerai point de dépeindre l'état d'extraordinaire, frissonnante, tragique et mystique exaltation où me jeta, tête perdue, la lecture de ces pages. Ce serait faire injure à ceux qui viennent de les lire et qui en ont vraisemblablement l'esprit et le cœur tout aussi chavirés que je les eus moi-même alors.

Une seule chose me semble à noter : c'est le net et complet revirement d'intérêt qui en résulte d'abord.

Toute la soif de curiosité dont j'ardais, depuis le commencement de cette aventure, et plus encore depuis le manuscrit philosophique et les confidences du père Parignon, tout ce désir tendu vers l'*Aimé* en personne, vers don Juan, le héros, le Messie de Fourguisse, il n'en était plus question

pour moi. Malgré la prophétique péroraison m'annonçant l'hosanna au fils du Paraclèt, cette figure ne m'apparaissait plus colossale, mais se réduisait aux proportions humaines de Gabriel, simplement, et même d'un tout petit garçon, auprès de la Morganges. Je ne songeais plus à ma longue, impatiente et fiévreuse attente de lui. A peine si je souhaitais de le connaître enfin, cet inconnu dans l'espérance de qui j'avais tant haleté. La Morganges m'occupait, me hantait, m'emplissait l'imagination entière, désormais, elle, uniquement. Je ne pensais qu'à me rencontrer avec elle, à la contempler, elle, à l'entendre, elle; et, me la représentant immobile sous ses voiles noirs, ce n'est pas une femme que je m'apprêtais à trouver, mais bien la mystérieuse déesse dont Fourguisse me parlait si dévotieusement naguère, une effrayante et monstrueuse et sublime Isis.

Puis, à la réflexion, je dus m'avouer que j'étais là, certainement, le jouet d'une illusion d'optique. En ces pages pleines d'elle, seule la Morganges se dressait; et j'étais encore soûl de ces pages; et j'en sortais; et j'en étais tout proche; et ainsi elles me faisaient montagne sur l'horizon, et l'horizon entier me semblait être cette énorme et absorbante Morganges. Mais l'*Aimé* cependant, caché derrière elle, que momentanément elle éclipsait à mes yeux, quelle taille fallait-il donc qu'il eût, lui, le soleil autour duquel gravitait un tel astre? Quelle puissance d'attraction supposait ce

qu'elle avait fait, elle, vers lui, centre? Et de quels flamboiements devait-il resplendir, pour que Fourguisse, si enthousiaste, si fanatique de la Morganges, et l'ayant vue à l'œuvre, n'eût pas l'idée un seul moment d'entonner son hosanna en faveur d'elle, et en réservât l'apothéose toujours et quand même à lui?

Qu'elle, affolée d'amour maternel, demeurât ferme dans sa foi en son fils, et ne considérât que la grandeur de ce fils, et y sacrifiât sa propre grandeur si absolument, cela était trop naturel. Mais que Fourguisse l'immolât aussi, sa prodigieuse Morganges, sur l'autel invinciblement debout et dominateur de l'*Aimé*, n'était-ce pas la preuve que le dieu en était resté digne, au regard du seul et du meilleur juge? Et la conclusion magnifiante du *Breviarium* ne signifiait-elle pas clairement et triomphalement que l'affreuse, héroïque et sainte Passion, soufferte par la mère, devait elle-même s'anéantir dans la gloire unique du fils, puisqu'elle avait pour suprême et méritant objet l'avènement de cette gloire?

Ainsi, à la lumière de ces pensées mystiques, éveillées en moi par Fourguisse le prophète, je me défendais du sentiment humain qui me poussait à m'émouvoir maintenant moins pour l'*Aimé* que pour la Morganges; et j'étais sûr d'abonder par là dans le sens de Fourguisse et de la Morganges elle-même. L'effet premier de la lecture avait cet étrange effet en retour, qu'un nouveau revirement

d'intérêt se produisait; et plus la Morganges, connue, s'était manifestée grande, plus grand par conséquent se devinait l'*Aimé*, demeurant dans l'inaccessible mystère de l'inconnu.

Monté, soûlé comme je l'étais, la sensibilité au vif et en vibrations, l'imagination chauffée à blanc, j'offrais donc une proie toute prête aux plus délirantes chimères de Fourguisse. Sa religion du donjuanisme, avec les messianiques révélations qu'il promettait, les extases dont il me donnait de tels avant-goûts, avait en moi un disciple déjà fervent. Je ne demandais qu'à ployer les genoux, qu'à me mettre en adoration, qu'à me dévouer, moi aussi, dans la mesure de mes forces. Mes mécréances passées, par une réaction naturelle, ne donnaient que plus de ressort à mes nouveaux et tout juvéniles appétits de foi.

Quand je pense aujourd'hui au *moi* bizarre que j'étais alors, à ce *moi* où s'insufflait et vivait celui de Fourguisse, il me semble y voir un étranger et je ne me reconnais pas en lui. Tout ce que j'en puis dire, c'est que ce *moi* d'alors était sincère absolument, aussi sincère que celui de l'heure présente. Et c'est pourquoi, ayant à raconter ce que j'éprouvai et fis en ce temps-là, j'y procéderai sans peur du ridicule ni qu'on me taxe d'exagération. Je me remettrai de mon mieux dans ma peau de ces jours vraiment étranges. Enfourguissé j'étais, et je tâcherai, pour écrire ces choses, de l'être encore, si je le puis.

II

La lettre accompagnant le *Breviarium* m'annonçait le retour de tous d'ici à un mois ou six semaines, et que ce retour se préparait comme une rentrée triomphale, santés remises, affaires réglées, prochaine et sûre apothéose. On conçoit donc sans peine dans quelle stupéfaction, quelles angoisses, quelles terreurs, quel douloureux désespoir, je fus soudain plongé, de recevoir, six jours seulement après la lettre, ce bouleversant télégramme :

« Arriverons demain soir, cinq heures quarante, gare du Nord. Soyez là, ayant exécuté ponctuellement tout ce qui suit. Sur le quai, deux fauteuils et des porteurs. Le plus près possible du quai, deux excellents landaus. Avec vous une sœur, jeune, de l'ordre janséniste de Sainte-Blaise. Maison mère, impasse des Favorites, à Vaugirard. Dire que vous venez pour le neveu de sœur Sainte-Doctrové, née de Cruvel. Avec

« vous aussi le docteur Clautz, l'aîné, le membre
« de l'Académie de médecine, professeur de toxi-
« cologie. Honoraires payés d'avance, à la gare,
« dix mille francs.

« FOURGUISSE. »

Oh ! oui, bouleversant, ce télégramme ! Et la précision même, si détaillée, des ordres, me le rendait plus terrible encore. Ces fauteuils, ces porteurs, ces landaus, cette précipitation à tout de suite avoir, là, en gare, la sœur, veilleuse des agonisants, et le grand médecin aux décisions prises *in extremis* (quelques minutes de retard pouvant être fatales), tout cela me montrait, comme si je le contemplais devant moi, de mes yeux, l'horrible tableau d'une catastrophe.

La Morganges et Gabriel avaient dû être frappés soudainement, l'une par un suprême coup de paralysie, l'autre par un nouvel assaut, le définitif, sans doute, cette fois, du mystérieux et implacable *vénéfice*.

Il le fallait, et qu'ils fussent frappés à mort, pour que Fourguisse n'eût pas hésité, sans explication plus ample, en tout abandon, à me confier ainsi un rôle agissant dans le drame de ces existences, dont il était le gardien si jaloux. Évidemment, il en était à cet instant de la bataille perdue où l'on fait feu de partout, au hasard ; il en était à cet instant de la noyade où l'on tend désespérément les mains vers n'importe quoi qui ressemble à une

branche ; car savait-il seulement si j'obéirais, si je pourrais obéir, si j'étais même à Paris, si je rentrerais chez moi ce jour-là?

Ah ! j'en avais la cruelle certitude, rien que par l'extravagance de sa résolution, la Morganges et Gabriel revenaient pour mourir.

Et, à ma douleur sincère et tout affectueuse envers eux, se mêlaient des regrets égoïstes qui l'empoisonnaient, dont j'avais honte, que je ne pouvais étouffer cependant. Quoi ! ces deux êtres merveilleux, supra-humains, que j'avais si ardemment désiré voir, que j'avais mérité de voir, que j'étais tout près de voir enfin, juste au moment où la joie de les voir, de les connaître, de leur parler, de les posséder, d'être possédé par eux, juste au moment où cette joie tant attendue, presque chimérique, allait devenir possible, palpable, réelle et mienne, voilà que je devais me résigner à les regarder seulement m'apparaître comme deux vaines et lamentables ombres aussitôt disparues.

Mais non ! Mais non ! Avec eux, avec cette Isis, avec ce don Juan phénix, avec ces sang-bleu qui n'ont pas d'âge, et dont l'existence même est une magie, une féerie, un miracle, ne peut-on pas, ne doit-on pas espérer toutes les surprises de toutes les magies, de toutes les féeries, de tous les miracles? Est-ce que les conditions ordinaires de la vie, de notre vie banale, à nous autres, sont faites pour eux?

Et des phrases de Fourguisse me secouaient leurs ailes sonores et me trompettaient dans la tête, non des phrases, mais comme des versets de cantiques, des strophes de dithyrambe, des *alleluia*, des *magnificat*.

Et, en même temps que son délire mystique me transportait, et que m'enivrait sa foi, je sentais s'allumer dans ma volonté résolue la belle fièvre d'action acharnée qui faisait de sa dépêche un véritable bulletin de bataille. J'étais fier d'avoir ma part à prendre en ce combat, d'être soldat sous ce chef qui ne renonçait pas à la victoire. Je lui étais reconnaissant d'avoir si entièrement compté sur moi. Je saurais être digne de sa confiance ! Je me dévouerais donc à eux, à l'Isis, à l'*Aimé*, moi aussi, un peu ! A l'œuvre ! à l'œuvre !

Et, sans perdre un moment, j'exécutai les ordres de Fourguisse, tout à cette fièvre d'action acharnée que me donnait sa dépêche, et dans une action, comme la dépêche elle-même, nette, rapide, immédiate, lumineuse.

III

Fourguisse devait avoir de l'argent (sans doute, provenant de la succession d'Ernest), puisqu'il parlait de dix mille francs à verser au docteur dès l'arrivée en gare. Néanmoins, comme pour les autres dépenses il ne me disait rien, j'y parai moi-même, afin d'éviter tout retard, heureux d'avoir ce petit sacrifice à faire. J'étais précisément sans le sou. Quelques bouquins rares, auxquels je tenais, vendus, et ma montre (la vieille montre de famille) mise au clou, me donnèrent de quoi m'assurer les landaus, les fauteuils et les porteurs. Je regrettais seulement que la somme nécessaire m'eût été si facile à trouver. J'eusse aimé à la conquérir d'un effort plus pénible.

Il me fut agréable de me heurter, au secrétariat du chemin de fer, contre des obstacles administratifs. L'introduction des fauteuils sur le quai n'était pas réglementaire; il fallait une autorisation spéciale. J'aurais voulu qu'on m'envoyât la demander à je ne sais quel potentat d'un abord

périlleux. J'en fus quitte pour des démarches, une heure de drogue dans des bureaux, quelques vétilles, une signature, des pourboires. La banalité de la besogne m'humiliait, mais d'une humiliation qui m'était douce, soufferte pour *eux*.

Avec le docteur Clautz, je crus en premier lieu avoir un peu plus de fil à retordre. Le membre de l'Académie de médecine, professeur de toxicologie, très âgé, très illustre, ne recevait pas à son domicile; et comme j'insistais auprès du valet de chambre, disant qu'il s'agissait d'une affaire particulièrement grave, d'un malade à toute extrémité, on me répondit :

— C'est inutile; il n'y a pas de cas qui tienne; monsieur, sous aucun prétexte, depuis cinq ans déjà, ne fait plus de clientèle.

Je courus le lendemain matin au laboratoire du savant, à l'heure de son cours, en attendis la fin, accompagné d'un interne de mes amis qui consentait à me présenter.

— Mais, vous savez, affirmait-il, sans grande chance pour votre requête. Le père Clautz ne pratique plus du tout, en effet. Il n'a même jamais pratiqué beaucoup. C'est un original. Les expériences seules, la science pure, l'intéressent. Un bourru, d'ailleurs! Il vous enverra bel et bien promener, vous et votre malade. A moins, dame, que vous n'ayez à lui offrir du rare, de l'inédit, du tout neuf. Mais y en a-t-il pour lui? En tout cas, soyez bref. Il a horreur des bavards.

Et je fus reçu, en effet, par le docteur Clautz, de façon à me faire, en toute autre circonstance, ravaler ma langue après les premiers mots.

Allant droit au fait, puisqu'il n'aimait pas les longueurs, je lui avais dit simplement :

— Monsieur, je suis chargé de venir vous demander une consultation pour un jeune homme mourant.

En même temps j'avais tendu la dépêche de Fourguisse et ajouté (non sans une certaine astuce, pensais-je) :

— Le poison dont il meurt est un poison inconnu, absolument inconnu, oui, de tout le monde.

Le vieillard, grand, sec, face glabre et parcheminée, aux lunettes flamboyantes sous une énorme perruque de cheveux blancs, n'avait pas même lu le télégramme, et à ma phrase, en blêmissant de colère, répliqua :

— Poison inconnu ! De tout le monde ! Est-ce que vous vous foutez de moi, dites donc, vous? Il n'y a pas de poison inconnu, monsieur, vous entendez, il n'y en a pas.

Puis, lisant la dépêche et la froissant avant de me la rendre :

— Honoraires payés d'avance, dix mille francs ! Ah çà! on me prend pour un Juif, alors! Et qu'est-ce que c'est que ce Fourguisse? D'où sort-il, ce Fourguisse qui me prend pour un Juif? C'est un paltoquet, monsieur, un paltoquet.

Je ne bronchai pas, et répétai lentement :

— Le poison dont meurt le jeune homme est un poison inconnu de tout le monde.

Je crus que le vieillard allait me battre. Il avait levé les deux bras, poings fermés, et secouait sa crinière dont les longues mèches venaient s'accrocher aux branches de ses lunettes. Il était tellement hors de lui qu'il suffoquait, la bouche ouverte, sans pouvoir parler. J'en profitai pour reprendre, rapidement :

— C'est un de ces poisons, monsieur, auxquels les toxicologues ne croient pas. Il a été absorbé voilà sept ans.

Tout le visage du docteur se contracta, en des rides de violente attention. Ses regards étaient fixes et durs. Il me saisit par les poignets, et, bien en face, impérieusement :

— Jeune homme, fit-il, êtes-vous sûr, tout à fait sûr, de ce que vous me dites là ?

— Tout à fait.

— Vous m'en donnez votre parole d'honneur?

— Je vous en donne ma parole d'honneur.

Il me lâcha les poignets, demeura un assez grand moment silencieux, hocha la tête, haussa les épaules, sembla discuter avec lui-même intérieurement, ne plus se douter que j'étais là, eut un vague et comme lointain sourire ; puis, d'un ton brusque et décidé, il dit :

— C'est entendu ; ce soir, n'est-ce pas, gare du Nord, à cinq heures quarante ? J'y serai.

Et il me congédia du geste, avec l'air de quel-

qu'un que ma présence importunait et qui avait hâte de se remettre à discuter intérieurement avec lui-même.

A la maison mère de l'ordre janséniste de Sainte-Blaise, les choses n'ont pas marché toutes seules non plus, et j'ai eu la joie très vive de quelques difficultés à vaincre.

D'abord, la maison mère n'était plus impasse des Favorites, à Vaugirard. Les gens du quartier, interrogés, m'avaient appris que, voilà encore trois mois, en effet, habitaient là, dans l'avant-dernière petite maison à gauche, deux vieilles religieuses ayant bien l'allure d'être ce que je cherchais ; mais que, la plus vieille étant morte, l'autre était partie, sans qu'on sût pour quel endroit. La maison, un ancien pavillon d'architecture dix-huitième siècle, était complètement abandonnée, ne portait même aucun écriteau indiquant qu'elle fût à vendre ou à louer, rien qui pût me renseigner sur une piste quelconque à suivre.

Je dus me rendre à l'archevêché. Sur ma première question touchant l'ordre janséniste de Sainte-Blaise, je constatai, au mot *janséniste*, une grimace L'abbé, fort aimable, qui m'avait reçu, me fit soudain grise mine. J'insistai, parlant des soins qu'exigeait un pauvre malade à l'agonie.

— J'entends, j'entends, dit l'abbé; mais est-il absolument nécessaire que la sœur garde-malade appartienne à l'ordre de Sainte-Blaise ?

— Absolument. J'ai des ordres en conséquence.

J'ignore pourquoi ils sont tels. Je les exécute comme on me les a donnés.

— Le malade est donc janséniste lui-même? Quelque vieillard sans doute? Il doit être originaire de Lyon, n'est-ce pas? Il y a encore force jansénistes à Lyon. L'abbé qui le conseille n'est-il pas l'abbé Désheurbeaux, du diocèse de...?

Je coupai assez incivilement la parole à l'insinuant prêtre redevenu très aimable, mais que je trouvais un peu bien inquisiteur, et je la lui coupai de façon à trancher d'un coup tous ses espoirs de curiosité, en lui affirmant que je ne connaissais pas le moins du monde l'abbé Désheurbeaux, que le malade n'était ni vieux, ni Lyonnais, qu'il arrivait ce soir même de Londres, que j'étais simplement chargé de lui procurer une garde qui fût une sœur de l'ordre susdit, que je m'étais, à cet effet, rendu impasse des Favorites, et en vain, et qu'on serait tout à fait charitable et chrétien de vouloir bien me dire où je pourrais...

Il me fallut subir encore un bout d'interrogatoire, fort doucement mené, puis une onctueuse et (je l'avoue) instructive homélie sur l'ordre de Sainte-Blaise et celui de Sainte-Marthe, les deux derniers ordres jansénistes subsistant en France, non en dehors du giron de la sainte Église, au reste, mais comme en marge un peu, et composés, au surplus, de dignes religieuses, en nombre de plus en plus restreint toutefois, ces ordres dorénavant ne faisant guère de recrues, parce que certains

points de leur discipline (oh! presque rien!) n'avaient pas l'entier agrément de notre Saint-Père; etc..., etc... Et, finalement, sans avoir néanmoins appris où se trouvait la maison mère, je sus qu'il existait des sœurs de Sainte-Marthe comme infirmières aux lycées Henri IV et Louis-le-Grand, et que celles-là pourraient me renseigner sur les sœurs de Sainte-Blaise.

Course à l'un des lycées, dont le proviseur était absent; course à l'autre, où je m'explique, peux voir une sœur, et obtenir l'adresse de l'ordre cherché; course là, en toute hâte; car voilà qu'il est trois heures de l'après-midi!

C'est en haut de Belleville. Une humble maisonnette au milieu d'un petit enclos.

La religieuse qui vient m'ouvrir, en robe de bure couleur noisette, les tempes serrées sous une coiffe aux ruches menues, est extrêmement âgée, et semble très méfiante. Elle me reçoit dans un jardinet, sans me laisser pénétrer plus avant.

Mais, à peine ai-je dit que je viens demander une garde-malade pour le neveu mourant de sœur Sainte-Doctrové, née de Cruvel, la bonne vieille s'attendrit, me fait entrer, asseoir, s'écrie :

— Le cher enfant! Le cher enfant! Ah! Dieu soit loué! Sa sainte tante le disait toujours, qu'il serait la bénédiction de la famille, qu'il servirait de rédempteur au pauvre égaré, au malheureux abbé Myrtil de Cruvel! Ah! que les desseins de Notre-Seigneur sont admirables! Voilà

qui confondra nos pires ennemis. Mais tout ce qui sera possible, tout, et plus encore, nous le ferons pour le cher enfant. La mémoire de sœur Sainte-Doctrové nous le commande. Une garde-malade, dites-vous, pour lui. Et quand la faut-il? Il est donc mourant, vraiment?

— Il l'est, et il faut que cette garde-malade vienne le chercher ce soir même, à cinq heures quarante, gare du Nord. Il arrive de Londres.

— Ce soir même. A cinq heures quarante. Parfaitement. Comment n'aurait-il pas ce qu'il désire, lui, le neveu de notre sainte et vénérée sœur Sainte-Doctrové? Il l'aura. Il l'aura, certes, le cher enfant. A cinq heures quarante! Ce soir! Gare du Nord! Mais oui, mais oui; à cinq heures quarante; j'irai moi-même.

Discrètement, de mon mieux, je glissai que la dépêche me parlait d'une sœur capable de supporter de grandes fatigues. Il y aurait des nuits à passer. Le malade était accompagné de sa mère, paralytique, très bas aussi. Double besogne! On se ferait scrupule d'y condamner quelqu'un de trop faible, qui n'y pourrait raisonnablement suffire. Il fallait une personne valide, résistante, bref, plutôt jeune, aussi jeune que possible.

La bonne vieille parut prendre une grande résolution, joignit ses mains pour murmurer une brève et fervente prière, puis me dit :

— Nous ne sommes plus ici que cinq, sur lesquelles trois sont comme moi, fort âgées, peu

robustes, en effet. La cinquième seule, sœur Sainte-Claire, est ce qu'il faut, je le vois bien. C'est l'espoir de notre maison, la dernière fleur de notre saint ordre, qui n'a plus guère d'avenir que par elle. Nous l'économisons, vous comprenez, nous en sommes, pour ainsi dire, avares. Mais ce serait mal si nous l'étions aujourd'hui, oui, vraiment mal, en une pareille circonstance. Refuser son secours, ses soins, ses précieuses oraisons, au neveu de sœur Sainte-Doctrové, au cher enfant, ce serait un péché, bien sûr, un grand péché. Loué soit Dieu! J'ai failli le commettre, ce péché. Par bonheur, j'ai failli seulement. Il aura sœur Sainte-Claire, elle, en personne, il l'aura, le pauvre malade. Nous la lui devons. Il l'aura. Cinq heures quarante! Ce soir! Gare du Nord. Elle y sera. Nous lui prêterons, nous lui confierons, notre suprême trésor, au cher enfant.

Et, ouvrant une porte qui donnait sur le jardin de derrière, la bonne vieille me montra une sœur qui s'y promenait, un livre à la main :

— Regardez plutôt, fit-elle, regardez si ce n'est pas un véritable ange gardien qu'il aura!

C'était une religieuse jeune, presque trop jeune, me sembla-t-il; car on eût dit une enfant. Sans doute le costume et la coiffe, précisément à cause de leur austérité, et par contraste, la faisaient paraître telle. Sa taille, même empaquetée sous les plis lourds et grossiers de la bure, se révélait fluette, gracieuse, gracile. Son visage n'avait pas la

coutumière pâleur des teints fanés dans l'ombre du couvent. Un léger incarnat le rosissait. Ses traits réguliers, fins, calmes et purs, manifestaient une innocence toute virginale, une candeur de Madone adolescente. Ses yeux étaient extrêmement beaux, rien que par leur tendre expression d'extrême douceur.

Si je note ici tous ces détails, et si j'ai raconté longuement, par le menu, tous les incidents, même les plus dénués d'intérêt, les plus vulgaires, les plus futiles, de cette journée, c'est que tous sont ainsi restés en vif relief dans ma mémoire, c'est que j'y attachais alors une importance capitale, à tous, aux moindres, en cette journée où j'avais conscience d'être le lieutenant de Fourguisse et de livrer avec lui une suprême bataille pour deux êtres emplissant ma pensée entière et devenus les pôles mêmes de ma vie. Rien ne me semblait négligeable, ni banal, ni ordinaire, ni dans le train-train connu des paroles et des actions habituelles, ni éprouvé jamais par moi jusque-là, ni insignifiant enfin, de ce qui était fait ou dit pour eux. Leur image, planant ainsi qu'un soleil au firmament de cette journée et des suivantes, m'en illumine toutes les heures.

Et j'avais le sentiment réel, en mon exaltation et ma fièvre persistantes, d'avoir accompli comme des travaux fabuleux et de légende, quand le soir, à la gare du Nord, toutes mes consignes exécutées, les fauteuils, les porteurs et les landaus prêts, le doc-

teur et la sœur auprès de moi, je me trouvai à mon poste, sur le quai, attendant le train, et pâle, anxieux, les regards au loin, la gorge sèche, les nerfs bandés, la peau hérissée de frissons, le cœur battant à se rompre.

IV

Voici le train. Il arrive. Il fait halte. Le sang m'afflue au cerveau. Ma vue se brouille Mes jambes flageolent. Il me semble que je vais tomber.

C'est sur la poitrine de Fourguisse que je tombe. Il a sauté vivement par la portière, ouverte d'avance, d'un coupé-lit. Malgré l'embarras d'une énorme serviette qu'il porte pendue au bout d'une sangle, il a couru vers moi, me tient, m'embrasse. Ses larmes me mouillent le visage. Il s'écrie, en sanglotant :

— Nous le sauverons, allez, nous le sauverons. Il le faudra bien. Je le veux tellement! Et vous aussi, n'est-ce pas? Et tout le monde, bien sûr, le veut, oui, tout le monde! Car ce serait un malheur universel.

Il s'adresse à la sœur, au docteur, aux hommes d'équipe, aux employés, aux voyageurs descendus sur le quai et qui s'arrêtent un moment, leur

valise à la main, pour contempler ce petit homme de mine et de mise bizarres, interpellant ainsi les gens à haute voix, avec de grands gestes, sa serviette brandie.

Je ne puis m'empêcher de l'interrompre pour lui demander tout bas :

— Et elle?

On dirait qu'il ne sait pas de qui je lui parle. Il me regarde sans comprendre tout d'abord. Il ne saisit le sens de ma question qu'après coup et comme quelqu'un qui se rappelle soudain une chose complètement oubliée.

— Ah! oui, oui, fait-il alors. Elle! Elle! Sans doute. La pauvre martyre! La sainte! Elle!

Et, en dépit de ces mots admiratifs et affectueux, c'est d'un air quasi distrait, presque indifférent, qu'il ajoute, très vite d'ailleurs, et à croire qu'il n'y attache aucune importance :

— Elle! tout est fini certainement. Le dernier accès! Plus d'espoir! Elle est perdue. Oui, oui, perdue.

Et il me quitte pour donner ses ordres aux porteurs, fait approcher un fauteuil, un seul, dit au docteur Clautz :

— Occupez-vous de lui avec moi, de lui uniquement. C'est l'essentiel. Vous et moi, de lui, n'est-ce pas, vous entendez?

Puis, sans même prendre garde à la brutalité de ses phrases, et en me désignant :

— Monsieur se chargera du reste, après, avec

la bonne et les autres hommes. Mais nous, de lui d'abord. Vous monterez dans le premier landau. Moi aussi. Avec lui. Je vous expliquerai la maladie en route. Voici les dix mille francs.

Il tire de sa poche une liasse de billets de banque et les fourre dans la main du docteur. Il y met une telle rapidité, une telle autorité, que le terrible bourru, si farouche, n'a ni le loisir ni la présence d'esprit de parer le coup.

Il cède, au surplus, comme nous tous, moi, la sœur, les porteurs, à l'extraordinaire force de commandement que manifestent l'allure, le verbe et l'action de Fourguisse. On sent là comme un maître, résolu, net, responsable, devant être obéi sans hésitation ni réplique, et dont l'impérieuse volonté magnétise positivement chacun, jusqu'à ce haut et illustre vieillard, peu fait cependant à être mené de la sorte.

Tandis que la sourde Auvergnate, la bonne de la Vidalencq, reste dans le coupé-lit auprès de la Morganges, on en extrait Gabriel, doucement, avec d'infinies précautions, sous la surveillance de Fourguisse. Avant le transbordement, il lui a recouvert la face d'un foulard. Le docteur risque cette simple observation :

— Il vaudrait mieux le laisser respirer plus librement, je crois.

Fourguisse riposte d'un ton sec :

— Non. Je ne veux pas qu'il soit vu ainsi. Lui-même ne le voudrait pas.

Incompréhensiblement, il ajoute, en tapant sur sa serviette :

— La preuve est là.

Et les hommes d'équipe, ayant installé le malade dans le fauteuil, le transportent vers le landau, sans que j'aie pu contempler les traits de l'*Aimé*. Pas plus son corps que ses traits, d'ailleurs. Il est enveloppé, par-dessus le grand manteau de voyage, d'une immense couverture en loutre.

A mon tour, je fais procéder au transbordement de la Morganges, dans le second landau. Mais, en me trouvant si près d'elle, devant l'Isis voilée, immobile, morne, que je me figure informe et monstrueuse sous ses masques noirs, et dont je connais aussi la sublime Passion, et dont je sais la fin prochaine, je me sens la pensée trouble, l'énergie veule, tout l'être à bas. Je ne surveille pas, en vérité. J'assiste, sans presque avoir conscience de ce que je vois, à ce qu'on fait. Je regarde faire, pour mieux dire. Et, par bonheur, la sourde Auvergnate est là, qui dirige tout. Je la suis, sans parler, bras ballants, machinal.

Une seule idée claire surnage (pourquoi? je l'ignore) dans l'à-vau-l'eau de mes idées : c'est que la Vidalencq est absente. J'en cherche obstinément la raison. Je ne m'inquiète pas d'autre chose. Je me bute à cela, en stupide. Malgré moi, je balbutie à Fourguisse, avec insistance :

— Mais la Vidalencq n'est donc pas là? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas là?

Il me secoue, comme si je lui paraissais endormi, et me répond, presque en me hurlant au visage :

— Elle est restée à Londres, pour achever des encaissements. Elle viendra dans quarante-huit heures, vingt-quatre peut-être. Mais que vous importe? Et où avez-vous la tête? Êtes-vous soûl, voyons, êtes-vous soûl?

Il me cogne la poitrine de sa serviette. Et il me semble que je suis soûl, en effet. Même rudoyé ainsi, je ne peux arriver à me reprendre. Un brouillard m'entoure, m'étreint, m'emplit, et c'est dans de la brume, de l'ombre, du rêve, du cauchemar, que je vois Fourguisse aller et venir de sa voiture à la nôtre, faire monter le docteur dans la première à côté de Gabriel qu'on y a déposé, s'irriter contre les porteurs qui dans la seconde installent trop lentement la paralytique, pousser auprès de celle-ci la sœur toute tremblante d'ahurissement, et que je le sens enfin me bousculer moi-même, me jeter presque sur la banquette, où je me trouve à côté de l'Auvergnate sourde et en face de la Morganges.

Notre portière claque. J'entends la voix de Fourguisse, très aiguë, crier à notre cocher :

— Suivez-nous.

Puis, plus lointaine et radoucie, elle commande à l'autre cocher :

— Bon train, et sans trop de secousses pourtant. Prenez le macadam autant que possible.

Et nous allons, à travers le Paris du soir, au

bruit de bourdonnantes orgues, aux lumières en farandole, cependant que notre landau me fait l'effet d'emporter un chargement de nuit et de silence. Car sœur Sainte-Claire, les yeux baissés, les mains jointes, ressemble à une statue en oraison; la sourde Auvergnate, ma voisine, m'est cachée par sa capeline qui surplombe son front incliné; et devant moi, sous sa mante épaisse, la Morganges gît comme un bloc, noir dans le noir. Ses genoux, qui touchent les miens, m'y donnent froid. Les masques de dentelle qui lui couvrent la tête ne laissent pas même deviner le mouvement de son haleine. Rien, d'elle, ne bouge, absolument rien. J'ai l'horrible impression qu'elle est morte, morte depuis longtemps, devenue un fantôme, et que je suis condamné à voyager sans fin vis-à-vis de ce spectre, avec ces ombres, parmi des psalmodies de *Requiem*, aux lueurs dansantes de lugubres cierges, dans un roulant catafalque.

V

Je ne m'éveille du cauchemar et ne reprends vraiment possession de moi-même qu'en arrivant rue Basse-Montfaucon, où Fourguisse vient me dire brusquement à la portière de notre voiture arrêtée :

— Vous êtes fort, vous, n'est-ce pas? Allons! oh ! A nous deux nous ferons l'affaire, avec la Claudine.

Claudine, la sourde Auvergnate, sans avoir entendu, a compris. Elle va ouvrir toute grande la porte de la maison, puis grimpe dans la voiture de Gabriel, d'où le docteur est déjà descendu. J'ai compris de même, et m'apprête à porter le malade avec Claudine. Mes perceptions sont très nettes maintenant, d'ailleurs, et je remarque ainsi, notamment, malgré le peu de clarté que versent les réverbères, combien le vieux Clautz a l'air irrité et avec quelle impatience il accepte désormais les paroles impératives de Fourguisse, qui lui dit :

— Montez. C'est au premier, à droite.

Le docteur obéit encore, entre, mais en grommelant. Je fais observer à Fourguisse qu'il n'y a pas de lumière dans la boutique.

— Eh bien! répond-il. Qu'il en fasse, parbleu! Il y a un bec de gaz, entre la porte d'ici et celle de là-bas. Le compteur est au fond, sous la cage de l'escalier.

Lui-même semble exaspéré contre le docteur. Il ne parlerait pas plus dur à un domestique en faute. Il lui met dans la main une boîte d'allumettes, et lui crie presque :

— Tenez! Il y a un autre bec au premier. Vous allumerez là aussi.

Je glisse tout bas au docteur, que je vois blêmir et prêt à s'en aller, son chapeau violemment renfoncé sur la tête :

— Ne faites pas attention, monsieur, je vous en supplie. Mon ami est dans un tel état de surexcitation!

— C'est un fou, me réplique-t-il à haute voix, un fou qu'il faut enfermer, voilà tout.

Fourguisse vient se planter devant lui, nez à nez, se redresse de toute sa petite taille, et riposte, le regard flamboyant, le verbe lent et terrible :

— Faites votre devoir, monsieur, faites-le jusqu'au bout. Je vous l'ordonne, vous entendez.

Et, subjugué encore une fois, quoiqu'il ne veuille pas le paraître et hausse les épaules, le docteur pénètre dans la maison, cherche la place du compteur. à la lueur d'une allumette, puis met

le feu au bec de gaz, gravit l'escalier du fond, exécute enfin tout ce que Fourguisse a ordonné, comme si vraiment son devoir consistait en ces vulgaires offices. Il s'est contenté de se retourner au seuil de la boutique, pour articuler avec je ne sais quelle férocité latente :

— Oui, monsieur, je le ferai jusqu'au bout, mon devoir, tout à fait jusqu'au bout, certes, vous verrez bien.

Mais sans doute Fourguisse n'a pas entendu. Il est trop pressé d'achever la besogne qu'il vient d'entreprendre avec Claudine et moi, et où il a besoin de toute son attention et de toutes ses forces.

Elle a doucement assis Gabriel au fond de la voiture, les jambes pendantes sur le marchepied. Elle m'a fait signe de prendre ces jambes. Elle-même, et Fourguisse qui s'est approché, tiennent le malade par-dessous les bras. Fourguisse lui a de nouveau caché la face. Le corps est inerte et mou. A nous trois, nous le transportons dans la boutique. Là, Claudine et Fourguisse s'engagent à reculons dans l'escalier, tandis que je soutiens les jarrets de Gabriel. La besogne n'est pas commode; car Fourguisse nous aide mal, empêtré de sa serviette qu'il tient toujours. Néanmoins, nous montons ainsi, sans heurts, sans accrocs, jusqu'au premier étage, dans la chambre du jeune homme, où le docteur, après avoir allumé des flambeaux, a ouvert le lit. Nous y déposons notre fardeau.

Fourguisse nous quitte un moment, grimpe au second étage, en redescend, enfin débarrassé de sa serviette, et dit :

— Le docteur et moi, nous allons déshabiller Gabriel et le coucher. Vous, allez maintenant chercher l'autre.

Je recommence avec Claudine l'affreuse ascension, pour la Morganges, dont les membres sont plus inertes encore et plus mous, et qui me paraît extrêmement lourde, à cause de l'abandon total où elle se laisse aller. Nous la mettons, en arrivant dans sa chambre, non pas au lit, mais, sur l'indication de Claudine, à même un énorme et profond fauteuil de paralytique, garni d'oreillettes et de pose-jambes. La sourde me dit alors, d'une voix à peine perceptible :

— Et la religieuse?

J'avais complètement oublié sœur Sainte-Claire. Je me préparais à l'aller chercher en bas, où elle devait nous attendre. Mais Claudine se dit soudain à elle-même :

— Et la devanture, donc, qui est restée grande ouverte!

Et elle file, me laissant tout seul, la porte tirée derrière elle, tout seul dans cette chambre inconnue où le gaz du palier envoie un furtif et glissant rayon insinué de biais par la fente au long du chambranle, tout seul parmi ces ténèbres que ce fil de clarté blafarde rend d'autant plus ténébreuses, tout seul face à face avec l'immobile et

silencieux spectre noir, dont l'immobilité me glace, dont le silence me force à retenir ma respiration et à écouter follement battre mon cœur, tandis que mes fixes regards ne peuvent s'arracher à l'obscure et mystérieuse contemplation de l'insoulevable voile qui les épouvante et les fascine.

VI

C'est encore la voix de Fourguisse qui vient briser le mur de l'hallucinant cauchemar où je m'emprisonne. Dans le fracas qu'a fait, en s'ouvrant violemment, la porte de la chambre de Gabriel, j'entends cette voix dont les paroles claquent ainsi que des coups de fouet.

— Oui, crie-t-elle, oui, un âne! Vous êtes un âne, si je suis un fou. Et je m'en doutais bien, d'ailleurs. Les toxicologues! Tas de farceurs! Ils ne savent rien, rien. Et vous, le plus fameux, pas plus que les autres. La science officielle, n'est-ce pas? Brevetée! Académique! La seule! La vraie! Des blagues, je vous dis! Vous êtes tous des ânes, des ânes, des ânes!

Le docteur Clautz répond, non moins haut, et d'un ton très ferme, mais (ce qui m'étonne) sans emportement :

— Enfin, voulez-vous, oui ou non, monsieur, que j'essaye de le sauver? Oui, n'est-ce pas? Eh

bien! alors, laissez-moi appeler en consultation mon confrère le docteur Burnet, le grand maître des maladies diphtéritiques. Voilà tout ce que j'ai à vous dire.

Là-dessus, Fourguisse pousse un éclat de rire strident, et répète, en donnant des coups de poing sur quelque meuble qui résonne comme un tambour voilé :

— Diphtéritiques! Ah! ah! Diphtéritiques! Les grands mots, toujours! Vous voyez bien que vous êtes un âne, un âne, un âne! Ah! ah! Diphtéritiques! Un autre docteur en consultation! Un autre âne! Ah! ah! Au lieu d'avouer tout bonnement que vous n'y entendez rien, aux poisons, monsieur le professeur de toxicologie, à ces fameux poisons, votre spécialité, pourtant! Oubliez donc votre science imbécile, votre gloire même, et, plutôt que de nier, instruisez-vous, cherchez, cherchez. Vieil orgueilleux! Vieux crétin!

Et, comme les coups de poing redoublent sur le meuble vide et sonore, il me semble que Fourguisse tambourine maintenant à même le crâne du docteur Clautz.

N'entendant soudain plus de paroles, l'idée me vient que cette illusion est peut-être la réalité, et que Fourguisse a, en effet, réduit le savant au silence (qui sait?) par quelque brusque voie de fait. J'entre-bâille la porte, me faufile sur le palier, cours vers la chambre de Gabriel.

En passant, j'ai regardé en bas par la cage de

l'escalier. J'ai vu l'Auvergnate en train d'apporter un morceau de pain et un verre de vin à sœur Sainte-Claire, agenouillée et priant.

La chambre de Gabriel a sa porte toute grande. Lui est dans le lit, les rideaux tirés. A son chevet est assis le docteur Clautz, les mains aux genoux, les regards au plafond, réfléchissant. Fourguisse, debout devant lui, les bras croisés, le contemple fixement, a l'air de vouloir le magnétiser. Ni l'un ni l'autre, ils ne m'aperçoivent. Je n'ose entrer. Je me recule un peu, de façon à ne pas être du tout en vue et j'attends, prêt à intervenir s'il en est besoin. Que va-t-il sortir de ce silence où couve quelque reprise de menaçant orage?

Enfin, voilà que le docteur parle. Je ne reconnais plus sa voix impérieuse et bourrue de ce matin. Il laisse tomber ses phrases lentement, une à une, avec une sorte de douceur humiliée, mais aussi avec je ne sais quelle autorité quasi religieuse, qui impose à Fourguisse et le force d'écouter sans interrompre.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez grand tort de m'injurier ainsi. Je ne le mérite pas. Je vous le pardonne, au reste, à cause de l'affliction où je vous vois, à cause du désespoir que manifeste votre colère même. Veuillez seulement revenir à vous un peu, à la raison, au calme qu'exige la situation, et prenez la peine de m'entendre comme je vais prendre celle de vous entretenir, en toute sincérité. Non, je ne suis pas un orgueilleux, un infatué de ma science.

J'ai travaillé toute ma vie; et, ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais pas grand'chose. Plus j'ai étudié, plus j'ai appris qu'il y a toujours à apprendre. Aussi, quoiqu'on soit d'accord en toxicologie pour admettre qu'il n'existe point de ces poisons à longue échéance, septénaire ou autre, tels que celui dont vous m'avez parlé, en dépit de toutes les probabilités que j'avais contre l'hypothèse d'un poison de ce genre, n'ai-je pas hésité à venir, quand ce matin vous m'avez envoyé demander. Le jeune homme, chargé par vous de la commission, n'a eu qu'à prononcer ce mot de poison mystérieux pour me décider aussitôt. Je crois, et je le proclame sans fausse modestie, être l'homme qui connaît le mieux, à l'heure présente, la toxicologie. Néanmoins, à toute expérience nouvelle, si chimérique et absurde qu'en soit l'espoir, je me dois et je suis prêt. J'ai donc répondu à votre appel. Je n'ai apporté, je vous le jure, aucun parti pris, aucune idée préconçue de négation, à l'examen de ce malade. Tous les renseignements que vous m'avez fournis en voiture, touchant cet étrange vénéfice, comme vous dites, je les ai attentivement accueillis et pesés, même ceux qui m'apparaissent les plus bizarres, les moins scientifiques : telle l'affirmation de cet abbé Myrtil de Cruvel, dont vous faites tant de cas, et qui prétendait qu'à l'emploi de ces poisons se mêlent des formules magiques et des pratiques d'envoûtement. Ma science officielle, académique, n'a regimbé à rien, fût-ce à cela,

dont un autre que moi eût certainement souri. Ma science à moi, monsieur, sachez-le pour votre gouverne, se trouve trop ignorante et humble pour faire fi de quoi que ce soit. J'ai donc, très loyalement, pris note de toutes vos données. J'ai, ensuite, très scrupuleusement, et autant que c'est possible en l'état comateux où il est, procédé à la visite détaillée du malade. Ce n'est pas ma faute, soyez-en bien convaincu, si mon diagnostic ne conclut pas dans le même sens que votre foi. Je ne mets pas le moindre amour-propre à vous contredire. Je dis ce que je crois la vérité, simplement. Le malade me semble présenter tous les caractères d'une fièvre diphtéritique, ou de langueur, de consomption, si vous préférez un mot plus courant. Les causes en doivent être, à mon jugement, une longue suite, ininterrompue, continue, d'excès sensuels. Certains symptômes, d'autre part, me paraissent singuliers, me déroutent un peu, je l'avoue. C'est pourquoi je vous propose d'appeler en consultation le docteur Burnet, plus compétent que moi et que personne en ces matières. Si mon éminent collègue trouve, lui, l'explication de ces symptômes dans une affection diphtéritique, en effet, je serai obligé de me ranger définitivement à cet avis. Si au contraire il estime qu'il y a là quelque chose d'anormal, dont l'hypothèse d'une affection diphtéritique ne rend pas tout à fait compte, je ne demande pas mieux que de m'atteler à l'étrange besogne de rechercher les traces improbables laissées par ce que vous

nommez le mystérieux vénéfice aux retours septénaires. Mais ce que je me permets de soutenir, jusqu'à nouvel ordre, c'est que ce poison ne se révèle à moi d'aucune sorte, par rien, et qu'ainsi, en toute conscience, au risque de vous exaspérer encore, je dois le tenir pour fabuleux. Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à vous dire. Je vous l'ai dit posément. Je vous remercie de l'avoir écouté de même. J'espère que vous voudrez bien y réfléchir. J'espère aussi que vous comprendrez pourquoi il m'est impossible d'accepter des honoraires que je n'ai point gagnés, et que je vous prie de reprendre.

J'entends le froufrou des billets de banque, nerveusement froissés, et en même temps les sanglots de Fourguisse, qui dit avec des hoquets et des larmes :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! il est perdu, alors, je le vois bien, il est perdu. Puisque vous n'y pouvez rien, vous, c'est fini. Le vénéfice sera le plus fort. Le vénéfice est invincible. Mon Dieu ! mon Dieu! Vous, ne pas savoir ce que c'est! Ne pas le voir! Ne pas connaître le remède ! Ne pas essayer de le trouver! Vous! Ah ! mon Dieu! C'est donc fini! Le voilà perdu ! Tout est fini. Est-ce possible? Mon Dieu! mon Dieu !

Ainsi le long et méticuleux discours du docteur ne l'a nullement convaincu. Il ne veut pas admettre la possibilité d'espoir qu'entr'ouvrent l'hypothèse d'une affection diphtéritique et l'appel au grand spé-

cialiste Burnet. Il s'obstine à piétiner sur place dans ce cul-de-sac sans issue, dans la certitude absolue que Gabriel est en proie, uniquement, aux effets du poison mystérieux, du chimérique *vénéfice*. Et voici qu'il y revient, sans colère cette fois, mais avec l'irréductible ténacité d'un enfant pleurnicheur, doux et têtu.

— Voyons, fait-il, je vous en supplie, docteur, croyez-moi. Au moins, agissez comme si vous me croyiez. Ne pensez pas à autre chose qu'à ce poison. Concentrez sur cette pensée tous vos efforts, toute votre science, dont j'ai eu tort de médire, toute votre bonne volonté, dont je vous suis profondément reconnaissant. Encore un coup, je vous affirme, je vous jure, que ce poison...

— Monsieur, interrompt brusquement le docteur, mes efforts et ma bonne volonté sont à bout. Tout ce que j'en avais de disponible, je l'ai usé à vous parler de mon mieux, avec le plus grand calme et la plus vive clarté possible. Je l'ai usé en vain, je le vois. Inutile que je recommence ! C'est exaspérant, à la fin. J'ai fait mon devoir, tout mon devoir. Je n'ai plus qu'à me retirer. Vous êtes incapable décidément de rien entendre. Vous êtes sous la suggestion d'une idée fixe. Vous êtes un maniaque, un aliéné. Adieu !

C'est à son tour, maintenant, d'avoir le verbe dur, hautain, irrité, qui cingle. J'entends qu'il s'est levé, a bruyamment repoussé sa chaise, se recoiffe avec violence, frappe du pied sur le parquet. Mais,

à l'éclat de sa fureur, la fureur de l'autre s'est rallumée. Je devine que Fourguisse l'a saisi par le bras et le retient, tandis qu'il lui lance, aigrement, à dents serrées et grinçantes :

— Non, ce n'est pas vrai, vous n'avez pas fait votre devoir, tout votre devoir. Vous n'avez pas le droit de vous en aller ainsi. C'est une trahison! Vous ne sortirez pas, que vous ne l'ayez fait, votre devoir, tout votre devoir, je le veux, tout votre devoir, certes, et jusqu'au bout.

Non moins aigrement, l'haleine brève et sifflante, le docteur riposte :

— Savez-vous bien ce que vous me demandez là? Ce « jusqu'au bout », que vous exigez, ce « jusqu'au bout » dont je vous ai menacé tout à l'heure avant d'entrer dans cette maison, vous rendez-vous compte de ce que c'est? Eh bien! soit, ce « jusqu'au bout », si vous le voulez, si je le puis, j'irai. Et même, tenez, si vous ne le voulez pas. Oui, en somme ; car, mon devoir, tout mon devoir, le voici. Votre entêtement me le dicte. Et je le remplirai. Les intérêts de la science me l'imposent. La justice m'y aidera, au besoin, fût-ce contre vous. Et je vous prouverai ainsi, d'ailleurs, que j'ai raison. Ah! vous maintenez votre idée absurde de poison à longue échéance, de fabuleux vénéfice! Bien! Bien! Vous verrez, monsieur, vous verrez que les toxicologues ne sont pas des ânes. C'est trop fort, parbleu! Jusqu'au bout, oui, oui, je le ferai, mon devoir, tout mon devoir, jusqu'au bout.

Il jaillit de la porte sur le palier, où Fourguisse le suit, ne lui ayant pas désempoigné le bras. Fourguisse a la face convulsée, les yeux hors des orbites. Il est tout pâle. Il bégaye, une petite écume au coin des lèvres :

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Plus bas ! Taisez-vous ! Je me trompe, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ça que vous voulez dire ? Plus bas ! S'il vous entendait !

— Il ne peut rien entendre, répond le docteur. Mais laissez-moi ! Ne me serrez donc pas ainsi ! Vous me faites mal.

Et, m'apercevant :

— Monsieur, je vous en prie, à mon secours ! Cet homme perd la tête ! Vous voyez bien qu'il me brutalise, qu'il est fou.

Je m'interpose, tâche de faire lâcher prise à Fourguisse, qui continue à balbutier, par mots à peine articulés, rauques :

— Ce n'est pas ça que vous voulez dire, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ça, hein ! Mais parlez donc, misérable ! Expliquez-vous. Coquin ! Vieux coquin !... Une pareille abomination !... Un crime !... Un crime !... Un sacrilège !... Ce n'est pas ça, voyons ! Avouez-le, que ce n'est pas ça !

Le docteur Clautz se débat. Je l'aide. Enfin il peut se décrocher de Fourguisse. Il court vers l'escalier. Du haut de la première marche il se retourne, et jette, avant de descendre :

— Si, si, c'est ça. Vous avez deviné. Il n'y a que

ça. Nous verrons bien. Jusqu'au bout, oui, parfaitement, tout mon devoir, jusqu'au bout.

Je ne comprends pas. Mais je sens Fourguisse se raidir dans mes bras qui le retiennent à plein corps. Il veut se ruer sur le docteur. Il le menace de ses deux poings brandis. Il râle :

— Infâme!... Brigand!... Laissez-moi, vous, que je le tue, que je l'étrangle!... Sacrilège!... Monstre!... Monstre!...

J'ai besoin de toutes mes forces pour le maîtriser. Je l'étreins, le soulève du sol, subis ses secousses désespérées, ses coups de pied furieux, cependant que je crie au docteur :

— Allez-vous-en! Vite, vite!

Et le vieillard dégringole les marches quatre à quatre, en répétant :

— Oui, oui, c'est bien ça. Il n'y a que ça. L'autopsie! L'autopsie! L'autopsie!

VII

L'Auvergnate et sœur Sainte-Claire sont montées à mon appel, après que j'ai entendu la porte de la devanture se refermer sur le départ du docteur. Nous faisons reprendre connaissance, sur le palier même, à Fourguisse qui s'est évanoui. Je lui fustige les jambes. La sœur lui passe sous les narines un flacon de sels. L'Auvergnate lui tamponne les tempes avec un linge imbibé de vinaigre. Il revient à lui, et murmure, d'un air égaré :

— Écoutez ! Écoutez donc ! Vous n'entendez pas? La voix, la voix du Messie ! C'est l'aube, enfin ! Oui, l'aube de la résurrection. Il veut qu'on soit auprès de lui. Courez, courez, courez ! Il est là. Il vous demande. Écoutez ! Écoutez donc ! Christ est ressuscité ! Christ est ressuscité !

Il se tait. Nous restons immobiles. Et, dans le silence profond, j'entends, en effet, Gabriel qui soupire, comme très loin, très loin. Je laisse Four-

guisse réalangui aux soins des deux femmes et me précipite à la chambre du malade.

Gabriel est assis dans son lit. Il se passe, d'un geste très lent, les mains sur le visage, tourne doucement la tête en tous sens, me regarde, comme s'il me reconnaissait, d'un regard tendre où fleurit une expression de radieuse gratitude, et me dit avec un vague sourire :

— Oh ! merci, merci ! Je suis mieux, beaucoup mieux. Je suis tout à fait bien. Oui, tout à fait bien, vous voyez.

Puis, se prenant le front, et soudain d'une mine anxieuse, les lèvres qui tremblent :

— Et ma mère ?

Je réponds vivement, sans hésitation, du ton le plus sincère possible :

— Elle va bien aussi. Tranquillisez-vous ! Très bien, je vous assure. Elle repose.

Ma voix ne l'étonne pas plus que ma présence. Il me remercie encore, et ajoute :

— Vous êtes l'ami de Fourguisse, n'est-ce pas, l'ami dont il nous a tant parlé ? Bon, bon. Et lui, lui ? Où est-il ?

— En bas. Il mange un morceau. Il va venir dans un moment.

— Bon ! bon !... Ah !

Cette fois le soupir est sonore, grave, prolongé, puissant. Un soupir de soulagement infini ! Vraiment, ainsi que disait Fourguisse tout à l'heure, un soupir de résurrection !

Et de cette résurrection, le ressuscité jouit maintenant à plein cœur, à pleins yeux, à plein épanouissement de tout son être, sans faire un mouvement désormais, sans plus prononcer une parole, entièrement absorbé dans la délicieuse sensation de respirer, de humer, de boire avidement la vie qui lui rentre au corps et à l'âme en flux torrentiel et soûlant.

J'ai ainsi tout loisir de le contempler enfin, le héros de ma si longue et si décevante attente, l'inconnu que j'avais tant espéré connaître, tant désespéré de connaître aussi, le dieu auquel Fourguisse était parvenu à me rendre dévot, le don Juan, le Sphinx, l'Aimé!

Et sûrement l'exaltation mystique de Fourguisse me soulevait alors plus que jamais, et j'en partageais le délirant paroxysme, et ne cherchais pas à m'en défendre, et m'y abandonnais plutôt avec emportement, avec joie; car tout ce que m'avait annoncé le prophète me semblait absolument réalisé, au delà même de ses promesses. J'avais le sentiment complet, net, irréfragable, de me trouver en face d'un être surhumain, en qui j'allais voir certainement surgir un dieu.

Avant tout (et sans que je pusse et puisse encore aujourd'hui m'expliquer pourquoi), c'est aux mains mêmes de Gabriel, et de prime abord, quand il les passait lentement sur son visage, que m'était apparu évident ce caractère divin. Dans mon souvenir, ces mains sont restées, avec leur geste d'idole

morte qui se réveille. Je les revois toujours, comme si elles étaient là, présentes. En cherchant, dans une analyse rétrospective, à en décomposer la figure, je ne découvre rien qui me fournisse les causes de l'impression produite alors sur moi, et depuis lors immuable. Tout ce que j'en saurais dire, en termes précis, c'est qu'elles étaient longues, blanches, aux doigts effilés du bout, et que les ongles roses, luisant en chatoiements de pierres précieuses, témoignaient d'un soin minutieusement coquet, avec emploi de pommade carminée, de poudre à brillanter, de polissoirs. Mais, en vérité, ce sont là des remarques de manucure; et cela aurait dû bien plutôt m'être une désillusion. Et cependant, malgré l'observation involontaire et trop terre à terre de tels détails, malgré la mémoire très vive que j'en ai gardée sans le vouloir, l'image que je conçus à ce moment et qui depuis m'est demeurée seule, c'est l'image de mains augustes, lumineuses, parlantes, chantantes, créatrices, comme on en rêve à quelque idéal Démiurge semant la vie dans le chaos.

Si de tels songes prenaient l'essor au simple mouvement de ses mains, on juge en quelle extase me devaient jeter sa voix et son regard.

Cette voix, dont Fourguisse m'avait vanté si souvent et si merveilleusement la magie, jamais je ne l'oublierai. Jamais non plus je n'aurai l'outrecuidance d'en essayer, même de loin, la notation. L'unique moyen que j'aie d'en donner une idée, ou

plutôt une sensation vague et lointaine (et même à peine si je l'ose), c'est d'en comparer l'ensorcelante musique à celle de mélodies autrefois entendues, puis oubliées, défuntes, abolies, et qui reviennent obscurément vous gazouiller au fond de la mémoire, y faisant refleurir les plus parfumés Avrils des plus chers souvenirs d'amour. Mieux encore; c'était comme l'écho d'une vieille chanson d'enfance, rappelant en exil le pays perdu. Et c'était tout cela, oui, et c'était aussi autre chose de plus et d'au-delà, que je ne peux pas dire.

Du regard, le parti le plus sage, le seul parti à prendre, serait de me taire. Vouloir en parler, n'est-ce pas vouloir ne pas être compris? Je tâcherai quand même, à tout risque.

Dans la face amaigrie, pâle, exsangue, ce regard me semblait en quelque sorte étranger. La clarté en venait d'ailleurs, de je ne sais où, mais d'un monde certainement extra-terrestre et féerique. Elle avait l'air de couler ainsi que des larmes, en nappes de lumière, sur cette face si blanche dont elle faisait une hostie. Elle en débordait, s'irradiait autour, l'auréolait d'un nimbe. Cette face, en temps ordinaire, dessinait-elle de ses contours un ovale régulier? L'ouverture des paupières était-elle large ou étroite, ronde ou en amande? Quelle couleur avaient les yeux? La ligne du nez, pure et droite, s'harmonisait-elle avec celle de la bouche, au pli sinueux et mobile? Les cheveux si fins, soyeux et bouclés, la barbe toute légère, était-ce

de l'ébène mordoré ou de l'or bruni? En vérité je l'ignore. Je ne pensai même pas à me le demander. Je n'y ai songé que depuis, et sans arriver à m'en procurer une notion exacte. Mais ce que je vis, ce que j'admirai, ce que j'adorai, ce qui m'a laissé en adoration, c'est que, telle quelle, amaigrie, pâle, exsangue, avec ce regard venu d'ailleurs et regardant ailleurs, avec ce regard dont elle s'illuminait et qui lui faisait un halo de gloire, cette face était bien la face du dieu magnifié par Fourguisse, du dieu aux irrésistibles séductions, du dieu Isiaque enfin dévoilé, du dieu prêt à la renaissance et à l'ascension triomphale.

Et si je m'étonnais alors, et si je m'étonne presque encore aujourd'hui, ce n'est pas d'avoir trouvé en ce moment l'*Aimé* absolument conforme aux révélations de Fourguisse, ce n'est pas d'avoir été, pendant ces quelques minutes étranges, aussi mystique, aussi fervent, aussi croyant, aussi fou qu'un pareil visionnaire; mais c'est de n'avoir pas eu la vision pleine et entière à laquelle je m'attendais de bonne foi, c'est de n'avoir pas assisté au miracle final dont j'avais faim et soif, c'est de n'avoir pas vu l'*Aimé* quitter soudain la terre et prendre son vol vers les nues dans la flamboyante transfiguration d'une apothéose.

VIII

Combien de temps demeurai-je ainsi en contemplation, en ravissement, presque en oraison, devant cette émerveillante et silencieuse figure, à rêver d'extravagantes mythologies, à m'emplir les yeux de ce vivant poème qui m'engrossait l'imagination de toute une prestigieuse floraison de poèmes aux aventures sans fin? Ce temps dura-t-il quelques minutes, ou de longues heures? Je n'en eus point conscience, et ma mémoire ne m'en dit rien. Ce fut là un de ces instants au cours desquels on perd toute mesure de la durée, et qui creusent dans les souvenirs comme un abîme, où par la suite, quand on veut y réfléchir, il semble qu'on ait plongé à même l'éternel.

Il ne faut pas oublier que mon esprit désorbité subissait alors, pleine et entière, l'emprise positivement envoûtante de Fourguisse, que j'avais passé tout le jour dans les agitations d'une activité inhabituelle, dans les transes d'une fièvre extraor-

dinaire, dans de formidables secousses morales, parmi des péripéties de drame, des cauchemars à détraquer la plus solide raison, et qu'enfin depuis le matin j'étais à jeun, l'estomac vide et par conséquent le cerveau plein de nuageries.

Que cette dernière circonstance dût influer singulièrement, et peut-être le plus fort, sur le *hors-de-moi* où je me trouvais, c'est ce qui m'apparut très clair quand je revécus, en me les rappelant, ces bizarres journées de ma vie. Notamment à l'heure présente, après dix-huit années écoulées, j'attache une importance capitale à cette cause toute matérielle de mon extase, de ma quasi-folie d'alors. Mais j'eusse certainement bondi d'indignation si l'on se fût avisé de me la signaler à ce moment. Parfois même encore, à la récurrence, j'ai un peu honte d'y prêter tant d'attention, et d'expliquer ainsi d'une façon trop sage pourquoi en cette occasion je fus si peu sage.

Le fait est que je n'éprouvais aucun besoin de me nourrir, ni de me reposer, et qu'après cette journée si rude, mon exaltation ne tombant pas, je m'offris sans trêve aux fatigues d'une nuit plus rude encore, où m'incomba la charge, à moi tout seul, de soigner et de garder Fourguisse, soudainement et violemment pris d'une frénésie véritable aux accès effrayants.

Sœur Sainte-Claire et l'Auvergnate avaient dû m'appeler à leur secours pour le maîtriser. Les muscles paysans de Claudine et les miens n'en

étaient venus à bout que difficilement. Nous avions pu, quand même, lui lier les bras et les jambes, le bâillonner, le porter dans sa chambre au second étage, le mettre sur son lit.

A ce moment la voix de Gabriel avait réclamé quelqu'un auprès de lui. Les cris de Fourguisse, en son premier accès, arrachaient le ressuscité aux muettes béatitudes de sa résurrection. Il fallait aller le rassurer, voir s'il n'avait pas besoin de quelque chose. Sœur Sainte-Claire était donc descendue pour prendre son poste de garde-malade, dont je l'avais priée de ne pas bouger.

D'autre part, comme si la voix implorante de Gabriel avait réveillé la sensibilité morte de sa mère, nous avions, presque en réponse à son appel, entendu la Morganges appeler aussi. J'avais donc dit à Claudine, ou plutôt je lui avais fait signe, que sa présence en bas était nécessaire, que la sœur et elle devaient s'occuper uniquement de la mère et du fils, et que je suffirais à veiller ici sur Fourguisse.

Et j'étais resté seul avec lui, dans sa chambrette mansardée, à la lueur d'une bougie qui en rendait fantastique le capharnaüm, encombré de bouquins, de paperasses, d'un grand tableau noir gribouillé en tous sens par des formules algébriques, de souliers dépareillés, de hardes, de fioles.

J'y demeurai jusqu'à l'aube, usant tout ce que j'avais de force à contenir les soubresauts de Fourguisse, à l'empêcher de hurler. Je lui avais

ôté le mouchoir que nous lui avions mis en bâillon. Je craignais qu'il n'étouffât. Et chaque fois qu'un accès le prenait, je lui en tamponnais la bouche de mon mieux, me couchant presque sur lui pour qu'il ne tombât pas à bas du lit. Malgré les liens dont ses poignets et ses jambes étaient attachés, il se tordait en des convulsions d'une énergie incroyable. La lutte me laissait rompu, en nage. Les accès furent surtout fréquents pendant les premières heures. Puis ils se distancèrent un peu, de plus en plus, s'apaisèrent aussi. Dans l'intervalle des frénésies, au lieu de clamer, il parlait à voix basse, mystérieuse, très volubile d'ailleurs. Il exprimait ses pensées ordinaires, mais tout en désordre, sans suite, et dans une abondance tempêtueuse d'images chaotiques. A plusieurs reprises, et avec une vive inquiétude, il dit :

— L'Évangile ? Où est l'Évangile ? On ne l'a pas pris, au moins ?

Et cette idée, cette terreur, étaient presque toujours la cause immédiate d'un accès.

Il me reconnut environ une demi-heure avant le jour, et ce fut pour me demander aussitôt où était l'Évangile. Puis, la conscience lui revenant, et la mémoire touchant l'objet de ses craintes persistantes :

— Ah ! oui, oui, fit-il, je me rappelle, je sais. Il est sous le lit. Suis-je assez bête ! Je l'y ai fourré moi-même tout à l'heure. Regardez donc s'il y est toujours.

Je me mis à plat ventre, allongeai le bras sous la couchette basse, et en tirai, au bout d'une sangle, l'énorme serviette qu'il avait si obstinément tenue hier.

— Voilà, dis-je, tout ce qu'il y a. Est-ce donc l'Évangile ?

— Mais oui, répliqua-t-il, bien sûr. Mes papiers ! Mon Éthique ! Mon trésor ! Le pain du nouveau monde ! L'Évangile ! Le livre aux étoiles ! L'Aimé ! L'Aimé !

Brusquement, assis d'un bond, prêt à sauter du lit si je ne l'avais pas empoigné aussitôt par les épaules :

— Il est sauvé aussi, lui, lui surtout, il est sauvé, j'espère ?

— Je vous le jure. Je l'ai vu. Il m'a parlé. Il a dit qu'il était mieux, qu'il était bien, tout à fait bien. Sœur Sainte-Claire est auprès de lui. Claudine est avec la Morganges. Ils vivront, ils vivront. Tous les deux ! Je vous le jure.

Il avait repris son expression accoutumée de visage. Seules, ses prunelles, n'étant plus embusquées derrière les lunettes dont je l'avais débarrassé la veille, ne regardaient pas aussi aigu qu'à l'ordinaire. Elles semblaient ternies, troubles. Cela les adoucissait singulièrement. Tout son être, d'ailleurs, respirait une douceur nouvelle. La détente, la lassitude, l'accablement, en étaient sans doute cause. J'y crus voir aussi je ne sais quelle délectation paradisiaque. Ses paupières battaient lan-

guissamment. Le sommeil le gagnait. Avec une voix d'enfant câlin, il dit :

— Puisque tout va bien, je peux me reposer un peu, n'est-ce pas? Mettez l'Évangile, je vous prie, en oreiller, sous ma tête. Là, c'est parfait. Vous êtes gentil.

Je lui avais délié les poignets. Par un reste de prudence, je lui laissai une entrave aux chevilles, mais desserrée. La bougie tirait à sa fin, grésillait, avec une clarté agonisante, rougie par le blême du petit jour. Et tandis que je continuais à veiller, la tête en feu, les yeux piqués de sable, Fourguisse s'endormit profondément.

IX

Il est grand jour. Fourguisse ne bouge point, ne rêve même pas. Son sommeil demeure profond, calme. Sa respiration est régulière. Je lui ai désentravé les chevilles; je l'ai couvert de quelques hardes; j'ai tiré de côté l'énorme serviette qui lui fait pavé sous la nuque; j'ai posé sa tête plus commodément à même l'oreiller; tout cela sans amener le moindre mouvement de réveil. Me voilà tranquille pour lui.

Si je le laissais! Si je descendais voir un peu ce qui se passe dans la maison!

J'entr'ouvre la porte. On n'entend aucun bruit nulle part. Je me risque par l'escalier à demi obscur, qu'éclaire seulement une petite lucarne à tabatière dans le toit. J'arrive au premier étage. Les deux chambres sont closes, et l'on y est muet. Je fais toc-toc à celle de la Morganges. Pas de réponse! Sans doute l'Auvergnate y est, la sourde. Je gratte avec précaution du côté de Gabriel. Sœur

Sainte-Claire apparaît, venue sur la pointe des pieds, comme une ombre, l'index aux lèvres. Elle sort sur le palier, ramène doucement le battant derrière elle, me murmure :

— Il a passé une matinée excellente, après avoir été assez agité jusqu'au jour. Il dort maintenant. Sa mère est toujours dans la même somnolence, m'a dit la bonne. Celle-ci est auprès d'elle, et doit reposer, je pense. Et là-haut ?

Je lui donne des nouvelles de Fourguisse.

— Et vous, monsieur, fait-elle, si vous alliez prendre aussi un peu de repos ?

— Mais vous-même, ma sœur ?

— Oh ! moi ! Merci ! Je ne suis pas fatiguée le moins du monde. Le malade est si facile ! Réellement ce n'est pas une peine...

Je ne sais pourquoi, malgré la pénombre du palier, j'ai cru m'apercevoir que sœur Sainte-Claire rougissait. Et je m'imagine qu'elle rougit à la pensée que sa phrase suspendue devrait se compléter de la sorte :

— Ce n'est pas une peine, de le soigner ; c'est un plaisir.

Quelle singulière idée me surgit dans la tête ! L'ai-je bien à moi, ma tête ? Que vais-je me figurer là ? En vérité, c'est mal, de s'arrêter à de telles suppositions, même de s'être laissé aller, fût-ce à l'éclair d'un soupçon fugitif. Et cependant, je ne puis m'en défendre.

Et sans doute mon silence subit, ma mine sur-

prise et à la fois curieuse, gênent la pauvre sœur. Car de nouveau elle rougit. Ah! cette fois, je ne me suis pas trompé, je l'ai bien vue rougir. Mais quoi! N'est-ce pas tout naturel, que sa timidité se manifeste devant l'attitude que j'ai malgré moi? Ne rougit-elle pas simplement parce que je fixe sur elle des yeux qui lui disent:

— Pourquoi rougissez-vous?

N'importe! J'ai beau me raisonner ainsi; je n'arrive pas à me persuader que j'ai fait erreur. Et ma bizarre hypothèse ne prend que plus de force, quand sœur Sainte-Claire, toute troublée, ne sachant comment ranimer un entretien que glace mon regard d'inquisiteur involontaire, se met à rougir de plus en plus, perd contenance tout à fait, et finalement me quitte et rentre dans la chambre sans prononcer une parole.

J'en oublie un moment Fourguisse, et moi-même, m'absorbe en cette obsédante imagination, descends machinalement des marches, et me trouve dans la boutique, et n'ai cependant aucun motif pour y être.

La devanture étant fermée, il y fait sombre. A peine quelques fils de lumière aux joints des volets! Une traînée de jour pâle qui tombe de la lucarne par l'escalier! A tâtons, je rencontre une table, puis une chaise. Je m'assieds.

Sous ma main, il y a un quignon de pain. Je distingue un verre et une bouteille entamée. Je me rappelle! Cela doit être le restant du frugal

repas offert la veille à la sœur par Claudine. Je mange quelques bouchées, sans faim d'ailleurs. J'ai l'estomac trop serré. Je vais me verser du vin. J'aperçois qu'il y en a encore un doigt dans le verre inachevé. Cette phrase me danse tout à coup dans la cervelle, phrase absurde, baroque en un pareil moment :

— Je bois le fond de son verre. Je saurai sa pensée.

Et après avoir bu, je me répète, je me rabâche cette phrase, incessamment, obstinément, niaisement, avec la conscience que c'est niais, et aussi avec une sorte de vague délice que ma lassitude hébétée, trop énervée cependant pour s'endormir, éprouve à se laisser bercer parmi les ronrons de cette niaiserie chantonneuse et rechantonneuse comme un insignifiant refrain de nourrice.

X

A ce bercement, à ces ronrons, peu à peu toutefois je somnole. La détente relâche mes muscles et mes nerfs surmenés, brisés, fourbus. Sur mes bras, affalés à même la table, mon front s'est posé, lourd. Ma tête pourtant me semble vide. Il y flotte une brume. Ma pensée y vague et divague en des rêvasseries. J'ai la sensation confuse d'errer dans des limbes où je m'enfonce de plus en plus sous des ténèbres s'épaississant. Je n'y vois qu'une seule forme se détacher devant moi, ainsi qu'un fantôme lumineux : c'est l'image de sœur Sainte-Claire, dont le visage est rose de pudeur, dont les yeux sont épanouis d'une extase d'amour.

Et cette dernière impression enregistrée par ma conscience est la première qui se réveille, quand soudain je suis rappelé à moi par Fourguisse qui me frappe sur l'épaule et me dit :

— Allez donc vous mettre au lit chez vous,

pauvre ami. Vous êtes éreinté. Tout va bien là-haut. Allez ! Allez !

Je ne lui réponds que ceci :

— Vous savez que la sœur l'aime. Oui, la sœur ! J'en suis sûr.

Il n'a pas l'air étonné de l'apprendre. Ou plutôt je ne lui apprends rien, sans doute ; car il réplique avec un étrange sourire :

— Je le sais. Je le sais. Je viens de les voir. Cela devait arriver. C'est le commencement du nouveau cycle. Il faut bien que les prophéties s'accomplissent. Il faut bien que notre Évangile ait, comme l'autre, sa Madeleine.

Ces paroles me semblent toutes naturelles. Il ne me vient pas à l'esprit que Fourguisse soit en délire. Je lui trouve, d'ailleurs, la mine calme, reposée, raisonnable. Tout en prononçant ces mots, il vaque à des actes si simples, si banalement simples ! Il me tend mon chapeau. Il débarre la devanture, ouvre la porte de la rue, me pousse amicalement dehors en répétant :

— Allez dormir chez vous ! Allez, vous dis-je. Je vous en prie. Je l'exige. Et mangez aussi. Vous devez crever de faim. Il est tantôt cinq heures du soir, vous en doutez-vous ? Allez ! Je n'ai plus besoin de vous aujourd'hui, plus du tout, vrai ! Vous reviendrez demain matin.

Sur mon geste de dénégation indignée, il reprend doucement :

— Plus tôt, si cela vous est agréable. Oui, oui,

en effet, vous êtes digne de ne pas être traité comme un étranger. Vous êtes de la maison maintenant. Eh bien ! cette nuit, puisque je vois que vous y tenez, revenez cette nuit. Mais mangez; mais dormez quelques heures. C'est nécessaire. A minuit, par exemple, revenez à minuit. D'autant que, je le crois, ce sera vraisemblablement l'heure de la suprême révélation. Car elle l'aime, certes, elle l'aime. Et je suis là, moi, pour la conjonction des deux astres. Elle aura lieu. Et vous méritez d'être au nombre des premiers Rois Mages voyant l'étoile. Vous la verrez, je vous le jure. En attendant, obéissez-moi. Allez chez vous jusqu'alors. Allez ! A minuit !

Il me ramène, de la rue où il m'avait poussé, dans la boutique qu'il referme un instant, pour me dire à voix basse, avec mystère :

— Toute réflexion faite, ne mangez pas, ne buvez pas ! Non, gardez-vous à jeun, abstème, en état de clairvoyance et d'idéalité, prêt à recevoir la visite des langues de feu. Mais dormez un peu, quand même. Le sommeil est purificateur. Dormez en priant. Allez ! Allez ! Vous vous réveillerez dans le grand bain d'aurore. Voici, en gage, mon dernier baiser humain.

Il m'a serré dans ses bras, avec force, a posé longuement sa joue contre la mienne où j'ai senti la brûlure humide de ses larmes; puis il m'a presque lancé sur le trottoir, et referme derrière moi la devanture qu'il barricade.

Le bruit, la lumière, m'étourdissent. Ce que je viens d'entendre m'étourdit plus encore. Cette fois, la raison m'étant un instant rendue (probablement par le coup de fouet du grand air), j'ai le soupçon que le pauvre Fourguisse a peut-être encore la fièvre, comme cette nuit. Mais je n'en ai que le soupçon. Je me reproche, au reste, de l'avoir. Mon retour à la raison n'a été qu'une lueur fugitive.

J'aperçois soudain le père Parignon, qui s'apprête à me parler. Il me fait horreur. Je ne veux pas, avec lui, rentrer dans le terre à terre, me désensorceler. Je lui tourne le dos et me sauve par le marché, en titubant, en zigzaguant, sans doute; car j'entends rire bruyamment et dire sur mon passage :

— Ben! il en a sa claque, celui-là

XI

J'en avais ma *claque*, certes. Une soûlerie d'absinthe, une fumerie d'opium, ne m'eussent pas mis dans un tel état.

Mes nerfs, reposés dans le petit somme que j'avais fait, venaient de se rebander et de repartir en vibrations folles au coup d'archet de Fourguisse. Ses mystiques paroles m'emplissaient et m'enveloppaient. En même temps, par tourbillons, me hantaient toutes les étranges images perçues depuis vingt-quatre heures, et qui me réapparaissaient pêle-mêle, confondues, se heurtant et se pénétrant les unes les autres. C'était un monde à la fois macabre et féerique, aux épouvantements et aux enchantements amalgamés, où passaient et repassaient, et tantôt par groupes de bataille et tantôt enlacés d'amour, les figures de Gabriel en ascension apothéotique, de la Morganges sous

forme de monstrueuse Isis foudroyée et voilée, de sœur Sainte-Claire les regards en voluptueuse extase, de Fourguisse hurlant, enchaîné, bâillonné, ou crachant des prophéties aux gerbes d'étoiles qui m'incendiaient le cœur, de Claudine la sourde, semblable à une larve silencieuse, du vieux docteur Clautz enfin, brandissant des scalpels et dont la voix aiguë glapissait :

— L'autopsie! l'autopsie! l'autopsie!

Avec toutes ces vivantes visions dans la tête et devant les yeux, comment songer à dormir en un lit? Avoir même la velléité de me soustraire à leur obsession, m'eût semblé une sorte de sacrilège. Un désastre aussi; car, à ces visions persistantes, je me délectais. Loin de chercher à les fuir, je les eusse plutôt provoquées, appelées. J'y rebuvais toutes mes ivresses avec une âpre jouissance.

D'autant que je ne me sentais aucunement las, n'éprouvais aucun besoin de me restaurer, de me soutenir, de me détendre. Éreinté, fourbu, moi! Allons donc! Jamais je n'avais eu les muscles plus forts, plus dispos, les articulations jouant mieux, tous les membres en pareille allégresse. Je titubais et zigzaguais, sans doute; mais parce que mon corps était devenu trop léger, trop bondissant, comme s'il était prêt à se dématérialiser, comme s'il tâchait de prendre l'essor. J'avais, par moments, l'illusion de ne point poser mes pieds sur le sol, de le raser en volant, d'être soulevé au battement d'invisibles ailes.

Et ainsi, au lieu de rentrer chez moi me coucher, je vaguai par les rues, au hasard, sans savoir où, sans voir les gens ni les choses, tout aux gens et aux choses que je portais en moi et qui m'entouraient de leur cortège.

Je me souviens tout au plus de m'être assis sur des bancs du boulevard, d'avoir stationné dans une église où l'on chantait (mais j'ignore laquelle), de m'être aussi attablé aux terrasses de quelques cafés où d'ailleurs je laissais mon verre plein, d'avoir rôdé sur les talus des fortifications (probablement vers Montrouge), de m'être longuement étendu dans un terrain vague, le dos à la fraîcheur de la terre, les regards papillotants au scintil des astres qui me paraissaient tout proches. Mais ces détails, en ma mémoire, sont confus et troubles. Ce qui, plus fortement, presque uniquement, s'y gravait, bien mieux que la réalité ambiante, c'était le rêve tenace où mes impressions de la veille donnaient un corps à mes présentes imaginations et m'en faisaient une réalité, la seule réalité.

Et cette promenade, dont les minutes me furent interminables, je la jugeai toutefois extrêmement brève, quand elle fut achevée et que je me trouvai enfin de retour devant l'hôtel des Deux-Pies, sans avoir calculé le temps, et pourtant juste comme minuit sonnait à Saint-Sulpice. Il me sembla que je venais de quitter seulement la rue Basse-Montfaucon, que je m'étais absenté de là quelques rapides minutes, pas davantage, et que j'entendais encore

le grincement de la barre de fer tirée par Fourguisse pour barricader la devanture, il n'y avait qu'un instant.

Je frappai donc au volet clos un coup discret, comme si Fourguisse était là, derrière, m'attendant, et c'est à voix basse que je dis, prêt à me glisser sans bruit par la porte qu'il allait tout de suite m'entre-bâiller :

— Ouvrez! Il est l'heure. C'est moi.

Personne ne répondant, je cognai plus fort et j'élevai le ton, en appelant Fourguisse.

Ah! un pas s'approche. Le voici. Je m'annonce de nouveau. C'est le rude verbe de la Vidalencq, je le reconnais tout d'abord, qui me réplique, à travers les volets :

— Demain! On vous ouvrira demain. Oui, je sais qui est là. Je sais bien. Mais pas maintenant, je vous dis. Revenez demain.

Et le pas s'éloigne. La colère me prend. Sans penser que je risque d'éveiller les malades, qui me sont pourtant si chers, je lance dans la devanture des coups de poing et des coups de pied, et je crie que je veux entrer, que je dois entrer, que c'est l'heure, que Fourguisse me l'a promis, que je ne m'en irai pas si lui-même ne vient pas m'en donner l'ordre formel, que j'ai besoin de le voir, lui, de lui parler, à lui.

— Eh bien, soit! grogne enfin la Vidalencq. Je vais le chercher. Attendez un peu. Mais ne faites pas tant de bruit.

Et j'ai eu raison d'en faire, quand même; car Fourguisse l'a entendu; je distingue qu'il dégringole l'escalier, qu'il accourt, qu'il commande à la Vidalencq :

— Oui, oui, ouvrez ! Il ne montera pas, bien sûr; il ne faut pas qu'il monte. Mais il faut que je lui explique. Il y a droit. Les langues de feu sont les langues de feu !

Il est devant moi, me saisit par les épaules. Est-ce pour me repousser ou pour m'attirer? Je ne sais trop. Il me tient sur le seuil un moment, me regarde d'un regard fixe. Puis, brusquement, il me fait entrer, mais ne referme pas la porte sur nous, et il me dit :

— Jurez-moi que vous ne monterez pas et que vous allez repartir tout de suite.

Je le lui jure. Comment ne pas le lui jurer? Il a un aspect terrifiant. A la dansante clarté d'un réverbère qui l'illumine, il prend une apparence spectrale. Ses cheveux rares sont en désordre, hérissés. Sa face, tiraillée de tics, grimace, toute blême. Ses yeux, sous les lunettes dont un des verres est cassé, ont une expression que je ne leur ai jamais vue, même en ses moments de plus lyrique exaltation. Le vague et le trouble de celui qui est sans verre rendent l'autre d'autant plus flamboyant. Le regard total en est désharmonisé, bigle. C'est le strabisme de deux prunelles, dont celle-ci lancerait des éclairs et celle-là serait de l'eau terne. L'effet produit est bizarre, cruel, hypnotisant, fantastique.

Ce regard m'est resté, comme celui à la fois d'un prophète et d'un mort.

Quant aux paroles que Fourguisse me verse à l'oreille, en me tenant dans ses bras, collé contre moi, et me serrant par étreintes saccadées et violentes, je les entends à peine, je les devine plutôt. Il parle à voix basse, presque râlante; et cependant cela roule en torrent, cela bouillonne et cataracte. Mais on dirait un torrent lointain, une cataracte souterraine. C'est là-bas, dans la nuit. Et des mots y éclatent toutefois, tonitruants. Et dans cette nuit ces mots font des accrocs de phosphorescences. A ces détonations, à ces fulgurations, mon cerveau s'ouvre, j'y vois clair, je saisis des lambeaux lumineux de pensées, je suis le fil de leur flux ténébreux, je crois comprendre, entendre, et j'entends et je comprends.

— Les langues de feu, oui, les langues de feu! Elles chauffent. Elles vont incendier le firmament demain. Vous les contemplerez alors. L'aube sera. Elle se prépare. Attendez jusque-là. Vous ne pouvez pas monter pendant l'accomplissement du mystère. Christ est ressuscité. Nous serons tous glorieux. Ah! ah! l'Église triomphante! C'est l'abdication de la foi antique en la foi nouvelle. Le vieux coquin fera-t-il l'autopsie du ciel? Tuez-le, vous qui êtes libre, tuez-le! Quant à elle, que personne n'y touche. Elle est sacrée. Elle est conquise. Rien que par les yeux, par eux seuls, il a exigé le sacrifice. Vous aviez vu juste. Hier, la sainte, dès hier,

était en proie. Mais elle luttait. Le sel n'en est pas moins toujours sel, n'est-ce pas? Et la proposition sept, qu'en ferait-on? Il faut bien qu'elle se parallélise, l'omniperpendicularité! Sœur Sainte-Claire, de l'ordre janséniste de Sainte-Blaise! Tout est là. Puisque il y a *n* dimensions. L'Isis se tait. Son voile tombe. Oh! cette idole de la Morganges, face en volcans éteints, face de lune égyptiaque où reflambera le soleil neuf! Vous y aurez chaud, jeune frère, vous y fondrez. La colombe du vieux culte y a bien fondu, les ailes liquéfiées. Il le voulait tant, rien que par ses yeux! Mort à l'Évangile annonciateur! A quoi bon annoncer ce qui n'est plus du futur? C'est fait, vous dis-je. Ça se fait. Mais vous n'en êtes pas, vous, décidément, des Rois Mages. Courez à l'autre bout de l'horizon, tuer le vieux coquin. Arrachez-lui le foie. Nous le mangerons. Il n'y en a qu'un ici, de Roi Mage, moi, moi, moi, pour tenir la chandelle qui est l'étoile. Et je l'ai tenue. Allez-vous-en! L'aphorisme suprême annule tous les autres. Elle le regardait, en béatitude. Je lui ai dit qu'elle devait lui donner le baiser d'alliance. Non, non, pas sur le front. Il est trop radieux. Ça brûle. Mais là, là, sans doute, parfaitement, ma sœur, là, là, ô Madeleine revirginisée, là, sur sa bouche où l'éternité est en rut. Et l'abbé Paraclet, dans son lit de terre fleuri de nos roses, le comptez-vous pour rien, pauvre petit catéchumène? C'est moi, son avatar pour le génie. Alors, quoi? Chut! Chut! Ne les troublez pas. Un pa-

pillon, même de l'infini, au vol de comète, serait de trop. Allez-vous-en donc! Il la regarde toujours. Elle va s'évanouir. Les papilles! Les papilles! Moiteur des mains où l'alcalin et l'acide communient déjà! La science du vieux coquin, enterrée! Et aussi enterrées les autres sciences! Même les miennes. Pff! pff! L'Éthique, le mien Évangile! De la fumée, à présent! J'ai tout jeté dans les flammes, tout, oui, tout, à toutes les flammes. Plus de livres, plus de grimoires! L'aube se lit couramment. Flambez, flambez, les pages! Voilà les langues de feu qui s'allument, qui chauffent. Proposition mille et unième : il n'y a plus de propositions. C. Q. F. D. Est-ce net? Allez-vous-en! Je l'ai prise par la main. Elle tremblait comme la misère. Je l'ai poussée sur le lit. Il rayonnait. Morganges, sublime Morganges, ton autel aura pour pieds des constellations! Le tombeau de l'abbé, les roses y germent, y germent. Puisque mon livre est de la cendre, des feuillets noirs qui s'envolent, il faut l'aube réelle, la messe vivante. Et la voilà! Phénix, cette cendre est la tienne. Renais! Demain, vous verrez tout cela. Avec moi vous le crierez dans la Jérusalem de l'avenir. J'ai soufflé l'étoile. Et je suis sorti en chaussons de feutre. La porte est close, sur elle et sur lui. Par les yeux, rien que par les yeux, il l'engrosse. Que voulez-vous de plus? Le vieux coquin s'autopsiera lui-même, eh! eh! Mais nous, vous, les Gentils enchantés, un corps de gloire! La Morganges n'a que vingt-cinq ans. Pour-

quoi soutenez-vous que non ? Si ! si ! si ! Et toutes mes papiasses en feu de joie ! Il ne parlait pas, vous savez. Mais ses yeux voulaient. Je l'ai prise par la main, elle ! Oh ! qu'elle avait froid ! Elle tremblait comme une nébuleuse. Au lit ! Au lit ! Au brasier ! Réchauffez-vous, ma sœur ! Je l'ai poussée sur le lit. Non, pas le front ! Les lèvres ! J'ai tiré la porte. J'avais éteint l'étoile. Vous ai-je dit ça ? L'abbé exigeait l'ombre pour le saint sacrifice. O Morganges, ma sublime Morganges, ai-je été le bon proxénète, le louable entremetteur ? Ils sont ensemble. Elle est en proie. La foi ancienne s'annihile en la foi nouvelle. Allez tuer le vieux coquin ! L'autopsie ! L'autopsie ! L'autopsie ! Le monde réemparadisé répondra par un éclat de rire qui picratera la terre et le soleil. Et nous sauterons, devenus des astres. Ne vous accrochez pas à moi ainsi ! Il la baise avec ses yeux. Et avec tout. Demain, vous assisterez à l'apothéose des linges sanglants. Ce sera l'aurore. Mais que faites-vous là ? Lâchez-moi donc ! Allez-vous-en ! Le train est en retard. Il n'y a plus de propositions ni d'aphorismes. Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en !

Et Fourguisse m'a lancé dans la rue, d'une poussée si violente que je suis tombé. Ma tête a heurté l'angle du trottoir. En me relevant, j'ai porté mes mains à mon visage et les en ai ramenées rouges. Je saigne. Il me semble que mon crâne est lourd de plomb fondu qui coule par la

plaie. Comme une bête blessée qui court d'instinct à sa tanière, je me précipite vers chez moi. Mes dernières sensations nettes sont celles de cette fuite éperdue, de la montée à tâtons jusqu'à ma chambre, de mon lit où je m'affale en perdant conscience.

Et là, dans mes souvenirs, il y a un inemplissable trou noir.

XII

Quand je suis sorti de ce trou noir, ma première pensée, ma première volonté, c'est de retourner rue Basse-Montfaucon.

J'ai maintenant le cerveau comme débarbouillé de toutes les brumes bitumineuses qui l'empâtaient et l'obscurcissaient. Je me rends un compte très clair de ceci : que Fourguisse est fou, sans aucun doute possible, médicalement fou, qu'il est capable de commettre les actes les plus extravagants, qu'il en a commis déjà, en brûlant ses manuscrits, en violentant la sœur jetée au lit de Gabriel, en les enfermant, en risquant de me tuer; qu'il est là-bas avec deux malades livrés à sa fantaisie frénétique; que la sourde et la Vidalencq elle-même lui obéissent, et que peut-être elles aussi, dans cette atmosphère de délire, ont le sens égaré; que ma présence parmi eux, enfin, est nécessaire.

Qu'a-t-il bien pu se passer, dans cette maison de cauchemar, depuis que je l'ai quittée? Je n'ai qu'un espoir : c'est que l'accès nouveau de Fourguisse aura vraisemblablement été suivi d'une réaction, que la robuste Vidalencq se sera rendue maîtresse de lui, l'aura réduit à l'impuissance, ainsi que je l'ai fait la nuit précédente, aura délivré la pauvre sœur, veillé sur les malades, paré à tout, quand même, au moins pour quelques heures.

Mais ces quelques heures sont écoulées. Je regarde ma pendule. Il est midi. En douze heures, que d'événements à redouter! Il faut que j'aille là-bas. Il le faut absolument.

Je veux me lever. Je ne le puis. Mon esprit seul est valide; mon corps est veule, débile. La tête me tourne.

A mon mouvement, quelqu'un paraît. C'est mon ami l'interne, que je n'avais pas vu, assis qu'il était au pied de mon lit, derrière le rideau tiré qui me le cachait. Il s'approche de moi, me pose la main sur le front, me tâte le pouls, et dit avec un gai sourire :

— Enfin! Il n'y a plus de fièvre du tout, pas l'ombre, et vous avez le regard bon. Ce n'est fichtre pas malheureux.

Je lui demande ce que cela signifie. Il m'apprend que j'ai eu quelque chose comme un commencement de méningite, tout bêtement, et que j'ai battu la campagne, et ferme; mais qu'il était

là, qu'il m'a soigné, et que j'en serai quitte pour quelques jours de repos encore.

Comment cela, encore! Il y a donc des jours que je suis couché, des jours, et non des heures! Et là-bas, alors, là-bas! Le fou! Qu'a-t-il fait? Des jours! Qu'est-il arrivé pendant ces jours? Et d'abord, combien de jours?

— Ne vous inquiétez pas de tout ça pour le moment, répond mon ami. Il sera temps d'en parler quand vous serez complètement d'aplomb. En attendant, du calme! Restez tranquille! Ou sinon, gare les rechutes!

Ma faiblesse me rend tout docile. Je me laisse imposer silence. Je n'interroge plus. A peine si je m'interroge moi-même, tant ma volonté se détend, dorlotée aux apaisantes douceurs de la convalescence.

Et ainsi d'autres heures s'écoulent, et sans doute des journées, que je ne compte point, où je ne pense à là-bas que vaguement, distraitement, tout absorbé dans la profonde et forte ivresse des repas désirés, des sommes réparateurs, de mon sang qui se refait riche, de la vigueur qui me revient, de ma jeunesse qui refleurit par larges et chaudes montées de sève.

Avec la santé cependant, peu à peu se réveillent mes inquiétudes; et enfin, quand je suis tout à fait sur pied, gaillard, prêt à sortir, mon ami se décide à parler.

Aux affreuses nouvelles qu'il me donne, malgré

toutes les précautions oratoires qu'il prend pour m'en instruire, peu s'en faut que je ne retombe malade. Brièvement, les voici :

Gabriel est mort, le lendemain même du jour où j'ai quitté la maison. L'implacable et rancunier docteur Clautz (dame! dit l'interne, la science avant tout!) avait prévenu la justice qu'il y avait là, de l'aveu de Fourguisse en personne, présomption d'empoisonnement. Un arrêt avait été rendu, à fin d'autopsie. L'autopsie a eu lieu, en effet, et d'ailleurs donnant raison au savant. Aucune trace de poison! Mais elle a eu aussi pour résultat de déterminer chez Fourguisse un définitif accès de folie furieuse, irréfragablement caractérisée. On a dû ligoter le malheureux et le transporter à Sainte-Anne. Quelques jours plus tard, une femme, munie de toutes les autorisations nécessaires, est venue l'y prendre, avec deux gardiens, et l'a fait transférer dans la maison de santé du docteur Milasse, à Auteuil. Il y est depuis, en compagnie d'une paralytique, que la même femme avait amenée la veille. Les deux malades y sont soignés par cette femme, dans un pavillon isolé.

Je suis allé rue Basse-Montfaucon. L'hôtel des Deux-Pies est clos et sur la devanture est collé un écriteau portant l'indication : *A vendre*.

Le bonhomme Parignon m'a longuement narré des choses et des choses, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il imagine. De ses interminables racontars je n'ai retenu que ceci : les funérailles de Gabriel,

somptueuses, avaient été suivies par la Vidalencq toute seule.

Je veux revoir Fourguisse. Je le veux absolument. Rien ne m'en empêchera. Mon ami a beau me répéter :

— A quoi bon ? Il ne vous reconnaîtra pas. Ce sera pour vous un spectacle épouvantable. Croyez-moi, il vaut mieux y renoncer. D'ailleurs, l'établissement du docteur Milasse est une sorte d'asile sacré, où l'on ne pénètre pas auprès de ses clients, sous aucun prétexte, sans une autorisation formelle de leur famille. A qui la demanderez-vous, cette autorisation ?

Mais toutes les raisons qu'il m'oppose me semblent mauvaises. Je les réfute avec obstination. Mon désir de voir Fourguisse ne fait que s'en irriter. Il est impérieux, maladif. Cela devient une idée fixe. Fourguisse ! Je veux voir Fourguisse ! Je n'en démords pas. Il faut que je le voie. Il me semble que c'est pour moi un devoir auquel je ne peux me soustraire sans crime.

Mon ami finit par céder, et me donner un peu d'espoir, mais en m'obligeant à patienter encore. Il compte sans doute qu'à la longue mon désir s'usera. Il me dit :

— Attendez au moins que votre tête soit plus forte, que vos nerfs soient plus solides. Dans quelques jours, vous serez mieux en état d'affronter une si cruelle épreuve. Comme votre médecin, je ne saurais vous le permettre avant quelques jours.

Alors, nous verrons. Je ferai mon possible, je vous l'assure.

Et j'attends quelques jours, mais à me ronger les poings, à me sentir dévorer par mon idée fixe, que j'entretiens au reste et irrite en des visites quotidiennes au Père-Lachaise. J'ai demandé, trouvé, la sépulture où repose Myrtil de Cruvel. J'y ai lu, en lettres blanches, de gravure nouvelle sur la pierre grise, le nom de Gabriel de Morganges. La tombe est encombrée de bottes de roses, toutes fraîches. On s'occupe donc de lui, là-bas ? On l'aime toujours ? Sans doute la Vidalencq ? Oui ; mais peut-être aussi la Morganges, ou Fourguisse lui-même ! Qui sait ?

Je veux le voir. Je veux le voir. J'ai bien écrit à la Vidalencq, pour en obtenir l'autorisation. Trois lettres sont restées sans réponse. Évidemment elle ne consent pas. Pourquoi ? Et à qui m'adresser cependant ?

Mon ami me voit si malheureux, si inquiet, si désespéré, qu'il a peur pour moi, et se décide à faire agir un de ses maîtres, intime du docteur Milasse, pour qu'on veuille bien relâcher un peu en ma faveur la sévérité du règlement. C'est presque un manque au secret professionnel, qu'il demande pour moi. Mais il y met une si affectueuse insistance qu'enfin, enfin, il arrive à cette concession, le *maximum* des infractions tolérées : je prendrai, sur l'honneur, l'engagement de ne point parler au malade, de ne rien faire qui puisse

révéler ma présence à la Vidalencq (c'est elle qui paye la pension, et grassement) ; et, à ces conditions, il me sera donné de le voir, quelques minutes seulement, par le trou d'un judas, pas davantage ; et cette visite, si brève et si furtive, sera unique ; je n'en réclamerai jamais d'autre.

Je promets tout ce qu'on veut. Je me contente du peu qu'on m'accorde. Ce qu'il me faut, ce dont j'ai une si étrange soif, n'est-ce pas simplement de me soûler les yeux, une dernière fois, au visage de mon pauvre Fourguisse, comme au visage, hélas ! d'un mort aimé, devant lequel on s'attarde en sanglotant dans une amère et absorbante contemplation ?

Et un matin, accompagné de l'interne, je suis allé à la maison du docteur Milasse.

XIII

Le pavillon est dans des jardins fleuris et lumineux. Il est isolé, mais en apparence seulement. On y peut accéder souterrainement par un corridor qui le relie au bâtiment d'entrée. C'est par là que nous y arrivons, le docteur Milasse, mon ami et moi. A pas étouffés, nous montons jusqu'à un étroit cabinet obscur. Le docteur fait glisser sans bruit, dans le panneau du mur lambrissé, un léger carreau de bois, et il me dit :

— Pas un mot, n'est-ce pas? C'est entendu. Pas un mot! Pas même un mouvement! Contenez-vous, et regardez.

Je mets l'œil à un petit trou par où a jailli un pinceau de clarté dansante, et je regarde.

Ils sont quatre, dans la chambre matelassée, aux fenêtres hautes, aux meubles tout en capitons : la Vidalencq et Claudine debout ainsi que des sentinelles, la Morganges assise, et Fourguisse qui marche.

La Morganges a la face dévoilée. C'est, comme il le disait si bien, lui, une idole à la face en volcans éteints. Rien n'en saurait donner une idée plus expressive. Le spectacle est effroyable, monstrueux et divin. En l'apercevant, j'ai failli crier, d'horreur à la fois et d'enthousiasme religieux. C'est Isis, oui, Fourguisse avait raison, c'est Isis dont le voile a été brûlé, déchiqueté, fondu, avec sa chair et dans sa chair elle-même, par une cataracte de coups de foudre.

Fourguisse a la camisole de force. Il gesticule de ses bras manchots. Il a l'air d'un grand oiseau qui se bat la poitrine de ses ailes cassées et attachées. Ses yeux semblent de l'eau morte sous laquelle flamberaient d'inextinguibles brasiers. Il va et vient à grands pas. Il parle d'une voix éclatante et volubile. Il dit à peu près ce qu'il me disait l'autre nuit, avec plus d'incohérence, plus d'envolée aussi, des vocables en météores, des images en éruption. Il parle de Gabriel, de don Juan, de l'Aimé, de l'apothéose qu'il voit, qu'il décrit, qu'il chante, qu'il tonitrue.

La Morganges, avec ses deux yeux crevés, tout noirs dans un cercle rouge, tourne la tête toujours du côté où elle l'entend, comme si elle le regardait. Elle écoute bouche béante, buvant ce torrent de paroles. Elle sourit épouvantablement et délicieusement.

Et, quand il s'arrête un peu pour reprendre haleine, elle tend vers lui l'unique bras qu'elle

peut remuer, elle en fait un geste suppliant, et, avec l'entêtement d'un enfant à vouloir qu'on lui recommence un conte de fée, elle gémit, de sa voix rauque, câline et prenante :

— Encore ! Encore ! Encore !

FIN

.2269 — Imprimerie Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

ŒUVRES DE JEAN RICHEPIN

POÉSIE

La Chanson des Gueux........................ 1 vol.
Les Caresses........................ 1 vol.
Les Blasphèmes........................ 1 vol.
La Mer........................ 1 vol.
Mes Paradis........................ 1 vol.
La Bombarde........................ 1 vol.

ROMANS

La Glu........................ 1 vol.
Madame André........................ 1 vol.
Miarka, la fille à l'Ourse........................ 1 vol.
Le Pavé........................ 1 vol.
Braves Gens........................ 1 vol.
Césarine........................ 1 vol.
Le Cadet........................ 1 vol.
Truandailles........................ 1 vol.
Cauchemars........................ 1 vol.
La Miseloque, choses et gens de théâtre........................ 1 vol.
L'Aimé........................ 1 vol.
Flamboche........................ 1 vol.
Les Grandes Amoureuses........................ 1 vol.
Contes de la Décadence romaine........................ 1 vol.
Lagibasse........................ 1 vol.
Contes espagnols........................ 1 vol.

THÉATRE

Théâtre chimérique........................ 3 fr. 50
Par le Glaive, drame en vers, en 5 actes et 8 tableaux.
Edition in-8°........................ 4 fr. »
La Glu, drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-12. 2 fr. »
— Edition in-8°........................ 4 fr. »
Nana-Sahib, drame en vers, en 7 tableaux. Edit. in-8. 4 fr. »
— Même édition in-12........................ 2 fr. »
Le Flibustier, comédie en 3 actes. Edition in-12... 2 fr. »
Monsieur Scapin, comédie en vers en 3 actes.... 4 fr. »
— Même édition in-12.......... 2 fr. »
Vers la Joie, conte bleu en 5 actes, en vers. Edit. in-8° 4 fr. »
Le Chemineau, drame en 5 actes, en vers. Edit. in-8° 4 fr. »
Le Mage, opéra en 5 actes et 6 tableaux. Musique de
Massenet. Edition in-12........................ 1 fr. »
La Martyre, drame en 5 actes, en vers. Edition in-8°.. 5 fr. »
— — Edition format in-18. 3 fr. 50
Le Chien de garde, drame en 5 actes.......... 2 fr. »
Les Truands, drame en 5 actes, en vers......... 3 fr. 50
Don Quichotte, comédie en 5 parties, 8 tableaux. 3 fr. 50
Miarka, comédie tragique........................ 1 fr. »

2457. — Imp. Motteroz et Martinet, 7, rue Saint-Benoît, Paris.